

LE CHEVAL ROUGE

Eugenio Corti

LE CHEVAL ROUGE

Traduit de l'italien par Françoise Lantieri

Préface et postface de François Livi

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*

Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:
Il cavallo rosso
© 1983, Vanda Corti
© 1996, Éditions L'Âge d'Homme,
puis 2019, Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-599-6

Préface

Les « cas littéraires » sont nécessaires – semble-t-il – au bon fonctionnement de la société littéraire dans son ensemble : éditeurs, auteurs, critiques, médias, et, *last but not least*, public. Du moins font-ils partie de son rituel. Le monde littéraire italien n'est pas une exception, qui a régulièrement créé, au cours des dernières décennies, ses « cas ». Rappelons-en trois des plus connus, car ils ont vite franchi les frontières de la Péninsule.

Dans les années 1950, le « cas » le plus spectaculaire a sans doute été la publication du *Guépard* (1958). C'est dans la solitude que le prince Giuseppe Tomasi di Lampedusa, combattant des deux guerres, antifasciste, fin connaisseur des littératures européennes, mais étranger à l'establishment culturel italien, l'avait rédigé, en 1955-1956. Cette fresque admirable, ruisseau de pessimisme et de vérité, de la Sicile pendant l'épopée garibaldienne et dans les années qui suivent l'unification, ne trouva point grâce auprès d'Elio Vittorini, qui dirigeait alors chez Einaudi la collection « I Gettoni ». Éminence grise de la littérature italienne de l'après-guerre, Vittorini estimait que ce roman historique arrivait avec quelque cinquante ans de retard. Tomasi di Lampedusa mourut en 1957, à l'âge de soixante ans, sans avoir vu son livre imprimé. C'est l'éditeur milanais Feltrinelli qui, suivant l'avis de Giorgio Bassani, le publiera l'année suivante. Le triomphe du *Guépard*, en Italie et dans le monde entier, fut

un camouflet pour les néoréalistes et les idéologues de la « littérature engagée ».

La perspicacité d'un autre éditeur milanais, Adelphi, ne fut assurément pas étrangère, en 1974, à la naissance du « cas » Guido Morselli. Il est vrai que la fin tragique de l'écrivain, qui s'était donné la mort le 31 juillet 1973, à l'âge de soixante et un ans, se prêtait à une transformation mythique de l'homme en « écrivain maudit » et de son œuvre romanesque, décidément trop dérangeante et anticonformiste, en superbe tombeau. Si Morselli avait réussi à publier ses essais, il avait essuyé refus sur refus pour ses romans. Accepté en un premier temps, l'un de ses manuscrits fut même imprimé, sur épreuves, avant d'être rayé des programmes éditoriaux. Tous ses romans – ironiques réécritures de l'histoire, réflexions désabusées sur les institutions, le mal – paraissent donc, à partir de 1974, posthumes. Rappelons, pour mémoire, *Le Passé à venir* (1975), *Divertimento 1889* (1975), *Le Communiste* (1976), *Dissipatio H. G.* (1977).

Tous les « cas » ne sont pas liés au refus d'un manuscrit, à l'une de ces erreurs d'appréciation – vite réparées dans les deux cas évoqués – qui jalonnent inévitablement l'histoire littéraire. Au début des années 1980, le « cas » Umberto Eco marque l'éclatante entrée d'un philosophe dans le domaine romanesque, le passage – savamment préparé et accompagné par une exceptionnelle campagne publicitaire – de la sémiotique au roman. En sémiologie averti, Eco déchiffre les signes des temps : le regain d'intérêt pour le Moyen Âge, dont une abondante production scientifique et de vulgarisation – essais, biographies romancées, etc. – ouvre les portes au tourisme de masse, l'inusable succès du roman policier, d'habiles concessions aux modes ambiantes. Bref, *Le Nom de la rose* (1980) est un produit parfaitement confectionné, qui relève autant – sinon plus – de la sociologie du goût que de la littérature. Le succès des deux autres romans confirme l'exceptionnelle aptitude d'Umberto Eco, soutenue par une culture encyclopédique, à écrire des best-sellers.

Le « cas » Eugenio Corti, l'un des plus significatifs des années 1980, est sensiblement différent : le roman *Le Cheval rouge* (1983), publié – heureusement – du vivant de l'auteur, lance un défi à la culture dominante et, contre toute attente, l'emporte. Qu'un écrivain débute comme romancier à soixante-deux ans, en publiant un livre de plus de mille pages, qui lui a coûté onze années de labeur solitaire, peut faire réfléchir aux enjeux d'une telle entreprise.

Certes, les débuts tardifs – et probants – dans le roman ne sont pas exceptionnels dans la littérature italienne contemporaine: songeons à Tomasi di Lampedusa et à Gesualdo Bufalino. Pour cerner la nature du « cas » Corti, autrement plus intéressant, un détour par la biographie s'impose.

Né le 21 janvier 1921 à Besana, en Lombardie, Eugenio Corti appartient à une génération qui a connu la guerre. Il est d'abord envoyé sur le front russe. Après la capitulation de l'Italie fasciste, Corti sait quel est son devoir: il s'engage dans le Corps italien de libération qui, aux côtés de la V^e armée américaine, combat les Allemands en Italie. De son expérience de la tragique retraite de Russie, Eugenio Corti tire une chronique hallucinante: *La plupart ne reviendront pas. Journal de vingt-huit journées dans une poche sur le front russe, hiver 1942-1943*. Publié en 1947 par l'éditeur milanais Garzanti, traduit en plusieurs langues, *La plupart ne reviendront pas* a atteint, au début des années 1990, la dixième édition. La campagne des soldats du Corps italien de libération – ces laissés-pour-compte de l'Histoire – inspire une autre chronique: *Les Derniers Soldats du roi (I poveri Cristi, 1951)*. En 1962, sa pièce *Procès et mort de Staline* est mise en scène par Diego Fabbri. Elle sera traduite, sous le manteau, en russe et en polonais.

Pendant les années 1970, dans sa « haute solitude » de Besana, Eugenio Corti travaille au *Cheval rouge*. Ce roman historique lui a demandé un travail immense: ordonner ses souvenirs, en vérifier l'exactitude, s'appuyer, pour étayer le récit des événements dont il n'a pas été le témoin oculaire, sur une documentation fiable, de première main. Le livre, dont l'épicentre se situe dans la campagne lombarde, comporte trois grands volets, aux titres empruntés à l'Apocalypse de saint Jean: « Le Cheval rouge », « Le Cheval livide », « L'Arbre de vie ». Le romancier suit l'histoire d'un groupe de jeunes gens du hameau de Nomana de 1940, date à laquelle l'Italie entre dans la Seconde Guerre mondiale, à 1974, un tournant dans la société italienne. La guerre est le premier détonateur qui diversifie les destinées individuelles. Ambrogio, Michele, se retrouvent sur le front russe. Manno est en revanche envoyé en Libye, puis en Grèce. Après la débâcle, il s'engagera dans le Corps italien de libération. Après le tournant de 1948 et l'échec du front populaire (communistes et socialistes) aux élections italiennes – dont la victoire aurait transformé l'Italie en une république socialiste –, le récit se ramifie en plusieurs directions, pour suivre l'évolution des destinées particulières, pour en

déchiffrer les messages. Ce monde fourmillant de personnages, de drames, de grandioses scènes collectives – on songe en particulier à la défaite des troupes de l’Axe sur le front russe – baigne dans la complexe luminosité du vrai. Ce qui explique la multiplication des points de vue narratifs, l’absence de catégories et de clivages définitifs entre personnages « positifs » et « négatifs », ainsi que la lumière crue, nullement convenue, qui éclaire la guerre sur le front russe, sur les autres fronts, la résistance dans le nord de l’Italie – les rivalités entre les différentes obédiences politiques –, l’histoire politique et sociale des premières années de l’Italie démocratique et républicaine; bref, des pages d’histoire trop souvent altérées par des demi-vérités, par un commode irénisme. Comme toile de fond, la perversion foncière des totalitarismes nazi et communiste, dont la racine, selon Eugenio Corti, tient au refus d’une notion spirituelle de l’homme.

L’auteur du *Cheval rouge* n’avait donc rien d’un inconnu. Il le redevient, pourtant, dès qu’il s’agit de trouver un éditeur pour ce roman. Car les grands éditeurs se dérobaient. Moins effrayés par la « démesure » de ce livre, d’ailleurs imposée par l’ampleur des perspectives, qu’embarrassés par son profond anticonformisme culturel et littéraire : par sa dimension de témoignage irrécusable, par sa composante « prophétique », *Le Cheval rouge* heurte de front nombre de « vérités officielles » et de préjugés idéologiques de l’intelligentsia italienne, plus lents à s’effriter que le mur de Berlin. L’inspiration chrétienne de Corti ne fait qu’aggraver son cas.

Bref, la culture italienne, encore largement influencée par un marxisme plus ou moins délayé, réserve à Eugenio Corti – toutes proportions gardées – le même sort qu’elle assigne à Soljenitsyne : défiance, silence – dans toute la mesure du possible –, des traductions tardives. *Le Cheval rouge* paraît enfin, en mai 1983, chez Ares, une petite maison d’édition de Milan, dont le catalogue s’ouvre pour la première fois à la littérature romanesque. Aucune campagne publicitaire ne peut accompagner la sortie du livre. Et c’est ici que le « cas » Corti commence et qu’il acquiert sa signification exemplaire.

Car, dès sa parution, et au fil des rééditions qui se sont succédé sans discontinuer depuis 1983 – déjà dix au début des années 1990 –, *Le Cheval rouge*, pourtant ignoré par une partie de la « critique officielle », a captivé un très large public. De quoi agacer, en 1986, les responsables du supplément littéraire d’un quotidien turinois qui avait lancé une enquête sur le plus beau

roman des dix dernières années. Eugenio Corti et *Le Cheval rouge* y occupait une place anormalement bonne, distançant Sciascia, Morselli, Moravia... Les grands éditeurs volent enfin au secours de la victoire : en 1986 l'éditeur Mursia a adapté pour les lycées un large volet du roman. *Le Cheval rouge* a dépassé rapidement les frontières : il a déjà été traduit en espagnol et en lituanien ; la traduction anglaise va paraître en Amérique ; les traductions japonaise et roumaine devraient être prochainement publiées. Une adaptation à la télévision, en douze émissions, est actuellement à l'étude.

On peut s'interroger sur les raisons de cet étonnant succès de librairie d'un livre qui ne s'accorde aucune facilité et qui a su créer, entre son auteur et ses lecteurs, un formidable courant de sympathie. Le nombre exceptionnel de lettres reçues par Eugenio Corti l'atteste. Cela tient d'abord au caractère de témoignage que revêt ce roman : non seulement les personnages historiques qui le traversent, mais tous les événements historiques relatés – de la campagne de Russie aux manifestations de la barbarie nazie, de la découverte du goulag communiste aux épisodes de la Résistance en Italie du Nord, à la vie politique des années 1950 et 1960 – sont absolument et rigoureusement vrais. Cette force de la vérité est la charpente qui soutient *Le Cheval rouge*. Mais Eugenio Corti a écrit aussi un très grand roman. Son souffle épique, la variété des registres stylistiques, la vérité et la puissance des passions emportent le lecteur dès les premières pages. Sans doute destiné à résister à l'épreuve du temps, *Le Cheval rouge* fait songer à Manzoni, ainsi qu'aux grands romanciers russes, à Tolstoï en particulier.

Le « cas » Eugenio Corti montre en définitive que la passion de la vérité – fût-elle anticonformiste – peut encore gagner des batailles culturelles. La liberté d'esprit n'a pas totalement déserté la littérature : un auteur peut avoir confiance en l'intelligence des lecteurs et de son éditeur. Le message est réconfortant.

FRANÇOIS LIVI
1996

PREMIER VOLUME
LE CHEVAL ROUGE

Première partie

1

Fin mai 1940; avançant lentement l'un à côté de l'autre, Ferrante et son fils Stefano fauchaient le pré. Derrière eux, le poulain alezan attendait, attaché à la charrette. Il ne restait plus rien de la brassée d'herbes que Stefano avait posée devant lui au début du travail: le poulain l'avait entièrement mangée avec avidité, soulevant et agitant constamment la tête pour repousser le volumineux collier qui glissait le long de son col. À présent, sans bouger d'un pas, il avançait la bouche pour happer les feuilles du mûrier à l'ombre duquel on l'avait laissé. En même temps que les feuilles, il arrachait l'écorce des branches les plus tendres qu'on voyait alors apparaître – là où se joignaient ses lèvres –, cassées et blanches comme des osselets.

De temps en temps, Ferrante redressait l'échine et, après avoir fait parcourir un demi-cercle au long manche de sa faux, en posait la pointe par terre. De la sorte, la lame lui barrait la poitrine; elle était bordée au fil d'une boue verte un peu mousseuse, l'humeur de l'herbe. Avec la pierre à aiguiser qu'il tirait d'une corne de bœuf attachée à sa ceinture, le paysan débarrassait d'abord la lame de son écume, puis se mettait à l'affûter, alternant rythmiquement le passage de la pierre sur les deux côtés du fil. Par respect, le fils cessait alors lui aussi de

faucher et, tournant à son tour sa faux, entreprenait de l'affûter de la même façon.

« C'est un bon travailleur, pensa Ferrante en le regardant faire. Il ne s'arrête pas sans raison, et jamais le premier. »

« Désormais, je suis plus endurant que lui », se dit de son côté son fils Stefano, et il éprouva une sensation d'orgueil mêlée de regret. « L'an dernier encore, c'était différent », se dit-il. Il jeta un coup d'œil sur son père : robuste, le cou planté comme un tronc entre les épaules ; et avec ces moustaches couleur poivre qui lui couvraient presque la bouche, il n'était certes pas homme à inspirer la compassion. « Il a pourtant presque cinquante ans », se dit Stefano. Puis, voyant que son père avait remarqué son regard, le jeune homme, sans cesser d'affûter de la pierre le fil de sa faux, détourna lentement les yeux et les arrêta sur le chemin qui, depuis Nomanella, leur ferme, montait jusqu'au village, Nomana.

Ferrante devina les pensées de son fils (il le connaissait bien). « Brave petit », pensa-t-il, et, pour rompre le silence, il lui demanda – en dialecte, bien sûr :

– Qu'est-ce que tu as ? Tu attends quelqu'un ?

– Oui, père, répondit Stefano. Je n'en suis pas sûr, mais Ambrogio devrait arriver.

– Quel Ambrogio ? Riva ?

– Oui.

Ferrante s'étonna.

– Nous sommes encore au mois de mai, dit-il. N'est-ce pas le dernier jour de mai aujourd'hui ?

– Si, père.

– Et ton ami ne revient-il pas toujours du collègue à la mi-juin ?

– D'habitude, si. Cette année, même, à cause des examens, il devait revenir plus tard, à la mi-juillet ou en août. C'est du moins ce qu'il m'a dit à Pâques. Mais hier, Giustina a su par les demoiselles de l'usine qu'il rentrerait sans doute cet après-midi.

– Je vois, fit laconiquement Ferrante.

– C'est peut-être à cause de la guerre, à cause du risque de guerre, souligna Stefano.

Ferrante réfléchit un moment en silence. « Si vous saviez, mes enfants, quelle saloperie c'est que la guerre », dit-il enfin, et il secoua plusieurs fois la tête, pensif. Des souvenirs lui revenaient en désordre en mémoire, dont un surtout s'imposait : la sensation indiciblement désagréable qu'il avait éprouvée plus de vingt ans auparavant aux paroles lugubres d'un fantassin compagnon de

tranchée, alors qu'ils attendaient de sortir pour l'un de ces horribles assauts, toujours présentés comme déterminants et qui, en fait, ne déterminaient jamais rien. Aujourd'hui, il avait oublié les paroles, mais il se souvenait bien de cette sensation si extraordinairement désagréable.

– Pauvres enfants, conclut-il, incapable d'exprimer pleinement sa pensée. Vous vous rendrez compte que... – et il secoua la tête plusieurs fois avant de se remettre à donner de grands coups de faux.

– De toute façon, nous ne sommes pas encore en guerre, fit observer Stefano, recommençant à son tour à faucher. Et tant que nous n'y sommes pas, on peut toujours espérer.

Ferrante fit un signe d'acquiescement, mais il pensait : « Nous n'y sommes pas, non. Mais les autres y sont déjà : les Allemands, les Français et... enfin, les autres. Et dans les villes, même à Milan, il y a ces salauds d'étudiants et toute cette canaille qui manifestent pour y être. En 15 déjà, tout a commencé ainsi. »

Il ne poursuivit pourtant pas la conversation et se força même à ne plus penser à la guerre, pour ne pas s'encombrer davantage l'esprit avec ça.

Ainsi, s'interrompant seulement de temps à autre pour affûter leurs faux, tous les deux continuèrent jusqu'à ce qu'ils eussent rasé entièrement le carré d'herbe qu'ils s'étaient assigné.

Quand ils furent au bout, ils firent demi-tour et revinrent ensemble vers la charrette d'où Ferrante sortit la bouteille d'eau que sa femme y avait mise, enveloppée dans des feuilles fraîches de figuier. Sans parler, le père d'abord, le fils ensuite, burent au goulot avec des soupirs de satisfaction. Puis ils tirèrent de la charrette leurs râteaux de bois et rassemblèrent l'herbe fauchée à la bonne odeur verte, d'abord sur l'andain, puis en tas ; ce fut un travail assez long, au terme duquel tous les deux se trouvèrent pour la seconde fois au bout du rectangle rasé. De là, sur un signe du père, Stefano alla chercher le cheval qui attendait maintenant, la tête levée et les oreilles droites, et qui fit un bond en avant sitôt que le jeune homme eut saisi le licol.

On procéda au chargement : le jeune sur la charrette pour répartir et ranger avec sa fourche le tas d'herbe croissant, et le plus vieux dessous, qui y ajoutait toujours de nouvelles fourchées ; en fait, Ferrante gardait pour lui le travail le plus dur. Placé haut comme il l'était, Stefano jetait de temps en temps un coup d'œil vers la route qui menait à Nomana, pour le cas où son

ami Ambrogio apparaîtrait. D'ici, il pourrait le voir parcourir la sente depuis le début, là où elle se détachait de la grand-route à l'entrée du village.

Au lieu d'Ambrogio, il aperçut tout à coup, petits sur le chemin, son frère et sa sœur, Pio et Isadora, qui revenaient de l'école en se tenant par la main. Pio, certainement, avait glissé ses sabots dans le petit panier du goûter et marchait pieds nus. « C'est une véritable manie chez lui », sourit intérieurement Stefano. Ce soir encore, la mère serait obligée de laver ses pieds et le panier.

Derrière les deux enfants, en toile de fond, se découpait la clôture du jardin d'Ambrogio, ou plutôt du père d'Ambrogio, l'industriel fabricant de textiles qui, avant de devenir industriel, avait été ouvrier. En avait-il fait du chemin, celui-là ! C'était un jardin comme il en existe beaucoup en Brianza. De sa charrette, Stefano pouvait en voir quelques-uns, tant sur le versant de Nomana que du côté opposé, vers le nord, au-delà des usines de Beolco, à l'endroit où le terrain vallonné – qui, ici, formait une ample conque peu profonde – remontait sur le fond des Préalpes. Il s'agissait de jardins de style XIX^e, plantés d'arbres à feuilles persistantes tels qu'ifs, lauriers, sapins, houx, magnolias, qui poussaient serrés les uns contre les autres, formant, en autant de traits verticaux, une unique tache d'un vert profond. Non moins que les usines, les vieux jardins étaient alors caractéristiques du paysage vallonné de la Brianza.

Enfin, toute l'herbe fut chargée sur la charrette. Stefano y planta avec force sa fourche et, d'en haut, se laissa glisser sur l'un des brancards, faisant tressaillir le cheval ; de là il sauta à terre. Son père alors s'empara du licol de chanvre – et en avant ! À pas nerveux et décidés, le cheval tira la charrette depuis la terre meuble jusqu'au sentier de terre battue, juste à temps pour que se joignent au cortège Pio et Isadora qui se mirent aussitôt à trépigner pour qu'on les hisse sur la charrette. Ferrante arrêta le cheval et, sans mot dire, fit signe à Stefano de les contenter. Lancés plus que poussés sur le tas d'herbe, les deux enfants s'y installèrent tout heureux, assis l'un contre l'autre, leurs petites jambes à l'horizontale, leurs capuches rabattues jusqu'aux yeux, leur petit panier de collation à côté d'eux. Le cheval se remit en route au rythme de leur joyeux babillage et des cris d'encouragement de Pio. Stefano marchait derrière.

Un tintement inattendu le fit soudain se retourner. Ambrogio, à vélo, venait grossir la petite caravane. Comme son ancien

camarade de classe, il avait dix-neuf ans; il semblait tout excité. «Salut, Face-de-tous-les-jours», cria-t-il en guise de bonjour à l'adresse de son camarade.

– Salut, Brogio.

Ferrante, sans cesser de marcher près du cheval, sans lâcher le licol, se poussa un peu de côté pour faire au garçon un signe de bienvenue. «Celui-là au moins, pensait-il, pour étudiant qu'il soit, n'est pas comme ces salopards qui réclament la guerre, loin de là...»

– Bonsoir, *pa' Ferrando*¹, lui lança en retour Ambrogio – puis il s'adressa aux deux enfants: Salut Isadora, et toi Pio, petit brigand!

Et à ce détail, à cette façon de s'intéresser à deux morveux comme ceux-là, Stefano nota une fois de plus qu'il n'avait pas le même comportement que les paysans. Ni même que les ouvriers. D'ailleurs, tout le monde savait qu'il étudiait.

– Si Dieu le veut, Stefano, j'ai fini aujourd'hui! Plus de collègue pour le restant de mes jours. Tu te rends compte? cria Ambrogio, tandis que, poussant sa bicyclette sur le sillon médian de terre battue, il suivait pas à pas la charrette. À la différence des paysans, il s'exprimait en italien.

– Mais... ces examens dont tu m'avais parlé?

– Au diable les examens, s'exclama Ambrogio en écartant un seul bras à défaut de pouvoir écarter les deux (il devait lui être arrivé quelque chose de bien important pour qu'il fût devenu si expansif). Il est vrai... Écoute Stefano, je n'arrive pas à y croire moi-même. On était sur le point de commencer les dernières révisions – un travail de bête, de quoi craquer, je t'assure – quand, tout à coup, on nous a annoncé que cette année les examens n'auraient pas lieu. Tu piges? Ils délibèrent tout de suite à propos des notes, et puis tous en vacances avant le 31 mai. Hein? Quand on pense à ces malheureux qui l'an dernier ont sué sang et eau pour réussir leurs examens!

– Mais, vous, pourquoi vous ne les passez pas? C'est peut-être à cause de la guerre? Je veux dire: du danger de guerre?

– Oui, dit Ambrogio, tout à coup moins euphorique, enfin je crois, ça ne peut être que pour ça.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe? Alors nous sommes vraiment sur le point d'entrer en guerre?

1. À l'époque où se déroule le roman, en Brianza, les paysans (et eux seuls) faisaient précéder le nom du père et de la mère de leur qualité (*NdA*).

– Ça, on n'en sait rien, répondit Ambrogio. Moi, j'espère bien que non.

Il marqua un temps de pause, attitude qui, à l'évidence, lui était naturelle.

– C'est vrai que si la guerre éclate, observa-t-il, la chance d'aujourd'hui nous la paierons cher...

Ils marchèrent un moment en silence.

– En tout cas, objecta Stefano, répétant ce qu'il avait dit précédemment à son père, pour l'instant nous ne sommes pas en guerre. Et tant que nous n'y sommes pas, il y a toujours de l'espoir.

– C'est sûr, il est inutile de crier avant qu'on ne nous écorche, d'autant plus que toi et moi n'y pouvons absolument rien.

Un sourire éclaira son jeune visage.

– Tu sais, dit Stefano, qu'Igino et tous ceux du premier semestre de notre classe, Pierello, Giacomo de Contra, « Châtaigne », enfin tous, ont reçu ces jours-ci leur feuille d'appel, et qu'ils doivent se présenter au district demain ?

– Demain ? Oui, en effet, on nous a parlé de cette feuille au collège. Nous, les étudiants, ils nous laissent tranquilles. La moitié de la classe part, n'est-ce pas ?

– Oui. Ils ont appelé le premier semestre de la classe 1921.

– Igino et Pierello, répéta Ambrogio. Demain...

Stefano reprit :

– Pierello ne travaille plus au village. Depuis six ou sept mois, il travaille à la forge à Sesto, tu le savais ?

– Oui, il me l'a dit à Pâques. Écoute, je pense à quelque chose : pourquoi ne l'accompagnerions-nous pas au district nous-mêmes en voiture ? Tu veux venir ?

– Demain ? Non, tu sais bien que demain je ne peux pas. C'est jour ouvrable.

2

La charrette entra dans l'aire de la Nomanella. C'était une petite ferme à deux étages articulée en fer à cheval, orientée au midi, c'est-à-dire vers Nomana. Le bras ouest était occupé par l'étable et par la grange à foin à l'étage, le corps du milieu constituait l'habitation du propriétaire Ferrante qui avait loué le bras restant à une famille ouvrière. L'aire était délimitée sur le devant par une rangée d'arbres fruitiers : trois vieux cerisiers aux troncs

immodérément robustes, et un figuier plus jeune et plus petit de couleur différente, qui gâtait l'harmonie de l'ensemble. Le chemin de campagne entraînait dans l'aire en passant entre l'habitation de l'ouvrier et ce malencontreux figuier.

Le bruit des roues attira sur le seuil la grand-mère et la mère de Stefano, toutes deux vêtues de noir comme c'était alors l'usage chez les femmes du peuple, la tête couverte d'un mouchoir. La mère avait les mêmes yeux grands et bruns que Stefano.

Les deux enfants se laissèrent en hâte glisser de la charrette et coururent vers elle qui, tout en les accueillant par des caresses, échangea quelques mots de salut avec Ambrogio avant de se consacrer à eux. Elle s'exprimait en dialecte, seule langue alors pratiquée par le peuple.

– Bon retour parmi nous, Ambrogio.

– Merci. Et vous, toujours en forme, *mamm Lusìa!*

– Les études t'ont beaucoup fatigué?

La grand-mère – elle intervenait, bouche édentée entrouverte – se toucha le front du doigt pour signifier que le travail de l'esprit, lui aussi, fatigue.

– Non. Et même, cette fois-ci, c'est allé plutôt mieux que je n'aurais cru: ils ont fait sauter les examens, vous le savez?

– Sauter les examens?

– Oui, une chance incroyable.

Ambrogio désigna Stefano comme pour dire: j'ai déjà tout expliqué en détail à votre fils. Stefano approuva. Lucia sourit, satisfaite.

– C'est bien, je suis contente pour toi.

La grand-mère, mère de Ferrante, qui s'était avancée, prit dans ses mains la main du jeune homme. Elle était visiblement ravie de sa visite et agissait chaque fois de la même façon. Elle n'en revenait pas que le fils de l'industriel vînt ainsi vers eux, cet industriel qui donnait du travail à tant de gens (on était en Brianza où, à l'époque, il n'y avait pas dans le peuple d'aversion pour les industriels). La petite vieille serra plusieurs fois la main d'Ambrogio, enhardie par sympathie, bien éloignée des façons délicates de la mère.

Pendant ce temps, s'aidant de la voix, Ferrante faisait reculer le cheval de façon à ranger la charrette près de la porte de l'étable. Puis il détacha l'animal qui, encore harnaché, alla s'abreuver à un baquet contre le mur. (De temps en temps, il relevait son museau dégouttant d'eau pour respirer et regarder autour de

lui.) Une fois désaltéré, l'animal franchit la porte de l'étable et, toujours seul, rejoignit sa place, séparée de celle des vaches par une robuste cloison de bois. Ferrante et Stefano le regardaient faire, satisfaits, sans bouger.

– Alors? dit finalement le père.

C'était la *seretta*, pas encore le coucher du soleil, l'heure de la traite et des travaux du soir dans l'étable.

– Oui, répliqua le fils – et, piquant avec son trident un gros tas d'herbe fraîche, il précéda l'homme à l'intérieur du local bas.

Ambrogio les suivit. Dans l'étable flottait une légère odeur agreste, de temps révolus, pas désagréable. Les deux vaches au manteau brun s'étaient écartées brutalement l'une de l'autre, et, le cou et la tête tendus en arrière vers l'herbe qui arrivait, tiraient de toutes leurs forces sur leurs chaînes. Stefano passa entre les deux bêtes et chargea l'herbe dans la mangeoire de fer devant l'une d'elles qui commença tout de suite à manger voracement, tandis que l'autre étirait vainement son mufle pour atteindre la nourriture. Le jeune homme revint aussitôt avec une deuxième énorme charge d'herbe sur sa fourche et la posa devant la seconde vache. Il continua ensuite d'aller et venir jusqu'à ce qu'il eût entièrement rempli la mangeoire. Il se mit alors à remplir celle – moins volumineuse et placée plus haut – du petit cheval que Ferrante avait entre-temps attaché au râtelier. Il l'avait aussi débarrassé de son harnais que l'on voyait maintenant suspendu à deux bras de bois qui sortaient du mur.

Personne ne parlait. On entendait les trois animaux manger, le piétinement des deux paysans, et même, par moments, les à-coups et les mugissements de l'unique veau qui, attaché dans un coin, s'était dressé sur ses pattes et réclamait à son tour à manger. Il avait les membres excessivement longs, le pelage plus clair que celui des vaches («propre, flambant neuf», pensa Ambrogio), et, sur son mufle, un panier d'osier qui l'empêchait d'engloutir le fourrage. Ambrogio savait qu'après la traite Ferrante verserait pour lui une mesure de lait dans un seau, et qu'il le lui ferait sucer en lui mettant un doigt dans la bouche en guise de biberon.

Depuis le mur du fond – si sale qu'il était d'une couleur indéfinissable –, saint Antoine, sur une vieille peinture qui le représentait suivi d'un porc («saint Antoine au porcelet», comme l'appelaient les gens), veillait sur la petite étable.

«Quelle atmosphère sympathique», pensa Ambrogio, et pendant un moment il se laissa aller à rêver: «Voilà la vie que peut-être j'aimerais mener...» Mais, tout de suite, il objecta: «L'ennui, c'est que ce travail ne permet pas de vivre comme il faut.»

La grand-mère entra dans l'étable avec deux seaux: l'un, petit et sombre, avec l'eau pour laver les pis des vaches, l'autre plus grand, à l'étamure luisante, avec le lait. Derrière elle se glissa aussi dans le local le petit Pio riant aux éclats. Il courait, ses pieds nus pleins de savon, ayant sans doute échappé aux mains de *mamm Lusìa* en train de les lui laver. En effet, la mère parut. Empêché de fuir davantage, l'enfant, après quelques écarts, se laissa attraper. Du reste, la mère le saisit avec douceur; elle le réprimandait plus par l'expression sévère de son visage que de la voix, et l'emporta dans ses bras en prenant soin de tenir éloignés d'elle les deux petits pieds fraîchement souillés. Depuis la porte, en revanche, la grand-mère ne manqua pas de gronder l'enfant: «Quelle honte, s'échapper les pieds pleins de savon. Il va falloir te les relaver... Ah, ta pauvre maman! – et: Que va penser ce monsieur?»

Pio ne parut pas impressionné par le monsieur qu'il connaissait depuis toujours; au point que, passant près de lui, il essaya de l'atteindre à la poitrine avec l'un de ses pieds sales. Ambrogio eut juste le temps de s'écarter. Cette fois, la mère flanqua à l'enfant qu'elle tenait sur son bras nu une tape sur le derrière et dit à son tour: «Quelle honte!» À quoi le gamin répondit par un éclat de rire.

– Ah, ces enfants! soupira la grand-mère – et, se tournant d'abord vers Ambrogio puis vers Stefano qui venait vers elle pour lui prendre les deux seaux: Ces enfants! répéta-t-elle à dessein.

– Qu'est-ce qui ne va pas, grand-mère? s'enquit Ambrogio pour lui faire plaisir.

– C'est à cause de mon métier, dit Stefano avec un clin d'œil à son camarade. Tu le sais, tâche de ne pas lui tendre la perche.

– Bien sûr que c'est à cause de ton métier, fit la grand-mère, à cause de ton métier et pour ton bien.

– C'est-à-dire? interrogea Ambrogio, continuant de lui complaire.

– Il s'obstine à vouloir être paysan. En ce moment, en bas, aux usines de Beolco, ils recherchent des apprentis, mais lui, non, il veut être paysan. Ce n'est pourtant pas ce qui avait été convenu, les accords n'étaient pas ceux-là.

– Je sais, dit Ambrogio, vous étiez convenu qu’il aiderait à la ferme jusqu’à quatorze ou quinze ans, et qu’ensuite il entrerait à l’usine. Et il en a dix-neuf aujourd’hui.

– Presque révolus, souligna Stefano.

– Le métier de mécanicien est un métier noble, dit la grand-mère, évitant de lui confier les deux seaux pour le retenir encore un peu. Un métier qui a de l’avenir. N’est-ce pas, monsieur Ambrogio ?

– C’est sûr, répondit Ambrogio – et il était clair que là il ne plaisantait pas.

– Tu vois ? Tu as entendu Stefano ? s’exclama la petite vieille triomphante, à qui l’assentiment n’avait pas échappé. Tu vois que même ton ami le dit ?

– Tout le monde sait que le métier de mécanicien est noble, dit Stefano – et il ajouta comiquement : Moi, je n’ai rien contre les mécaniciens – puis, redevenant sérieux : Mais il s’agit d’autre chose. C’est que moi j’ai la passion de la terre. Vous le savez, grand-mère. Allons, donnez-moi les seaux.

– Mais c’est pour ton bien que je... que nous... et ton père le premier, te disons... un terrain de quarante-trois perches, cela te semble beaucoup ?

Au lieu de lui confier les seaux, la grand-mère, que son âge portait à lanterner, regarda Ferrante en qui elle savait avoir un allié, mais celui-ci, comme chaque fois en présence d’étrangers, n’intervint pas.

Pendant ce temps, dans un trou du mur, près de l’image de saint Antoine au porcelet, un souriceau s’était montré. Ambrogio se souvint l’avoir déjà vu là lors de sa dernière visite. La bestiole jeta un coup d’œil à la ronde puis se retira, mais pas complètement : le bout de son petit museau demeurait visible, comme si elle avait décidé de rester, et de faire partie elle aussi de la compagnie. La vieille dame insistait :

– Stefano, les temps ont changé. Tu sais bien que les jeunes d’ici, même fils de paysans, ne se font plus paysans : trop de travail et trop peu de rapport. C’est seulement le soir, une fois rentrés de l’usine, qu’ils aident quelquefois les plus vieux à exploiter leur peu de terre. Vois Giacomo de Contra, et Luigino de Brivio par exemple. Toi aussi, si tu as vraiment la passion de la terre, tu pourrais faire comme ça – elle se tourna vers Ambrogio : N’est-ce pas qu’il pourrait faire comme ça ?

Ambrogio approuva, souriant, tandis que Stefano, bien que respectueux, manifestait que ce discours avait pour lui assez duré. Alors la grand-mère, lui confiant les deux seaux, se détourna et, marmonnant à part soi contre un tel entêtement, quitta l'étable.

La traite commençait. Ambrogio qui, jusque-là, se proposait d'y assister, éprouva tout à coup le désir de rentrer chez lui.

– Eh bien, salut Stefano, dit-il sans transition, ça m'a fait plaisir de te revoir, mais aujourd'hui je ne reste pas. Je viendrai peut-être demain – et au père: Bonsoir, *pa' Ferrando*.

– Comment? Tu t'en vas déjà?

Le jeune paysan posa les deux seaux qu'il portait et fit de la tête un signe qui signifiait: «Je t'accompagne.»

Dehors l'air était frais, pur. Depuis l'ouest, le soleil, maintenant bas, illuminait tout l'horizon au nord, délimité par le grand amphithéâtre des Préalpes.

– Regarde, observa Ambrogio, la belle couleur qu'ont les montagnes ce soir. Surtout les Grigne et le Resegone.

– Quoi les montagnes? – Stefano hochait la tête: encore une réflexion d'étudiant. Tu veux savoir? Moi je ne m'aperçois pas que les montagnes existent. Je n'y pense jamais.

– Parce que tu les as toujours devant les yeux, dit Ambrogio. Si tu étais obligé de vivre la plus grande partie de l'année dans un collège en ville, avec autour rien que des maisons, des murs et des tramways... Bah! de toute façon, désormais j'en ai fini moi aussi avec le collège, j'en ai fini pour toujours!

Et à cette constatation, plusieurs fois répétée dans le cours de l'après-midi, il eut une nouvelle sensation de bonheur. (À laquelle il ne prêta pas attention car le bonheur lui paraissait aller de soi, comme s'il lui était dû. Il ignorait que les moments de bonheur, peu fréquents, même dans les années de jeunesse, seraient ensuite, tout au long de sa vie, de plus en plus rares.) Il dit à son ami:

– Tout de même, quelle libération!

Stefano sourit.

– Bon, moi je retourne travailler, salut.

– Salut.

Comme il se dirigeait vers sa bicyclette appuyée au mur:

– Un moment, s'exclama Ambrogio. Attends: tu disais Igino et Pierello?

– Oui, ils partent demain.

– Tu sais à quelle heure?

- Non, je ne leur ai pas demandé.
- Écoute, ce soir je vais voir Igino. Avant de manger... ou plutôt, c'est mieux, tout de suite après manger. Pourquoi tu ne viendrais pas?
- Au village? Ce soir?
- Oui. Tout de suite après manger. Allez, on se retrouve à huit heures et demie chez Igino.

Stefano réfléchit un instant en se grattant la tête (« c'est drôle, il a les mêmes façons que son père, et il ne s'en rend pas compte », notait Ambrogio).

- D'accord, dit-il enfin.
- Alors à plus tard.
- Très bien.

Ambrogio rejoignit sa bicyclette – un vélo de course léger de couleur bleue –, la souleva de manière juvénile d'une seule main et, la posant devant lui dans la bonne direction, l'enfourcha.

3

Pédalant lentement sur le chemin de campagne, il se dirigea vers chez lui. Dès le début, venant d'une étendue de blé, le chant intermittent d'une caille l'accompagna. Durant les pauses de ce chant solitaire, le silence du soir était ponctué d'autres voix agrestes, en général plus faibles, auxquelles le garçon prêtait l'oreille. « Mon village, pensait-il, voilà mon village. » Combien de fois, entre les murs opprimants du collège, était-il retourné en pensée dans ces lieux, dans cette atmosphère où il était né!

Du chemin de terre un bruit de pas vint tout à coup à sa rencontre, le bruit reconnaissable de deux sabots de bois. Il regarda intrigué devant lui, mais la ruelle – qui, à cet endroit, était flanquée de haies plutôt hautes de mûriers et d'aubépines – faisait une courbe qui l'empêchait de voir.

« Qui ça peut bien être? se demanda-t-il intrigué. Qui peut venir à la Nomanella à cette heure-ci? Peut-être quelqu'un en quête de lait frais. Sinon qui d'autre? De toute façon, on va bien voir. »

C'était Giustina, la sœur de Stefano, âgée de vingt ans, l'aînée des quatre enfants de Ferrante et de Lucia. Ambrogio et elle tombèrent nez à nez juste dans le virage. Il freina et mit un pied à terre.

- Oh, Giustina, s'exclama-t-il, salut!

– Bonsoir, lui répondit Giustina en le regardant joyeusement, ne sachant si elle devait s’arrêter ou non. Elle portait le sarrau noir des ouvrières, ses cheveux châtons étaient retenus en chignon par un peigne sur la nuque, et elle avait les mêmes grands yeux que Stefano et *mamm Lusìa*. Elle était chaussée de sabots de bois à talons qui affinaient encore sa silhouette déjà mince (peut-être même, à bien y repenser maintenant, trop mince).

– Comment va, Giustina?

– On travaille, répondit-elle en dialecte, accentuant son beau sourire.

– Je vois. Tu rentres maintenant.

– On a fait une heure supplémentaire.

La jeune fille fit mine de se remettre en route.

– Tu t’en vas déjà? dit Ambrogio avec regret. Qu’est-ce que tu as? Tu as peur que je te mange?

Giustina rougit jusqu’à la racine des cheveux.

– Non, répondit-elle. Je te connais. Je sais que tu es un chic garçon, et pas seulement en apparence, mais aussi au-dedans.

« Ça, c’est du don Mario craché, releva tout de suite Ambrogio, c’est une phrase de lui. Mais, dite par Giustina, je dois admettre qu’elle ne sonne pas faux. »

La jeune fille lui sourit de nouveau.

– Bonsoir – et elle se remit en route.



Avant d’entrer dans Nomana, le chemin de campagne – qui s’étirait sur un kilomètre environ – longeait, on l’a dit, le jardin d’Ambrogio, ou plutôt du père d’Ambrogio, l’industriel en textiles. Comme le niveau du jardin surplombait de quelques mètres celui de la route, un vieux mur le contenait, surmonté en son centre d’une profusion de sablines et, partout ailleurs, d’une longue haie de myrte d’où dépassaient çà et là de grosses branches d’arbres qui s’avançaient sur le chemin. Tandis qu’il pédalait en longeant le mur, Ambrogio l’examinait pensivement comme à son habitude: il remarqua de nouvelles infiltrations d’eau, peut-être à l’endroit où poussaient à l’intérieur les racines des arbres. « À bien y regarder, tout se consume, toute chose finit, se prit-il à penser, les vieux murs comme les moments qui se succèdent dans la vie des gens... » Mais sa propre vie – se dit-il aussitôt – n’en était qu’au début, et même n’avait été jusqu’ici que

préparation : la vraie vie pour lui allait commencer maintenant, cet automne par exemple, avec l'université, où, chose importante, il y aurait des jeunes filles... Il n'y avait pas de raison de penser à la fin ! La fin était imaginable pour... pour les... les vieux, enfin pour les autres, pas pour lui. La perspective de cette fin le fit même sourire tant elle était incommensurablement lointaine. Mais il ne s'attarda pas longtemps à de telles pensées parce qu'il n'était pas porté aux rêvasseries.

En revanche, il leva les yeux pour voir si, par hasard, l'un des siens était au balcon. Il n'y avait personne. « Normal. Ce n'est pas l'heure de contempler les montagnes. »

Ses frères et sœurs (six, tous plus jeunes que lui) devaient en ce moment être à la maison autour de leur mère : ceux qui étaient rentrés du collège étaient probablement en train de raconter des menus faits de leur vie de collégiens, et les deux plus petits étaient sans doute occupés à les écouter avec une grande attention. Ce soir, au repas de famille, il ne manquerait que Manno, leur cousin orphelin qui vivait depuis toujours chez eux. De deux ans plus âgé qu'Ambrogio et étudiant en architecture, Manno était en ce moment à Pesaro, à l'école des officiers d'artillerie. Ainsi, si la guerre éclatait, Manno se trouverait tout de suite au cœur de la mêlée.

Après avoir longé le jardin, le chemin rejoignait la grand-route qui, du nord, descend à Nomana. Au carrefour des deux voies, le mur du jardin formait un angle arrondi dans lequel était ménagée une niche avec une image de la Vierge du Rosaire, assise, l'Enfant dans ses bras, sur un fond de montagnes (on reconnaissait bien les deux Grigne et le Resegone). L'image était surmontée d'une inscription incurvée : « *Regina sacratissimi rosarii ora pro nobis.* » Ambrogio ébaucha une révérence en signe de salut et prit vers la gauche la route principale qui, juste à cette hauteur, était, en entrant dans le village, pavée de cailloux. Pédalant avec plus de force, il longea la clôture ouest du jardin, puis un mur aveugle et, après un autre tronçon de clôture, il atteignit un endroit plus large entouré d'une courte grille en demi-lune : l'entrée du jardin.

De là, il pouvait voir entièrement sa paisible maison à trois étages, couleur jaune-ocre, vieille d'au moins cent ans : elle présentait un aspect aisé, cossu même, et pourtant jusqu'à cinquante ans auparavant ç'avait été une usine textile, puis moitié usine et moitié habitation. C'est seulement depuis une vingtaine d'années (depuis le mariage de son père) qu'elle avait été entièrement

transformée en maison d'habitation. Enfant, Ambrogio avait eu le temps de voir les derniers métiers à tisser manuels dans le grenier : un seul fonctionnait encore et aurait continué à fonctionner si le dernier ouvrier qui le manœuvrait ne s'était pas retiré, un retraité aux moustaches en crocs, patient avec les enfants et étonnamment simple (les gens devaient tous être comme ça autrefois, se dit Ambrogio), qui affirmait se rappeler le temps où, à Nomana, les femmes portaient encore sur la tête la coiffe argentée en éventail.

– Et les hommes? Qu'est-ce qu'ils avaient sur la tête, les hommes? lui demandaient les enfants, connaissant déjà la réponse.

– Les hommes, oh, peut-être bien quelques poux, répondait-il.

Et les enfants ne savaient pas si c'était vrai, ou s'il disait cela pour les faire rire.

4

Après le dîner, Ambrogio sortit à nouveau pour se rendre chez Igino. Il commençait à ressentir un peu de fatigue: sa journée, surtout du point de vue émotionnel, avait été plutôt intense.

Igino habitait à moins de cent mètres sur la même route irrégulière pavée de cailloux, la rue Alessandro Manzoni. Devant sa porte, Stefano était déjà là qui attendait. «Voyez-moi ça, se dit Ambrogio, "Face-de-tous-les-jours" est déjà là, avec tout le travail qu'il lui restait encore à faire quand je l'ai quitté: il n'a pas dû mettre plus de cinq minutes pour dîner.» Et, arrivé près de lui:

– Ça fait un moment que tu es là, hein? s'exclama-t-il. Voilà ce que c'est quand on n'a rien à faire.

L'autre lui répondit par une moue de compassion, puis l'informa qu'Igino n'était pas chez lui.

– Ah! fit Ambrogio désappointé.

– J'ai envoyé son frère le chercher. Mais nous, on peut aller l'attendre sur la place.

– Oui, bien sûr.

Ils se mirent en route.

– Sur la place, dit Stefano, il y en aura peut-être d'autres qui partent demain. Ça te plairait de les voir, non?

– Et comment, dit Ambrogio.

Sur la route qui, après quelques virages, menait à la place principale où se trouvaient l'église et la mairie, ils n'étaient pas

seuls. Il s'y trouvait même une affluence inhabituelle pour cette heure-là.

– Comment se fait-il qu'il y ait tant de monde? demanda Ambrogio à Stefano.

– C'est parce que c'est l'heure de la bénédiction, lui répondit-il. Tu n'as pas entendu les cloches?

– Ah oui, les cloches, dit Ambrogio. C'est vrai que c'est le mois de mai.

Stefano approuva.

– C'est le dernier jour du mois aujourd'hui.

Comme ils débouchaient sur la place – large, et, sur les côtés nord et ouest, ouverte comme un belvédère sur l'amphithéâtre des montagnes – ils furent tout à coup accueillis par un formidable carillonnement. Ils s'arrêtèrent et levèrent les yeux vers le haut du clocher où, dans leur cage, les cloches s'agitaient frénétiquement, tournant presque sur elles-mêmes.

– Le sacristain est en veine, ce soir, fit observer Ambrogio, à voix haute pour se faire entendre.

– Quoi? cria en retour Stefano.

Ambrogio haussa les épaules.

– C'est le troisième appel, dit en hurlant Stefano.

– Oui, le troisième, convint Ambrogio.

L'office commencerait donc dans cinq minutes et on avait tout le temps de rejoindre calmement l'église. Pourtant, investis par cette explosion sonore, les gens, sur les routes et sur la place même, pressèrent le pas. Les hirondelles, qui, comme chaque soir, cherchaient leur subsistance en volant très bas sur l'ample pavage caillouteux de la place, filèrent comme des flèches dans une débauche de volage.

Presque tous ceux qui passaient – des ouvriers pour la plupart – échangeaient un salut, en général un signe de tête, avec les deux jeunes gens.

– Ici on se connaît vraiment tous, constata Ambrogio – sans plus besoin de crier, parce que le vacarme des cloches avait tout à coup cessé (il demeurerait dans l'air un bourdonnement étouffé, comme le grondement dans la gueule de chiens après un aboiement furieux).

– Toujours les mêmes têtes, hein? dit Stefano d'un air désapprobateur.

– Ben, pour moi... – Ambrogio ne finit pas sa phrase. Il aurait voulu dire que pour lui, surtout lorsque, comme aujourd'hui, il

revenait après une absence, ces têtes lui étaient chères et même agréables à voir, et qu'il s'en rendait compte justement à chacun de ses retours. Mais il craignait de paraître sentimental.

Il sortit de sa poche son paquet de cigarettes et en offrit une à son compagnon. D'autres gens continuaient de traverser la place. Là-bas au loin, on voyait arriver la silhouette familière de sœur Candida, qui avait été leur institutrice à la maternelle : un peu courbée, elle s'avavançait en compagnie d'une jeune sœur converse. Derrière, comme les poussins derrière la poule, venait un groupe de fillettes.

D'un autre côté arrivait Romualdo, l'ivrogne communal, comme l'avait autrefois à juste titre baptisé le grand-mère de Stefano. Et, en effet, il était bien tel pour deux raisons : parce que c'était le plus grand buveur de la commune, et parce que, avec la commune, il avait en quelque sorte des rapports professionnels puisque c'était lui qui gardait le petit parc à bicyclettes qui se trouvait près de la mairie. En ce moment même, Romualdo marchait sans tituber – signe qu'il n'était pas soûl, ou en tout cas pas beaucoup – et l'air préoccupé – signe qu'il traversait l'une de ses fréquentes crises de repentir.

D'un pas pressé venaient aussi deux cousines étudiantes, Tea et Isa, un peu plus jeunes que les deux garçons. La première (au physique ingrat et au rire facile) fréquentait l'école normale, l'autre, Isa, l'école de comptabilité de Monza. C'était une grande pouliche au poil roux, très belle, un peu trop monumentale toutefois pour son âge (et donc destinée, se disait Ambrogio chaque fois qu'il la voyait, à se faner vite, la pauvre). Toutes les deux les accueillirent avec des exclamations et des phrases de surprise joyeuse, mêlées à des commentaires sur la fermeture de leurs écoles – fermeture qui avait été elle aussi anticipée – et à des reproches, parce que les deux garçons se pavanaient sur la place au lieu d'entrer dans l'église.

Ils auraient bien aimé répliquer, surtout Ambrogio, mais ils supportèrent sans rien dire, tandis que Stefano secouait la tête avec désapprobation. Elles les quittèrent brutalement et se mirent à courir, l'une tirant l'autre par la main.

– Allez, allez, sinon nous serons en retard nous aussi.

– Viens, partons.

– Quelles langues bien pendues ! commenta Ambrogio. Stefano se contenta de marquer une nouvelle fois de la tête sa désapprobation.

Voici, en groupe, trois ouvriers de l'entreprise Riva : Costante, d'un blond d'étope, corpulent, le visage rougeâtre ; Tarcisio, grand et droit, frisé, les yeux et les cheveux noirs (Ambrogio se souvint que lors de la « Grande Guerre » il avait fait partie des troupes de choc) ; enfin, Ignazio, petit et un peu bossu, les vêtements toujours élimés et la tête bringuebalante, comme opinant à chaque pas. Tous trois montrèrent qu'ils avaient remarqué le retour prématuré d'Ambrogio, mais ils ne s'arrêtèrent pas pour autant. Ils échangèrent avec lui un signe de salut et continuèrent leur chemin d'un pas pressé : ils se rendaient à l'église comme s'ils étaient en retard au travail.

De la rue Manzoni arriva également Marietta « des canettes », elle aussi ouvrière chez le père d'Ambrogio. Sur la cinquantaine, toute petite, les jambes torses, c'était l'ouvrière la plus rustaude de toute l'usine. Elle avait des cheveux rares et frisés, hérissés, et une figure incroyablement large et jaune dans laquelle, qui sait comment, avaient atterri deux yeux noirs d'agnelle. L'aspiration suprême de Marietta était de passer inaperçue. Ambrogio, qui en était averti, la salua d'un signe de tête le plus discret possible, sans la regarder vraiment. Il savait que s'il lui avait adressé la parole elle lui aurait répondu de manière extravagante, ou inintelligible, ou en parlant trop vite, et que si par hasard il avait insisté elle se serait affolée.

Donnant la main à Marietta « des canettes », venait aussi Giudittina, la plus petite des sœurs d'Ambrogio, âgée de cinq ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds ramassés en deux petites queues derrière les oreilles, qui salua son frère en lui criant joyeusement : « Coucou, coucou, coucou », et passa son chemin, tenant toujours par la main Marietta qui la réprimandait pour son exubérance par des murmures et des chuchotements mystérieux. Mais, une fois les deux jeunes gens dépassés, elle redevint tranquille : Marietta, avec les enfants, était à son aise.

Voici que s'avancait maintenant, l'air altier, la vieille Mme Eleonora (où es-tu monde perdu, où es-tu ? Avec des mots, hélas, on ne fait naître que des fantômes), Mme Eleonora, disions-nous, vêtue de noir pailleté, à la mode du début du siècle, avec son petit chapeau surmonté de plumes d'autruche et sa canne de promenade. Quel âge pouvait avoir la vieille dame, qui n'avait plus personne au monde et ne sortait de chez elle que pour se rendre à l'église ? Depuis qu'ils étaient au monde, Ambrogio et Stefano l'avaient toujours vue ainsi, telle qu'en elle-même, comme à présent.

Mlle Quadri Dodini, enseignante de première et deuxième années dans un lycée de religieuses de Monza, traversait également la place. D'âge moyen et boiteuse, avec des cheveux coupés « à la garçonne », elle s'appuyait elle aussi sur une canne et portait de grosses lunettes : « Celle-là, pensa Ambrogio je parierais qu'elle est arrivée par le dernier train, et qu'elle vient ici après avoir englouti en vitesse un maigre repas. » Quelques enfants, entre treize et quatorze ans, la rejoignirent à grands bonds et la dépassèrent (impitoyables sans le vouloir), puis s'insinuèrent en toute hâte dans l'église devant elle.

- Tu as remarqué ? On en a vu deux avec une canne.
- Eh ! jamais deux sans trois.
- Qui sera le troisième ?

Ce fut Galbiati, employé de la Caisse d'épargne et mutilé de la bataille du Piave : comme il lui manquait une jambe, il marchait lui aussi appuyé sur une canne. Un fils de ce Galbiati, qui s'appelait Giordano et qui finissait son droit, fréquentait en ce moment l'école des élèves officiers chasseurs alpins : si la guerre éclatait, pensa Ambrogio, Giordano aussi se trouverait tout de suite dedans jusqu'au cou.

Passèrent encore quelques retardataires et, le dernier, Carlaccio. Celui-ci, d'âge indéfinissable, avait été autrefois l'homme le plus fort du village : aucun obstacle ne lui résistait à l'époque où il exerçait son métier de charron. Malheureusement, au cours d'un travail de terrassement, il avait voulu se mesurer avec une pierre énorme qui ne voulait pas se laisser culbuter : « C'est toi ou c'est moi », avait-il proclamé, l'entourant de ses bras sous le regard admiratif de l'assistance. Hélas, c'était lui qui avait cédé, ou plutôt sa colonne vertébrale. Depuis lors il promenait une énorme échine comme si tout son corps était rentré en avant, tandis que ses bras pendaient vers l'arrière. Carlaccio salua les deux garçons avec son éternel sourire mélancolique qui signifiait : « Voyez-vous comme le destin est injuste ? » Les deux amis lui répondirent avec sympathie.

Lui passé, la place demeura vide. Seules les hirondelles continuaient à la traverser en volant.

Tout à coup, d'une rue qui débouchait sur la place, à quelques mètres de la rue Manzoni, se fit entendre la voix d'Igino alternant avec celle d'un autre conscrit surnommé Châtaigne. Aussitôt, Ambrogio et Stefano allèrent à leur rencontre. C'étaient bien eux, Igino et Châtaigne ! Ils s'avançaient en parlant fort, comme souvent, quand ils sont en public, font les Italiens, naturellement enclins à s'exhiber, à se donner en spectacle. Et ces deux-là ce soir-là encore plus, parce que, d'une certaine façon, ils étaient effectivement acteurs. Les précédant de quelques pas, le frère d'Igino, âgé de neuf ans, les escortait, se retournant à chaque pas pour les solliciter, à la façon dont il avait vu faire les femmes quand elles allaient récupérer leurs maris éméchés à l'auberge.

Bien avant de les rejoindre, Ambrogio les salua d'un « quelle foire, mais quelle foire ! », à quoi Châtaigne s'arrêta et, levant sa grosse tête, écarta les bras en récitant le leitmotiv d'une chansonnette de conscrit : « *C'est la 21 qui s'en va* » ; puis, comme s'il avait dit on ne sait quel trait d'esprit, il éclata d'un rire irrésistible. Artisan de profession, il était blond, rose et joufflu. Igino, ouvrier, avait en revanche le visage allongé et les cheveux sombres, peignés en arrière et tout hérissés ; il souriait, de son habituel sourire qui semblait toujours un peu forcé, même quand il ne l'était pas, comme en ce moment.

– Salut, dit Ambrogio quand ils furent à une distance convenable – et, leur tendant la main : Où étiez-vous ? Peut-être à l'auberge de la Pasqualetta ?

– Tout juste, répondirent-ils.

Le frère d'Igino expliqua :

– Je les ai trouvés là. Ils étaient avec les autres conscrits.

– Avec les autres conscrits ? fit Ambrogio, surpris. Mais alors...

– Non, pas tous, dit Igino. On s'est trouvés là quatre ou cinq, comme ça, par hasard, rien de préparé. Eh bien, pourquoi ne venez-vous pas vous aussi ?

– Moi, je suis venu justement pour ça, déclara Châtaigne, pour vous emmener vous aussi à l'auberge, morts ou vifs – et se tournant vers Stefano avant qu'il n'ouvrît la bouche : Toi, ne dis pas non.

– Bien sûr que je dis non, s'exclama Stefano. Moi, ce soir, je n'en suis pas, je suis du second semestre, vous le savez.

Il pensait en réalité que le lendemain il devrait se lever tôt pour le travail.

Châtaigne le savait très bien, et il lui répliqua :

– Quel semestre ? Mais quel semestre ? Toi demain matin à cinq heures (*a cinch ur* – le dialecte de Nomana est à peu près le même que le dialecte milanais) tu dois traire les vaches. Dis-le que c'est pour ça.

– Oui, admit alors Stefano, c'est pour ça.

– Sale bête ! le réprimanda Châtaigne, haussant de nouveau la voix, comme s'il l'avait surpris à Dieu sait quel manquement. Après quoi il se mit à rire de cet autre trait d'esprit.

– On a déjà pas mal bu, hein ! se borna à constater Stefano.

– Alors, demanda Igino à Ambrogio, tu y viens ou pas, chez la Pasqualetta ?

Bien que tenté (c'était beau à cet âge-là de se retrouver ensemble, avec l'espoir et l'attente que chacun portait en soi !), Ambrogio ne pouvait décemment pas planter là Stefano après l'avoir fait venir au village.

– Non, répondit-il donc. Aujourd'hui, je suis déjà assez fatigué et je n'ai pas envie de veiller. Je voulais seulement te demander quelque chose : à quelle heure devez-vous vous présenter au district demain ?

Au lieu de répondre, Igino lui demanda :

– Mais toi... comment se fait-il que cette année tu sois rentré en avance ?

Ambrogio le lui expliqua.

– Alors si c'est comme ça, la guerre, personne n'y coupera, murmura l'autre, préoccupé.

– Penses-tu, fit Ambrogio. Bon, je ne veux pas vous faire perdre de temps, dis-moi seulement...

– Du temps, nous en avons d'avance, affirma Igino. Venez, allons nous asseoir au moins un moment chez moi.

Ils s'y rendirent, à pas lents.

Dans la maison il n'y avait personne. La mère – dans ce village de *paolotti*, c'est-à-dire de catholiques pratiquants – était, nul besoin de le dire, à la cérémonie de l'église.

– Mon père, lui, est de service en bas¹, à Beolco, expliqua Igino en allumant la lumière.

– Ah bon, il y a des équipes de nuit, maintenant, à Beolco? s'enquit Ambrogio.

– Oui, à l'usine oui, répondit Stefano à la place d'Igino.

– Ça ne serait pas aussi à cause de la guerre? interrogea tout à coup Igino qui, comme son père, travaillait à l'usine.

– Quelle guerre? protesta Châtaigne. À l'usine, vous faites des engrenages et des chaînes pour les bicyclettes.

– Et les bicyclettes des bersagliers? Qu'est-ce que tu en fais de celles-là? lui répliqua Igino à demi sérieux – il se tourna vers les deux autres avec son sourire mitigé et, d'un signe de tête, désigna Stefano qui, au recrutement, avait été assigné au corps des bersagliers: Les bersagliers, qu'est-ce que tu en fais? Allez, va, asseyons-nous un moment, conclut-il.

Les autres s'exécutèrent, prenant place autour d'une table recouverte d'un tapis de peluche synthétique aux tons changeants rouges et bleus. Bas sur la table pendait une lampe à abat-jour rond en tôle émaillée, avec, au-dessus, une poulie à boule qui en réglait la hauteur. Igino se dirigea vers le buffet, en ouvrit les portes vitrées, prit un plateau de tôle jaune, une bouteille d'amer Braulio et quatre petits verres.

– Toi, va jouer dehors, dit-il à son petit frère de neuf ans qui suivait l'opération avec apparemment plus d'intérêt que les autres.

Oubliant la sagesse qu'il avait montrée jusque-là, celui-ci se mit à protester. Alors Igino, désapprouvant de la tête, ajouta un cinquième verre sur le plateau, et porta le tout sur la table.

Pour ne pas paraître pingre, il remplit les petits verres jusqu'au bord; Ambrogio le remarqua, et les autres peut-être aussi, mais pour eux un tel comportement était prévisible: ils auraient même été étonnés que les choses se passent selon un rituel différent. Tout du reste était prévu et évident là-dedans: les meubles

1. Dans cette région de collines, le discours en dialecte introduit souvent les expressions « en haut » et « en bas » (*NdT*).

d'aspect vaguement moderne mais presque misérables, les deux images sur les murs représentant la sainte Famille et un cerf à la source, le poêle à bois qui, en l'absence de la traditionnelle cheminée, servait autant pour cuisiner que pour se chauffer. Il s'agissait en somme d'une très quelconque maison d'ouvriers. De façon moins prévisible peut-être se trouvait, sur l'étagère du petit buffet, une statuette Liberty de femme, débraillée et mal bâtie, qui portait sur ses bras levés une coupe à fruits.

Quand il eut fini de verser le bitter (pour l'enfant, moitié dose), Igino leva son verre.

– Tchinchin, proposait-il.

– Tchinchin, firent les autres.

– Que le danger de guerre s'éloigne, souhaita Ambrogio, vraiment original, mais c'était quand même bien ce que les autres attendaient de lui.

Ils burent à petites gorgées, pensifs.

– Et si, au contraire... s'il ne s'éloignait pas? Si la guerre éclat pour de bon? dit tout à coup Stefano.

– Alors qui sait ce que nous verrons? Personne ne peut savoir comment ça finira, dit Ambrogio.

Ces temps-ci, il avait entendu plus d'une fois rappeler que, vingt-cinq ans plus tôt, la « Grande Guerre » avait été déclarée dans la certitude qu'elle serait vite terminée, et en revanche...

Le seul à rire était l'enfant.

– Je vais vous dire la vérité. Moi, si la guerre arrive, je serai content, déclara-t-il.

Ses yeux brillaient.

– Toi, va jouer dehors, lui répéta Igino.

Boudant un peu, il termina sa demi-ration de bitter, puis s'éclipsa, perplexe quant à la pusillanimité des grands.

Igino, toutefois, n'était pas lui non plus d'accord avec Ambrogio.

– Aujourd'hui, ce n'est pas comme l'an dernier où l'on ne pouvait pas savoir qui serait le vainqueur, lui fit-il observer. Maintenant, les Français et les Anglais se font battre et fuient d'un peu partout. Si nous entrons en guerre nous aussi, la victoire est certaine.

– Hum – Ambrogio fit avec la tête un signe de dénégation. Pour ces choses-là on ne peut jamais être certain, dit-il, confirmant sa position.

– Eh! l'approuva cordialement Stefano qui se souvenait des avertissements paternels.

– Non, insista Igino, avec une inattendue pointe d’acrimonie. Maintenant, mes amis, la coupe est pleine. Cette fois, c’est l’heure de vérité. L’Angleterre et la France doivent céder du terrain. Ils ne peuvent pas continuer à tout garder pour eux et nous priver d’un minimum de... de...

Ambrogio le regarda, surpris.

Châtaigne s’en aperçut.

– N’est-ce pas qu’il parle comme Alfeo aux réunions de la préparation militaire? dit-il en clignant de l’œil, puis il se mit à rire de cette autre plaisanterie, hochant la tête avec satisfaction. (Alfeo, sous-officier en congé, était l’un des rares dans le village à croire au fascisme. À dire vrai, il y croyait avec une moitié de sa tête, l’autre moitié se ressentant de l’opinion dominante à Nomana et un peu partout en Brianza, selon laquelle le fascisme était quelque chose de tout simplement étranger: un phénomène dont les motivations, les développements et l’issue se trouvaient ailleurs, hors d’ici.)

Sans faire attention à Châtaigne, Igino continuait à fixer les deux autres, en particulier Ambrogio, comme s’il le mettait au défi de répliquer.

– Mais, Igino... tu serais du côté des Allemands? fit Ambrogio plutôt déconcerté. Avec les nazis?

– Ça, ça m’est égal, dit Igino. Ce qui m’importe... eh bien, je vous l’ai déjà dit.

– Mais pourquoi on ne le nomme pas secrétaire du parti fasciste, celui-là? continua à plaisanter Châtaigne.

– Dis-moi, qu’est-ce qui t’attire? voulut savoir Ambrogio. Dis-moi la vérité: c’est l’esprit d’aventure, le désir de te mettre toi aussi à l’épreuve? Je te le demande parce que moi aussi, à certains moments, je ressens ça.

Igino le regarda, perplexe.

– Non. L’aventure? Qu’est-ce que tu entends par là?

– L’esprit d’aventure, le goût du risque, en somme.

– Non, Ambrogio, mais non! Simplement, c’est comme je le dis: que les nations riches cette fois doivent céder, parce que le moment est venu.

– Mais s’allier avec les nazis...

– Avec n’importe qui, même avec le diable, s’il n’y a pas d’autre moyen.

– Ça alors! s’exclama Ambrogio, regardant les deux autres.

– Eh bien, écoutez, il est inutile de discuter, fit avec beaucoup de bon sens Stefano. De toute façon, nous ne pouvons décider de rien.

Sur ce point Igino fut d'accord.

– Encore un peu de bitter? proposa-t-il.

Châtaigne tendit son verre.

– J'ai soif, dit-il.

– Alors, il faut du vin, observa son hôte en se levant.

– Non, attends, objecta Ambrogio. C'est mieux que vous deux retourniez chez Pasqualetta, les autres doivent vous attendre. Nous nous sommes vus et salués, pour ce soir ça suffit.

– D'accord, mais on peut boire au moins un verre, dit Igino.

Il alla vers le buffet, en sortit une bouteille de vin déjà entamée et quatre verres. D'un geste du coude il rajusta le battant vitré derrière lequel était fixée une vieille photo représentant le groupe écolier de la deuxième année à l'école primaire. En revenant vers la table, Igino la désigna de la tête aux autres.

– Si au lieu d'un semestre la levée avait concerné la classe entière, nous aurions pu organiser une réunion d'adieu aux filles.

Les autres approuvèrent en souriant; Ambrogio, se levant, s'approcha de la photo qu'il se rappelait bien. Il avança la tête pour mieux la voir.

– Regarde-les, Paolina avec ses boucles, Olga, Teresa Conti. Et Stellina... pauvre Stellina.

– Elle est restée naine, murmura Igino.

Ambrogio opina.

– On ne s'en rendait pas compte, alors. Elle nous paraissait seulement un peu plus petite que les autres. Elle non plus n'avait pas compris à ce moment-là.

– Oui, dit Stefano. Après, pourtant, elle n'a plus grandi, elle est restée comme elle était, ou à peu près.

Face à cela, Châtaigne lui-même secoua pensivement sa grosse tête.

– Elle aussi a eu droit aux volées que nous donnions aux filles aux récréations, vous vous rappelez? Pour leur faire voir que nous étions plus forts qu'elles, dit Ambrogio. Quelles brutes nous étions, quand on y pense.

– Bah, fit Igino en versant à boire, c'était seulement des taloches d'enfants de huit ans.

– Mais à elles, aux filles, ça leur faisait mal, répliqua Ambrogio. Même que de temps en temps il y en avait une qui se mettait à pleurer, tu ne t'en souviens pas?

– Surtout Iole, c’est vrai, rappela Igino. Mais elle se révoltait aussi!
– Où est-elle, je ne la vois pas? – à la maigre lumière de la petite lampe Ambrogio la chercha sur la photo et finit par la reconnaître: Ah, la voilà ici.

C’était une toute petite fille en tablier noir, les bras croisés comme les autres, mais plus blonde, la seule d’un blond vraiment doré; elle avait des traits singulièrement vifs, très intelligents.

– Quelle triste fin, la pauvre! murmura Stefano.
– Elle est toujours... absente? s’informa Ambrogio.
– Oui, bien sûr, dit Stefano. Qui sait si elle sortira jamais de l’asile.

– La même fin que sa sœur aînée, observa Igino.

Ambrogio revint vers la table, Igino poussa devant lui un verre plein.

– Même sans guerre, que de choses tragiques dans la vie, dit Ambrogio en prenant le verre.

– À ce que dit mon père, la guerre c’est encore pire, c’est sans comparaison pire, dit Stefano. Quelque chose qu’on ne peut même pas imaginer. Et s’il le dit lui, ajouta-t-il, on peut le croire.

Les quatre camarades se regardèrent. Au fond, tout cela était neuf pour eux. Au bout d’un moment, Igino dit:

– Eh bien, nous, si nous devons retourner chez Pasqualetta, il serait temps de se décider.

Après avoir rapidement vidé leurs verres, ils se levèrent tous les quatre et se dirigèrent vers la porte.

– Vous deux, si vous voulez, je vous accompagne demain au bureau militaire en voiture, dit au dernier moment Ambrogio. C’est de ça que je voulais vous parler. Comme il y aura encore une place, on pourrait peut-être prévenir Pierello. Il est en bas, chez Pasqualetta?

– Non, répondit Igino.

– Bon, ça ne fait rien; je le préviendrai, moi, dit Châtaigne, qui, comme Pierello, habitait le hameau de Lodosa.

– D’accord. À quelle heure on se retrouve ici? demanda Ambrogio.

– Tu tiens vraiment à nous accompagner? dit Igino tout en ouvrant la porte.

Le lendemain, après avoir obtenu la permission de son père, Ambrogio arriva chez Igino en auto en début d'après-midi. Selon le programme, il devait ensuite passer avec son ami à Lodosa pour prendre Châtaigne et Pierello, mais ce ne fut pas la peine parce qu'ils étaient déjà là qui attendaient.

Châtaigne, un air vaguement inquiet sur sa large face rose, portait sous le bras un paquet attaché avec une ficelle. Pierello – qui venait de se débarrasser, en le posant sur une chaise, de son propre paquet – était un garçon d'aspect tout à la fois solide et doux, qui avait une tête ronde, des cheveux et des yeux brun clair. Il salua Ambrogio d'un sourire engageant.

– Si tu me veux, je suis là moi aussi (*se te me vöret sun chi an' mi*), déclara-t-il, comme s'il n'avait pas été invité et, en réponse à la tape cordiale de son ami, il écarta les bras, et leva les yeux au ciel, exactement comme Ambrogio s'y attendait. Pierello avait en effet cette singulière habitude: il écartait les bras à tout bout de champ et parfois sans raison, et il levait les yeux au ciel, dans l'attitude de quelqu'un qui s'en remet au destin.

Igino aussi était prêt: sa petite valise de fibre attendait près de la porte, verticale sur le sol. Pressé de partir, il se tourna vers sa mère pour prendre congé, mais celle-ci protesta.

– Pourquoi cette hâte, Igino? dit-elle. Quelqu'un est à vos trousseaux ou quoi? Attends un moment, allez.

Elle se dirigea vers le buffet, en sortit un petit verre pour Ambrogio, le mit sur le plateau de tôle qui se trouvait sur la table avec la bouteille et quelques verres qui venaient de servir.

– Un peu de bitter, Ambrogio? Tu veux que je te serve?

– Allons, maman, je t'en prie, ne nous fais pas perdre davantage de temps, grommela Igino.

– Oui, merci, répondit au contraire Ambrogio – et, à Igino: Pourquoi es-tu si pressé? Tu ne vas pas à la noce, que je sache!

– Si justement, à la noce... bougonna Châtaigne.

La mère versa la liqueur, remplissant avec soin le petit verre à ras bord. Puis elle se mit à l'écart et timidement sourit à son fils.

Mais Igino en avait assez. Avec un soupir d'impatience, il versa ce qui restait de bitter – deux demi-rations – dans les verres de

Châtaigne et de Pierello, puis il empoigna sa valise et s'approcha de sa mère.

– Dis au revoir au père, lui dit-il. Et quant à toi, tâche de ne pas te tourmenter sans raison : nous ne sommes pas encore en guerre. Tu entends ? Nous n'y sommes pas et nous n'y serons peut-être jamais. Allez, au revoir, conclut-il.

Et comme sa mère ne se résignait pas à lui tendre la main, il lui serra le poignet, se détourna et sortit de la maison.

La femme, alors, se couvrit le visage de ses mains et commença à pleurer silencieusement. Les autres, leur bitter englouti, la saluèrent embarrassés, sauf Châtaigne, qui, avec la louable intention de sauver la situation de façon spirituelle, entonna un couplet qui lui était venu en tête à l'instant :

*Pleureront, pleureront ces cailloux
Et les filles de cette rue,
C'est la 21^e qui s'en va...*

Il fut tout de suite évident que ces paroles étaient déplacées. Châtaigne lui-même s'en aperçut, et, pour tenter de corriger l'effet produit, il exécuta en sortant de la maison une sorte de pirouette ; bref, il fit le clown. Ambrogio, avec indulgence, secoua la tête. Pierello, se retournant vers la femme, agita les doigts de la main droite devant son front pour signifier que celui-ci était un peu fou, puis, les yeux levés au ciel, il écarta les bras à sa façon.

Les trois conscrits s'installèrent dans l'auto, chacun avec son paquet sur les genoux. La mère les avait suivis sur la route et les regardait, la main appuyée sur sa bouche. Ambrogio mit tout de suite en marche et, en partie par l'émotion, en partie par maladresse (il n'avait son permis que depuis un an), démarra dans une embardée.

Ils coupèrent par le village. Trois mille cinq cents habitants : ce n'était pas un grand village ; les maisons, en général à deux ou trois étages, plutôt difformes, avaient été construites à des époques différentes autour et à l'intérieur d'un noyau plus ancien et plus uniforme. Ce noyau – qui, d'une certaine façon, caractérisait encore l'ensemble – comprenait quelques cours anciennes ou résidus de cours, avec des arcades formées de colonnes en briques et des coursives en bois. Occupées maintenant par des ouvriers et non plus, comme à l'origine, par des paysans, restaurées de

diverses manières, elles avaient un aspect moitié campagnard et moitié banlieusard. Les garçons remarquèrent sur les murs quelques inscriptions fraîches à la chaux (elles avaient été tracées pendant la nuit) : « Vive la 21^e classe de fer » ou bien « Si s'en va la 21, de douleur toutes les femmes se feront sœurs », et ainsi de suite. Ils les connaissaient déjà et se bornèrent à se les montrer avec un demi-sourire.

Comme ils passaient devant la plus grande cour du pays, la seule qui était restée paysanne, Ambrogio jeta un coup d'œil à l'intérieur, par l'entrée en arc brisé surmontée du sigle « A. D. 1777 ». Il aperçut, d'un côté, des charrettes agricoles pleines d'herbe, stationnées de différentes façons. Du côté opposé, en revanche, se trouvaient des femmes assises sur des chaises, qui reprisaient et bavardaient. Entre les femmes et les charrettes courait une petite bande d'enfants, et, à peu près à la même hauteur, mais à tire d'aile, une nuée d'hirondelles.

– Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais dans la cour de Sansone, dit-il en la leur indiquant de la tête et en rompant le silence, il y a toujours des hirondelles.

– Même l'hiver? demanda Châtaigne, recommençant à faire de l'esprit.

Les deux autres, qui, comme lui d'ailleurs, se sentaient le cœur serré de quitter pour la première fois leur village natal, sourirent par complaisance.

– Je voulais dire, poursuivit Ambrogio se tournant en riant vers Châtaigne, qu'alors qu'il y a tant d'endroits où les hirondelles ne font pas leurs nids, quand parfois même les gens le voudraient, ici, dans cette cour, elles les font chaque année en grand nombre.

– Ben, c'est sans doute à cause des moucherons, tenta d'expliquer Igino, intéressé à moitié. Avec ces tas de fumier...

– Chez moi, quelquefois, elles les font sous le petit porche où l'on entrepose le bois, continua Ambrogio, mais pas tous les ans, et même assez rarement.

– Pardi! dit Igino, ton frère leur attache des rubans aux pattes, alors tu parles...

– Quoi? Des rubans aux pattes des hirondelles? fit Pierello intrigué.

Ambrogio acquiesça.

– C'est Pino. Une fois il les a pris dans leur nid, les parents et les petits, et il les a marqués pour savoir si ce seraient les mêmes

qui reviendraient l'année d'après. Il leur a mis deux centimètres de ruban rouge à chacune.

– Et alors? demanda Châtaigne, lui aussi intrigué. Les hirondelles sont revenues ou non?

– Tu parles. Pendant deux ans on n'en a plus vu une seule dans le dépôt à bois, ni de cette famille, ni d'une autre.

Ils approuvèrent tous, en souriant.

En parcourant la rue Santa Caterina qui sortait du village vers le sud, ils passèrent devant les Dragons, la villa de la vieille Mme Eleonora, celle-là même qui était toujours vêtue de noir pailleté et que Stefano et Ambrogio avaient vue sur la place la veille au soir. Sur la façade XIX^e siècle de l'édifice – serré entre deux anciennes cours de ferme – s'alignaient huit médaillons d'une pierre de grain fin, semblable à du grès, avec les profils et les noms des plus illustres Milanais du siècle passé; quant au portail, il était, comme toujours, fermé.

Ce détail permit à Ambrogio de poursuivre la conversation.

– Moi, ce portail, je ne l'ai jamais vu ouvert, dit-il en l'indiquant de la tête; jamais. Et vous?

– Moi non plus, lui répondit Igino. Il paraît qu'on ne l'ouvre qu'une fois par an pour faire entrer les charrettes de bois de chauffage.

– C'est exact. Mais autrefois ce n'était pas comme ça, dit Pierello. Quand j'étais petit, ma grand-mère racontait que de son temps les voitures entraient et sortaient sans arrêt par ce portail, parce qu'en ce temps-là, aux Dragons, c'était toujours la fête. Pauvre femme! Elle nous racontait ces choses comme on raconte des sornettes (en lombard, on utilise le mot «sornettes» pour désigner les contes de fées).

– Bof. Dans le temps, grommela Igino avec désapprobation, les gens avaient une vie encore plus dure que maintenant. Si les paysans ne leur obéissaient pas, les patrons étaient capables de les frapper.

Ces mots rompirent l'enchantement qu'avaient amorcé ceux de Pierello. Ambrogio considéra du coin de l'œil Igino qui était assis à côté de lui. Comme toujours, il avait les traits tirés et les cheveux hérissés. «Il est de mauvaise humeur parce qu'il part à l'armée, pensa-t-il, mais l'art de dire des choses désagréables il l'a toujours eu, même petit.» De toute façon, il était fait comme ça, il fallait le prendre ou le laisser, et lui n'était pas disposé à le laisser. Parmi ses anciens camarades d'école, Igino était son

plus proche voisin et donc celui avec lequel, sans doute, il avait le plus joué quand il était petit.

– Ceux-là de toute façon, ne manqua-t-il pas de lui préciser, n'étaient pas des propriétaires terriens. Mme Eleonora était chanteuse quand elle était jeune – il se tourna vers les autres : Vous le saviez, non ?

Seul Pierello était au courant.

– Par la suite, continua Ambrogio, une fois mariée, son mari, qui était milanais comme elle, n'a plus voulu qu'elle chante : à cause des admirateurs, bien sûr...

– Oui, c'est vrai, approuva Pierello, ma grand-mère disait ça aussi. Il faut croire qu'ils devaient bien s'aimer tous les deux, puisqu'elle a accepté.

– Mais c'est aussi comme ça qu'ils ont renoncé à pas mal d'argent, fit remarquer Igino, frottant l'un sur l'autre l'index et le pouce de sa main droite. Et à cause de quoi ? De la jalousie. Bah !

Et de nouveau il désapprouva de la tête.

– Puis, continua Ambrogio, le mari est mort, et par la suite elle a perdu aussi un fils à la guerre. Son seul fils, pauvre femme.

– Il était officier, non ? dit Pierello.

Ambrogio acquiesça.

– Oui, sous-lieutenant de cavalerie, je crois. Il avait à peu près vingt ans quand il est mort.

Il fit une pause, mais ce n'était pas parce qu'il était troublé par cette mort. Vingt ans serait bientôt leur âge, mais cet épisode était tellement lointain... Ambrogio était en train de se poser des questions d'un tout autre ordre.

– Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre, dit-il. C'est où la vieille peut bien trouver ces étranges vêtements qu'elle porte. Plus aucune couturière ni usine ne fabrique de tels vêtements. Où peut-elle bien les dénicher ?

Cependant la noble villa au nom martial de Dragons était restée loin derrière. Comme la rue Santa Caterina, après un virage en épingle à cheveux, descendait vers la vallée, les quatre garçons, en regardant à gauche, auraient pu voir le vieux jardin s'étageant parmi les champs. Qui sait si la vieille dame, dont la vie avait été brisée deux fois, se promenait jamais dans ce jardin solitaire. Pas un seul d'entre eux pourtant ne se posait la question. Ils étaient tous très jeunes : pour eux, Mme Eleonora et son histoire douloureuse constituaient une composante du paysage, comme si elles

avaient toujours existé, comme les vieilles maisons, ou même les montagnes qui fermaient l'horizon de l'autre côté de Nomana.

8

La route continuait à descendre, non plus caillouteuse comme dans le village, mais couverte d'asphalte et tellement lisse qu'il vous prenait l'envie de courir rien qu'à la regarder. Ambrogio força l'allure et, rejoignant peu après la départementale, accéléra encore. La route, toute en montées et descentes, traversait un paysage de collines verdoyantes intensivement cultivées, riches d'arbres, surtout de mûriers.

À présent, la Millecento allait vraiment bon train. Quel dommage, pensait confusément le garçon, que notre destination soit le district militaire. Comme c'eût été agréable s'il s'était agi d'une promenade sans but, comme il en avait fait l'été précédent pour s'entraîner à conduire. En dépit de sa bonne volonté, il ne parvenait pas à s'imprégner réellement de l'état d'âme des autres; du reste – il essayait de se convaincre – on n'était pas en guerre, et on n'y serait peut-être jamais. En tout cas (cela au moins, il fallait l'espérer fortement) pas au cours de ces vacances... Car aujourd'hui – il ne fallait pas l'oublier – c'était son premier jour de vacances, des vacances différentes de toutes les autres, au bout desquelles l'attendait non plus le collègue mais l'université, autrement dit de nouvelles expériences. Il remuait ces pensées confusément, sans pour autant cesser d'être attentif à la conduite, prêt à intervenir sur le volant ou sur le frein.

L'état d'esprit de ses trois compagnons était évidemment très différent; en eux prévalait un fond d'incertitude et d'anxiété, assez bien dissimulé chez Igino, un peu moins chez Châtaigne et encore moins sur le visage doux de l'ouvrier des forges Pierello. Ce dernier, pour faire quelque chose, arrangeait de temps en temps sur ses genoux son paquet de vêtements attaché avec une ficelle. La vie militaire, le service! Tous les trois en avaient entendu parler depuis l'enfance en termes déplaisants, sauf parfois en relation avec quelque plaisanterie peu compréhensible (où les personnes visées, si ça se trouvait, étaient précisément les recrues). Et quand il était relié à la guerre, le service était rappelé par les plus vieux comme quelque chose d'indiciblement tragique... D'accord, on n'était pas en guerre, du moins on n'y

était pas encore (diable, ça oui, c'était une bonne chose !). Restait quand même que chacun d'entre eux allait se retrouver, dans peu de temps et sans grade aucun, à la merci du premier venu en ayant un ; qui plus est, pour la première fois de sa vie, hors de son milieu natal, dans un monde inconnu.

Laissant sur la droite le hameau Raperio de Nomana, la route descendait vers une large dépression recouverte de bois touffus où courait le Lambro et, après avoir franchi le fleuve sur un long pont en ciment armé à deux seules arches imposantes, regagnait le niveau de la plaine. De là, celle-ci s'étendait – et les quatre garçons le savaient – sur des kilomètres et des kilomètres, bien au-delà de Monza et de Milan, jusqu'à la chaîne des Apennins, si lointaine qu'on ne pouvait l'apercevoir de Nomana que par temps clair.

L'un après l'autre, les villages de la plaine de Brianza – en partant d'Incastigo, situé tout de suite après le pont – défilèrent un à un, avec leurs maisons anciennes ou nouvelles et leurs verts jardins, et avec leurs très nombreuses usines, petites ou moyennes. La campagne les cernait et leur envoyait des ondées d'herbe comme si elle voulait endiguer et recouvrir les blessures infligées au beau paysage.

Un peu avant Monza où avait commencé le mur du parc royal (celui, pour le situer, où ont lieu les courses automobiles), la route devint plus large et se transforma en une avenue ombragée par deux files ininterrompues d'énormes platanes, puis elle longea pendant un ou deux kilomètres le mur du parc pour finalement passer devant la grande villa des vice-rois autrichiens. Tout de suite après apparurent les rues de la ville parcourues par de petits autobus pimpants, différents de ceux de Milan. Un peu plus loin ils retrouvèrent le Lambro, qui, limpide sous le grand pont d'Incastigo avec ses longues algues vert émeraude inclinées dans le sens du courant, était ici d'une couleur sale et paraissait de plomb. Ils le suivirent jusqu'au petit bâtiment du district militaire, situé sur l'autre rive du fleuve et relié à leur route par une anguleuse passerelle de fer. C'est à cette hauteur qu'Ambrogio stoppa et arrêta le moteur. Ils descendirent tous les quatre.

Des garçons de leur âge formaient des groupes sur les trottoirs. Certains arpentaient la passerelle, d'autres étaient rassemblés dans la cour du bâtiment. Tous avaient une petite valise à la main ou un paquet sous le bras.

– Quel boucan, mais quel boucan! grommela Igino, déjà de mauvaise humeur – puis il se tourna vers Ambrogio: Eh bien, merci, et salut.

Il montrait la même hâte qu'à Nomana quand il avait pris congé de sa mère.

– Attends, lui dit Ambrogio que cette hâte même retenait. J'ai aperçu un bar sur la route. Vu que moi je ne pars pas, faut que je vous paye à boire, non?

– Laisse tomber, fit Igino, en souriant d'un air contraint.

– Oui, ça vaut mieux, laisse tomber, renchérit Pierello qui préférait lui aussi ne pas attendre davantage.

Châtaigne, à dire vrai, aurait bien accepté l'offre, mais, devant le refus des deux autres, il ne voulut pas avoir l'air d'un soiffard et s'abstint d'intervenir.

– Non, un moment, écoutez, insistait malgré tout Ambrogio.

Mais il fut interrompu par un appel à voix haute et désagréable qui venait de la passerelle. Un gradé, flanqué d'un soldat, la traversait vers la route; le gradé s'était mis à brailler:

– En avant, en avant, bande d'empotés. Qu'est-ce que vous faites là? Vous vous tripotez ou quoi? Qu'est-ce que vous croyez? Qu'on a du temps à perdre? Ou que peut-être le train va vous attendre?

– Sale planqué, lui répliqua à voix basse Igino qui, pourtant, avait un instant plus tôt blâmé le désordre des recrues. C'est sûr que, vous, les planqués des districts, vous avez du temps à perdre. Qu'est-ce que vous avez d'autre?

Ambrogio lui-même regarda avec irritation le braillard: « Si je deviens un jour officier, se promit-il, le premier qui se permettra de me parler de cette façon crasse, je lui en ôterai l'envie. La peau du dos, je lui ôterai! » Il se tourna vers ses compagnons et sourit.

– À ce qu'il semble, la vie militaire a commencé, dit-il.

Igino lui serra la main et, se joignant à d'autres, s'engagea sur la passerelle. Châtaigne riait parce que dans sa caboche en forme de marmite avait germé une idée qui l'amusait. Avant de s'engager à son tour sur la passerelle, il se tourna vers la route et cria:

– Entrez, messieurs, entrez, plus il y aura de monde, plus il y aura de bêtes!

Les recrues qui étaient près de lui eurent un sourire condescendant pour cette plaisanterie usée et archiconnue. Le gradé le dévisagea d'abord hargneusement, puis ricana à son tour d'un air faraud: signe que – comme d'ailleurs ses allusions sexuelles le

laissaient présager – il était facile à contenter. Pierello, les mains dans le dos de Châtaigne, le poussa vers la passerelle, tandis que l'autre faisait des mimiques de clown. Tournant la tête vers Ambrogio, Piero le salua d'un clin d'œil et leva même un instant les yeux au ciel, pour signifier l'inconscience de son compagnon.

Les deux militaires regroupèrent toutes les recrues présentes et les firent entrer dans la cour de la caserne. Ambrogio (que pendant un moment les deux hommes avaient tenté de faire se joindre aux autres) demeura seul sur la route.

9

Il alluma une cigarette.

Que faire ? Rester là en attendant que ses trois camarades ressortent et aillent prendre le train ? Ils connaîtraient alors leur destination et sauraient s'ils étaient affectés ou non au même régiment. Mais il allait sans doute lui falloir attendre des heures.

Le Lambro roulait ses eaux couleur de plomb par-delà le parapet de la route. « Comme il est sale », pensa Ambrogio, et il y jeta l'allumette éteinte qu'il avait gardée entre ses doigts. Il la vit se poser légèrement sur la surface et commencer tout de suite à dériver vers l'embouchure. « Comme ça, je contribue moi aussi à salir l'eau, se dit-il. Pauvres poissons. » Parce que, même si l'eau était sale, il y avait des poissons là-dedans, et d'ailleurs, un peu plus en aval, là où le fleuve, par une courbe artificielle, passait sous le pont du chemin de fer de Nomana, se trouvaient à coup sûr ces pêcheurs amateurs (en général de vieux retraités) qui occupaient leur temps (le peu de temps qu'il leur restait) courbés sur leur ligne. Chaque fois ou presque qu'il passait en train, Ambrogio les apercevait.

Il soupira involontairement. Alors que faire ?

De la cour du district lui parvinrent quelques voix de commandement puis, tout à coup, un piétinement accompagné d'un son métallique assourdi : une trentaine de conscrits, en file à peu près ordonnée, s'engageaient sur la passerelle et se dirigeaient vers la route. Ils portaient tous une couverture sur l'épaule et une gamelle à la main, et c'était de ces gamelles que provenait le léger tintement métallique. Un seul militaire en uniforme suivait le groupe.

Ambrogio attendit que la tête du détachement ait rejoint la route, puis il se mit à côté d'une des premières recrues, un rouquin qui avait la figure sérieuse des ouvriers.

- Dis-moi, où allez-vous? lui demanda-t-il en dialecte.
- Mantoue, infanterie, lui répondit l'autre en continuant d'avancer.
- Vous faisiez partie de ceux qui sont entrés dans le district tout à l'heure? demanda encore le jeune homme. Je veux dire, il y a une dizaine de minutes?
- Non, lui répondit le rouquin – et il prit un air qui signifiait: «Tu parles!» Nous sommes prêts depuis au moins deux heures. Maintenant, on va au train.
- Salut, lui dit Ambrogio.

L'autre hocha la tête et répondit de la main à son salut. Ambrogio s'arrêta. Les recrues, toutes de sa classe et même de son semestre, s'éloignèrent vers la gare avec leur petit barda, suivies de ce militaire en guise de chien de berger, sur le trottoir qui longeait le Lambro. Il continua à les observer. Tous ces garçons, avec leur encadrement approximatif, lui rappelaient d'autres groupes semblables, des compagnons de collège allant prendre l'autocar pour quelque partie de football ou de tennis, qui le sac sur l'épaule, qui bras dessus bras dessous, suivis d'un pion ensoutané. Mais ceux-ci, à présent – et c'était là la grande différence –, ne portaient pas jouer au football ou au tennis, ils s'en allaient vers une caserne inconnue où les attendaient des armes alignées dans des entrepôts: fusils, mitrailleuses, mortiers...

Soudain, le jeune homme eut la sensation que quelque chose de nouveau et de solennel, qu'il ne connaissait pas, venait de commencer.

En proie à l'émotion, il jeta sa cigarette dans le Lambro sans en observer cette fois la trajectoire; puis, absorbé, il traversa la route, monta dans la Millecento et démarra.

10

Quelques jours plus tard, l'Italie entra en guerre.

C'était le 10 juin 1940. Depuis le matin, la radio avait annoncé – et, tout au long de la journée, de manière insistante et répétée – que dans l'après-midi, à dix-huit heures, le Duce parlerait «aux Italiens et au monde». Les gens étaient invités à se grouper sur les places, où seraient installés des haut-parleurs et où les fascistes des différentes organisations se réuniraient avec

leur encadrement. Les ouvriers eux-mêmes devaient, si possible, se rendre en colonne, depuis leurs usines, sur les lieux de rassemblement.

Au début de l'après-midi, le secrétaire du parti fasciste de Nomana (le sieur Cereda: un brave garçon, un peu craintif de nature, dont le seul titre politique était celui d'ancien combattant) avait appelé à son bureau Gerardo, l'industriel en textiles, père d'Ambrogio.

– Alors, monsieur Riva, vous avez sans doute entendu la radio.

– Oui, j'ai entendu.

– Voilà, je voulais seulement m'en assurer. Ici, à Nomana, il est convenu que nous nous réunirons devant la mairie.

Tandis qu'il parlait, passant, après les premiers mots en italien, au dialecte, il entendait distinctement, dans le téléphone, battre les métiers de l'usine.

– Mais que se passe-t-il, monsieur Cereda? lui avait demandé Gerardo, lui aussi en dialecte. Ce n'est quand même pas la déclaration de guerre?

– Je crains bien que si, avait répondu d'une voix franchement préoccupée le secrétaire politique.

Il savait que Riva n'était pas fasciste (personne ou presque – on l'a dit – n'était fasciste à Nomana, pas même lui, le secrétaire du parti). Riva, cependant, avait fondé, alors qu'il était encore jeune chef technicien, le premier noyau de l'Action catholique du village, et, par la suite, la section du parti populaire: c'était par conséquent un *paolotto* de choc, et le secrétaire politique tremblait de l'entendre se fâcher au téléphone.

Mais Gerardo ne s'était pas fâché, il s'était contenté de dire: « Que Dieu nous ait en Sa sainte garde! » avec une telle intonation que ses paroles, bien loin de paraître un lieu commun, avaient résonné comme une véritable invocation à Dieu.

– À quelle heure avez-vous décidé de fermer l'usine? lui avait demandé, après une pause, le secrétaire politique.

– À quelle heure? Je peux fermer à cinq heures et demie comme d'habitude. Une demi-heure est plus que suffisante pour se rendre sur la place, non?

– Disons cinq heures, avait alors dit le secrétaire. Fermez à cinq heures – et il avait pris congé en expliquant: Je dois encore téléphoner aux autres usines.

Tandis qu'il reposait le récepteur, Gerardo s'était mis à penser à Manno, son neveu orphelin qu'il avait élevé sous son toit comme

son propre fils : en ce moment même, Manno se trouvait à l'école d'officiers. Qu'allait-il advenir de ce garçon ? Et Ambrogio, son aîné, qui avait désormais lui aussi l'âge d'être militaire... Pensif, l'industriel s'était adressé à un employé :

– Faites, s'il vous plaît, le tour des ateliers et prévenez qu'aujourd'hui nous fermons à cinq heures. Et que tous, hommes et femmes, une fois sortis d'ici, doivent se rendre en rang devant la mairie.

– Et ceux qui font des heures supplémentaires ? avait demandé l'employé, un type scrupuleux. Je dois leur dire de revenir ici après la réunion ?

Un instant Gerardo avait hésité : on attachait ici une telle importance au travail que la question ne lui avait pas du tout semblé hors de propos.

– Non, avait-il enfin répondu. Après la réunion, ils auront bien autre chose en tête. Pour aujourd'hui, pas d'heures supplémentaires.



À cinq heures, la sirène de l'usine sonna donc l'arrêt du travail, et pour beaucoup ce signal à une heure insolite sembla différent jusque dans le son, comme mystérieux et de mauvais augure.

Quelques minutes plus tard, Gerardo sortit du bureau avec son petit groupe d'employés. Des entrepôts sortaient aussi les quelque trois cents ouvriers qui étaient – il s'agissait d'une industrie textile – en majeure partie des femmes. Une fois franchi le portail, ils se mirent en route vers la place, Gerardo au milieu des autres. Près de lui marchait son fils Ambrogio. À l'évidence, l'inquiétude était le sentiment commun.

– Cette fois, c'est vraiment la déclaration de guerre, disait quelqu'un.

– Jusqu'à maintenant nous avons réussi à rester en dehors de ça (« rester en dehors des ennuis » était l'expression en dialecte), mais à force, eh bien, nous y voilà nous aussi...

Personne ne semblait approuver le pas irrévocable qui allait être franchi ; les hommes d'âge moyen – dont deux mutilés de la guerre précédente – se sentaient désemparés à l'idée qu'il allait falloir s'allier aux Allemands. Comment était-ce possible, après que tant des nôtres étaient morts en les combattant ? Les femmes aussi, en grand nombre, y avaient perdu des membres

de leurs familles, et le souvenir en était encore douloureux. Mais comme à Nomana, en pratique, le fascisme n’existait pas – du moins sérieusement –, personne ne songeait à s’en prendre à lui.

Sauf Gerardo: « C’est une responsabilité folle que celle que les fascistes prétendent assumer: conduire l’Italie à la guerre contre la volonté de tous, pensait-il en marchant. Qui peut ignorer que partout en Italie, comme à Nomana, personne, riche ou pauvre, ne veut la guerre? La guerre aux côtés des nazis, qui plus est! » Il pensa au ministre des Affaires étrangères, Ciano, à ses efforts – unanimement approuvés – pour maintenir la nation en dehors du conflit: « Même parmi les fascistes, il y en a qui ne veulent pas la guerre, et malgré ça... » Pendant qu’il avançait, ses années lointaines de militantisme politique au sein du parti populaire lui revenaient en mémoire, et aussi ses cuisantes déceptions d’alors. « Les voilà, les résultats de ces querelles sans fin, de ces luttes immondes entre partis démocratiques qui, en 1922, ont conduit la nation à la paralysie et à un tel besoin d’ordre qu’elle est tombée comme une pomme pourrie dans les mains des fascistes... » Lui et les militants de base n’avaient rien pu faire contre ces querelles irresponsables des dirigeants.

Les ouvriers avançaient, investissant la rue: les hommes dans leurs vêtements modestes, les femmes presque toutes vêtues de leurs tabliers noirs imperceptiblement maculés de chanvre. Ces gens, il les connaissait pratiquement individuellement, avec leurs qualités et leurs défauts; il connaissait aussi beaucoup de leurs préoccupations secrètes, parce qu’ils venaient eux-mêmes les lui soumettre, parfois pour un conseil, parfois pour une aide économique. Quel serait leur sort demain?

Il n’avait bien sûr pas « mis en rang » les ouvriers, comme le prescrivait la radio (« les stupidités des fascistes! »); il était tout simplement avec eux, et ils lui en savaient gré. Cela se voyait à leurs regards, à leurs attitudes. « Parce que, Dieu merci, les stupidités des autres, des rouges – qui avaient été en fait la cause première de tout désordre et donc de la montée du fascisme –, les stupidités des rouges, donc, n’ont pas de prise sur ces gens-là. » Il précisa à part soi: « N’ont pas de prise sur nous. Pourquoi serais-je différent de tous ceux-là? » Il ne se sentait pas différent parce que maintenant il était industriel, lui qui avait commencé par être ouvrier, puis qui avait été un certain temps technicien. Quant au niveau d’études, il s’était arrêté à l’école primaire, comme eux tous. Ainsi – comme celle de presque tous les industriels de la

région – sa tournure d’esprit restait populaire et chrétienne, à l’instar de celle du reste de la population. (C’était précisément cela, que les industriels fussent de souche populaire, qui, dans les décennies précédentes, avait permis à la culture chrétienne du peuple de fleurir et de s’affirmer dans tous les domaines. Tant que les propriétaires terriens, d’organisation libérale et maçonnique comme dans le reste de l’Italie, avaient prévalu ici aussi, les orientations culturelles du peuple, qui remontaient à saint Charles et à la réforme catholique, n’avaient pu s’exprimer qu’à un niveau subordonné. Mais depuis que l’importance des propriétaires terriens avait été battue en brèche, puis carrément éliminée par celle des industriels d’origine ouvrière, le climat de la Brianza était devenu uniformément « blanc ». Mais de tout cela, Gerardo l’autodidacte n’avait pas conscience – et il n’était pas le seul.)

Près de lui, son fils Ambrogio remuait des pensées tout à fait différentes: il évoquait ceux qui se trouvaient en ce moment sous les drapeaux, son cousin Manno surtout qui était pour lui comme un frère, et ses deux camarades Pierello et Igino. Où seraient-ils dans quelques heures? Les jetterait-on tout de suite dans la fournaise qui se formerait sans doute à la frontière française? Car il lui paraissait évident que dès demain, et peut-être même dès ce soir, il s’établirait à la frontière avec la France un terrible front de combat, analogue à celui qui avait existé avec l’Autriche lors de la précédente guerre.

Tandis que le jeune homme ruminait ces pensées, il croisa le regard d’un ouvrier, le mécanicien Luca, de deux ans plus âgé que lui et donc de l’âge de Manno, avec lequel ce Luca était précisément très lié depuis la petite école: Ambrogio fit instinctivement à Luca un signe de salut et d’inquiétude tout à la fois.

Le mécanicien, qui marchait quelques pas devant, s’arrêta et l’attendit: c’était un beau garçon aux épaules robustes, avec une mèche de cheveux sur le front.

– Et Manno? demanda-t-il dès qu’il fut à sa hauteur. Qu’est-ce qu’il va devenir, maintenant?

– J’étais justement en train de me le demander, répondit Ambrogio.

– J’ai bien peur qu’il se trouve tout de suite dans le bain.

– En ce moment, il est au cours des officiers qui devrait se terminer en août. Tu crois vraiment qu’ils l’enverraient sur le front?

– Bah, dit Luca, je n’en sais rien. Il est à Pesaro, n’est-ce pas?

Ambrogio acquiesça :

– Oui. Mais, dis-moi, et tes frères ?

Le mécanicien écarta les bras d'un air préoccupé.

– Eux aussi, si ça se trouve.

– Où sont-ils en ce moment ?

– Tous les deux au-dessus de Bolzano.

– Chasseurs alpins, n'est-ce pas ?

Luca fit signe que oui, puis précisa :

– Angiolino (*El me Angiulin*: « Mon Angiolino ») est artilleur de montagne.

Gerardo, qui avait suivi la conversation en silence, fit à Luca un signe de sympathie. Il savait à quel point il était ami avec son neveu Manno, il se rappelait même avoir beaucoup approuvé, à l'époque, que ses fils (et donc aussi Manno) continuent de fréquenter, une fois devenus collégiens, leurs ex-compagnons d'école ouvriers. « Cela vous aidera à garder les pieds sur terre », aimait-il à dire alors.

Aux fenêtres des maisons étaient apparus des femmes et des enfants qui regardaient tous ces gens passer. Sur le seuil de son officine il y avait le pharmacien, Agazzino, en blouse blanche. Il salua Gerardo d'un signe de tête. L'industriel lui répondit courtoisement en soulevant le bord de son chapeau ; il se souvenait que le pharmacien – originaire de Plaisance – avait lui aussi été dans son village un militant actif du parti populaire. « Pour ce que ça a servi... », pensa-t-il.

Ils étaient presque parvenus sur la place quand Ermanno Ghezzi, magasinier, qui marchait lui aussi à côté de Gerardo, crut bon de rappeler un épisode de la guerre.

– Mon père, à la Grande Guerre, était sergent des convois de ravitaillement, commença-t-il. Vous savez quel homme était mon père, il ne fallait pas plaisanter avec lui. Une fois, un conducteur de mules, pour ne pas faire un bout de chemin sous le feu de la mitraille...

Il se lança dans une histoire embrouillée. L'assistance – y compris Ambrogio – aurait préféré ne pas être dérangée dans ses pensées, mais finit par lui prêter attention.

Sur la place, beaucoup de monde attendait déjà. Tous regardaient l'électricien du village, qui était aussi plombier, se démener autour des haut-parleurs qu'on avait installés de façon plutôt rudimentaire sur la façade de la mairie.

Le flux des ouvriers (qui avait sensiblement diminué parce que, durant le parcours, un bon nombre de mères de famille s'en étaient détachées pour rentrer chez elles) s'arrêta derrière les gens en attente. De temps en temps, M. Cereda, le secrétaire politique, apparaissait à l'une des fenêtres de la mairie; tout à coup il appela, en agitant la main, l'un des trois ou quatre hommes en chemise noire qui attendaient eux aussi dans un groupe à l'écart. L'homme – il s'agissait d'Alfeo, chef de la préparation militaire – s'empressa d'accourir sous la fenêtre et, après que le secrétaire lui eut dit quelques mots, se dirigea à pas énergiques vers la foule: «Ceux qui sont devant doivent former une ligne droite», prescrivit-il. Et comme les gens le regardaient et ne se décidaient pas à se ranger, il entreprit lui-même de les aligner: «Voilà, là et là... c'est ça...», comme il faisait avec ses élèves. Les autres alors se placèrent eux-mêmes.

Le secrétaire surveillait et approuvait depuis la fenêtre. Derrière la ligne délimitée par Alfeo, les gens continuaient à s'agglutiner, mais le secrétaire ne s'en inquiétait pas. «Ils sont contre la guerre, pensait-il, j'en suis convaincu. Qui pourrait être assez stupide pour vouloir la guerre? En tout cas, une chose est sûre: sur le front, ces gens de la Brianza (*Brianzö*) ne joueront peut-être pas les héros, mais ils feront leur devoir, même dans les situations les plus inhumaines. À la différence sans doute de ces minables étudiants qui aujourd'hui crient: "Vive la guerre."» Il savait ce qu'il disait, ayant pris part au conflit précédent. «Qu'est-ce que le parti pourrait encore vouloir de moi?» conclut-il à part soi. Il se retira de la fenêtre; Alfeo revint vers son petit groupe.

Gerardo, Ambrogio et Luca étaient parvenus à côté d'un groupe où pontifiait en dialecte un type d'aspect désagréable, qu'ils connaissaient seulement de vue: M. Pollastri, employé de la présidence sociale à Incastigo. Celui-ci, pour se faire entendre d'un auditeur éminent comme Gerardo, avait haussé un peu le ton.

– Les Allemands sont désormais sûrs de l'emporter, soutenait-il. Vous vous rendez compte? Il y a à peine un mois – et même il y

a exactement un mois, d'après le journal, c'est-à-dire le 10 mai – ils ont attaqué la Belgique et les Pays-Bas et sont passés comme dans du beurre, et toute la première ligne française a même dû céder. Et les Anglais? Ceux qui ont pu se sauver l'ont fait en fuyant comme des lièvres.

Il faisait allusion à Dunkerque; Ambrogio savait qu'il disait vrai, et ça lui paraissait d'autant plus insupportable. Comme les autres jeunes gens élevés dans les écoles catholiques d'*élite**¹ de Milan, il connaissait le jugement répété du pape Pie XI – milanais lui-même, et même originaire de la Brianza – aux visiteurs les plus avertis de son ex-diocèse de Milan: les nazis, leur disait-il, étaient vraiment des antéchrists au sens évangélique du terme. Que le nazisme puisse maintenant dominer tout d'un coup l'Europe – comme les éclatantes victoires militaires du moment le laissaient craindre – était, bien que confusément, une perspective si intolérable pour Ambrogio et pour ses compagnons de classe qu'ils n'osaient même pas l'envisager.

– Et cette autre attaque des Allemands qui a commencé il y a quelques jours? continuait Pollastri. Vous n'avez pas lu le journal? Ils ont déjà démantelé toute la nouvelle ligne française, et maintenant ils marchent sur Paris: personne ne peut plus les arrêter. Vrai ou pas?

Il semblait bien que ce fût vrai, malheureusement. «Et c'est pour ça que nous tomberions nous aussi sur la France? lui opposa mentalement Ambrogio. Comme ont fait les Russes avec la Pologne l'an dernier, quand elle était déjà à genoux?»

Quelle honte! C'était une perspective tellement ignoble que le jeune homme finit par tourner le dos à Pollastri. De ce côté-ci, un groupe d'ouvriers de l'entreprise observait avec un intérêt croissant les tentatives de l'électricien-plombier pour mettre en fonction ses deux appareils.

- Regardez Pirovano Oreste, regardez-le.
- Il ne s'en sort pas.
- Mais non.
- Oreste, fais attention de ne pas tomber de l'échelle.
- Regardez-moi ça, il tape sur le haut-parleur pour le faire marcher.
- Alors, Oreste, ça marche ou ça marche pas?

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*NdT*).

– Essaye de taper plus fort.

Ces railleries déplaisaient à Tarcisio, l'électricien de l'entreprise (cet ouvrier grand et frisé, qui avait fait partie des troupes de choc lors de la précédente guerre et que, dix jours plus tôt, Ambrogio et Stefano avaient vu traverser la place et se diriger vers l'église pour la bénédiction). Il était très ami avec Pirovano Oreste.

– Ce sont des appareils qui ne sont pas utilisés souvent, essayait d'expliquer Tarcisio à ceux qui étaient près de lui. C'est pour ça qu'Oreste a du mal à les faire marcher. Quand ont-ils servi pour la dernière fois? Peut-être au temps des sanctions¹?

– Oreste, cria alors l'un des plaisantins, fais gaffe, si tu n'arrives pas à les faire marcher, Alfeo t'infligera les sanctions.

À cette boutade, même Luca, qui était un garçon habituellement sérieux, se mit à rire de bon cœur. Tarcisio lui-même ne put s'empêcher de rire, désapprouvant tout de même de la tête.

Pendant ce temps, de nouvelles gens arrivaient sur la place et se plaçaient derrière les autres. Le curé, à son tour, sortit de l'église avec don Mario, son assistant, et se mit lui aussi à attendre sous le portique en marchant de long en large entre les colonnes de granit d'un air préoccupé.

Tout à coup, un terrible grondement éclata dans l'air, qui se prolongea avec des hausses et des baisses de volume jusqu'à ce que Pirovano Oreste eût réglé ses appareils; alors le grondement se transforma en acclamations de la foule romaine aux paroles du Duce. Le secrétaire politique, accouru à la fenêtre de la mairie pour voir ce qui se passait, s'empressa de descendre sur la place devant les gens. Le commentateur de Rome décrivait avec exaltation les étendards, les manipules, la foule «océanique» (qualificatif qui, comme l'autre, «les masses», idéologiquement opposé mais non moins déshumanisant, tapait sur les nerfs à plus d'un); les commentaires étaient entrecoupés de morceaux de musique martiale. Finalement, on comprit que Mussolini, acclamé par de nouveaux grands cris, était apparu au balcon du Palazzo Venezia.

Ayant obtenu le silence (sans doute par l'un de ses gestes résolus), il commença à parler: «Combattants de terre, de mer et de l'air. Chemises noires de la révolution et des légions,

1. Mesures de contrainte que pouvait prendre la Société des nations, en cas de guerre ou de menace de guerre, à l'encontre des États responsables. Ces mesures furent appliquées à l'Italie (18 novembre 1935-25 juillet 1936) durant la guerre d'Éthiopie (*NdT*).

hommes et femmes d'Italie, de l'empire et du royaume d'Albanie, écoutez. Une heure mémorable emplit le ciel de notre patrie, l'heure des décisions irrévocables. » De nouveau des cris bruyants et des acclamations se déversèrent des haut-parleurs, puis le silence revint. « La déclaration de guerre a déjà été notifiée aux ambassadeurs... » Un grondement de joie interrompit le discours. « ... aux ambassadeurs, reprit Mussolini, de Grande-Bretagne et de France... » D'autres hurlements de jubilation l'interrompirent de nouveau, ainsi que des sifflets à l'adresse de ces nations.

Ici, à Nomana, personne ne participait. Alfeo et quelques autres s'y étaient bien essayés, mais à mi-voix, et ils avaient cessé tout de suite.

L'important était que – désormais il n'y avait plus de doute – la guerre commençait, la plus terrible des calamités collectives des temps modernes. Tous ces hommes et femmes du peuple se rappelaient l'invocation de leurs prêtres qui s'était particulièrement affirmée ces dernières semaines: « *A fame, a peste, a bello, libera nos Domine. Libera nos... Libera nos.* » Le Seigneur n'avait pas écouté la prière, voilà tout. C'était le signe que les péchés des hommes avaient grandi au point de L'en empêcher. Depuis longtemps, don Mario l'expliquait bien comme ça: « Faites attention: il est vrai que Dieu est amour, mais Il ne peut continuer à traiter les hommes comme des enfants irresponsables... » Qui les avait commis, ces péchés? Où avaient-ils été commis? À Nomana aussi, oui, il était inutile de le nier: « Regardez en vous-mêmes, ne cherchez pas plus loin », répétait don Mario, et il avait raison si l'on y réfléchissait un peu. À présent, il ne restait plus qu'à se retrousser les manches et à affronter le terrible pétrin dans lequel on se fourrait, un pétrin où beaucoup périraient. Combien dans le village seraient touchés, et qui précisément?

Le discours continuait: « Quarante-cinq millions d'âmes... », mais désormais les gens d'ici ne l'écoutaient que d'une oreille; ils savaient ce qui les intéressait vraiment: que les ennuis avaient véritablement commencé. Mussolini conclut: « Peuple d'Italie, cours aux armes ("Oui, oui", criait la foule; "Écoutez-les, ces Romains", murmura quelqu'un à voix basse avec irritation) et montre ta ténacité, ton courage, ta valeur. »

Une fois le discours fini, le secrétaire politique se tourna vers les gens.

– Je vous recommande de bien observer les consignes de black-out, dit-il en homme avisé – puis il leva tout à coup le bras et salua à la romaine : Camarades de Nomana, saluons le Duce.

– Présents ! crièrent Alfeo et quelques autres.

– Le rassemblement est fini, dit le secrétaire, et il entra dans la mairie. La foule commença à se disperser.

12

Ce soir-là, chez lui, Gerardo dit son rosaire avec plus d'attention que de coutume. Les femmes – Giulia, la mère, et les deux filles aînées, Francesca et Alma, âgées de dix-sept et treize ans – étaient émues, et à cause de cela Giudittina, qui n'avait que cinq ans, s'efforçait de prier avec dévotion, ouvrant grands ses jolis yeux bleus pour que le sommeil ne les lui fermât pas traîtreusement comme cela n'était pas rare pendant cette prière.

– Aujourd'hui, nous dirons le rosaire pour Manno et pour notre patrie, avait annoncé la mère au début.

Les jeunes garçons n'entendaient pourtant pas se laisser impressionner.

– Tu as compris ? Donc pas pour toi, avait murmuré malicieusement à l'oreille d'Ambrogio son jeune frère Fortunato.

Acceptant la plaisanterie, Ambrogio avait écarté les bras.

– Ça veut dire que pour moi vous prierez dans quelques jours, quand je serai à mon tour sous les drapeaux.

Mais, contrairement à Fortunato qui montrait déjà, à seize ans, une mentalité laïque et toute tournée vers les affaires, Ambrogio s'était ensuite dédié à la prière avec la même attention qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait. Avec les autres garçons, y compris Pino, quinze ans, et Rodolfo, sept ans, il avait fait les répons en marchant de long en large dans la pièce, comme chaque soir ; les femmes, elles, qui d'habitude priaient assises, s'étaient au contraire agenouillées. Déjà un peu fanée à quarante-cinq ans (elle ne s'était jamais beaucoup souciee de son apparence), la mère mettait dans la prière toute l'intensité et l'ardeur dont elle était capable. Elle était profondément croyante et en communion avec l'Esprit-Saint, et, en la voyant prier – à l'instar de certaines femmes du peuple –, on avait l'impression que la principale et la plus vraie des réalités n'était pas pour elle la terrestre et visible, mais bien l'autre, la transcendante. Francesca

et Alma s'efforçaient de suivre son exemple : de tempérament calme, la première avait des cheveux châtain enroulés autour de la tête avec, contrastant, des yeux bleus dans un visage légèrement allongé et très expressif ; la seconde, Alma (âgée de treize ans, comme on l'a dit), était toute châtaine avec des traits plus réguliers, vraiment parfaits, et cependant si dénués d'expression qu'on aurait dit une petite statue (ses frères l'appelaient d'ailleurs « la statuette », ou, plus souvent, « le petit chat de marbre »).

Les invocations égales du rosaire se succédèrent. Dans l'esprit de Giulia (et par ricochet dans celui des autres), elles étaient pareilles à un toc-toc sur la porte de l'au-delà, conformes aux préceptes de l'Évangile : frappez, ne vous laissez pas de frapper, on vous ouvrira.

Pour sa part, Ambrogio demandait avec ferveur à notre Mère commune, celle que le Christ en croix nous a laissée, d'aider l'Italie « qui aujourd'hui est enrégimentée d'une façon tellement irréflichte avec les nazis. Mais, Toi, Tu ne peux pas abandonner un peuple comme le nôtre qui, au-delà des inepties qu'il fomente, a toujours eu et a toujours pour Toi un amour authentique... ». Il pria aussi plus particulièrement pour le salut de son cousin Manno et de ses quelques connaissances qui se trouvaient sous les drapeaux, en les citant mentalement un par un ; enfin, il lui demanda de protéger tous les soldats italiens, et il lui sembla prier un peu pour lui-même qui, sans aucun doute, avant quelques jours, serait enrégimenté.

Comme bruit de fond à la prière commune, la pendule, sur le meuble le plus long de la salle (un dessus de radiateur à bandes de cuivre tressées), scandait les secondes de façon monocorde ; et, dans le soir tranquille, on aurait dit le bruit du temps qui s'écoulait.

13

Les jours suivants, bien des feuilles de route tombèrent sur Nomana, et Stefano, à son tour, reçut la sienne, pas directement toutefois puisque ce fut sa mère qui accueillit le facteur. Chin, bien connu pour la sottie émotivité qui le faisait sans cesse outrepasser son rôle et intervenir dans les affaires qui ne le regardaient pas – avec lesquelles il n'était en relation que pour des raisons administratives –, se surpassait ces jours-ci : comme il savait que

la remise d'une feuille de route en temps de guerre peut être le commencement d'une tragédie, il se sentait obligé de faire quelque facétie chaque fois, ou presque, qu'il en consignait une. Si par exemple c'était l'intéressé lui-même qui la recevait, il lui palpait un biceps, en manifestant, pour le mettre en confiance, une admiration vraie ou simulée. D'autres fois – surtout lorsque, à la fin de sa tournée, il était excédé et las – il agitait avec insistance la main droite devant le visage de l'interlocuteur perplexe, pour lui signifier qui sait quels ennuis. Si c'étaient les parents qui recevaient la feuille, il proclamait même qu'il n'était pour rien dans l'appel, que ce n'était pas sa faute, ou d'autres bêtises du genre. Tout ce qu'il obtenait, c'était pas mal de rebuffades de la part des gens exaspérés.

À *mamm Lusìa*, qui était apparue sur le pas de la porte en entendant tinter sa bicyclette dans l'aire de Nomanella, Chin – qui, peu de temps auparavant, s'était fait vertement rabrouer par un appelé – tendit la carte rose sans dire un mot, d'un geste bref, si lapidaire qu'il intimida un peu la pauvre femme. Elle n'avança pas tout de suite la main pour saisir le feuillet, mais l'essuya d'abord nerveusement à son tablier : l'arrivée du facteur l'avait surprise alors qu'elle lavait la salade, et quelques bribes vertes adhéraient encore à ses doigts.

Elle signa le reçu en silence, puis le remercia d'une voix qui s'efforçait de rester calme : « Merci, Chin. » Le facteur lui répondit en chassant rapidement le remerciement de la paume de la main, pour signifier qu'il savait bien ne pas le mériter dans les circonstances présentes. Puis il glissa le reçu dans le gros sac de cuir bourré de correspondance qu'il portait en bandoulière, salua en portant à hauteur de sa visière les doigts unis de sa main droite, à la mode militaire (c'était sa façon habituelle de saluer), et, tournant sa bicyclette, continua dignement sa tournée. Dignement, mais pas au-delà des limites que lui consentait sa fichue émotivité, si bien qu'à peine hors de portée de l'aire il se retourna rapidement, tordant le cou, pour juger de l'effet de sa visite.



Mais Lucia, qui était rentrée dans la maison, ne s'en était pas aperçue. Du reste, elle s'en serait moquée. Assise sur une chaise à côté des fourneaux éteints, le feuillet rose dans les mains, elle lut

attentivement, lentement, quelques mots çà et là : il n'y avait pas de doute, c'était bien l'ordre d'appel militaire de Stefano, celui qu'on attendait. Elle fut tout à coup contrariée d'être seule à la maison en la circonstance : s'il y avait eu Giustina, ou Ferrante, ou au moins la grand-mère... Ils étaient tellement habitués à tout partager ! Mais même ça, même le fait d'être seule, était au fond secondaire et insignifiant face à cette réalité bien plus grande, bien plus grave : que son fils, son Stefano, dût partir pour la guerre. D'innombrables souvenirs lui revinrent en mémoire, qui se mélangeaient entre eux : Stefano petit, avec son costume à jupette (*la vestinèta*), qui, la main tendue vers elle, balbutiait ses premiers mots ; et plus petit encore, à quelques mois, lorsque, trempé de sueur par cette terrible fièvre, il avait failli mourir ; puis, quand il avait peut-être huit ans et que, devenu vigoureux, il courait comme un taurillon dans l'herbe haute, riant à cause du vent qui lui venait dans la figure ; et enfin Stefano encore, quelques jours plus tôt seulement, jeune homme sérieux, qui lui enlevait des mains les fagots : il avait voulu couper lui-même le bois pour la polenta : « Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé, maman ? Vous savez que je ne veux pas que vous fassiez des travaux pénibles. » Son Stefano ! Se mêlant à ces souvenirs, ce qu'elle avait entendu raconter par Ferrante et par d'autres à propos de la guerre lui revenait en tête. Cette histoire d'un mort autrichien et d'un mort italien qui avaient été ensevelis ensemble dans la même fosse, si bien que jamais au grand jamais leurs parents n'avaient pu distinguer leurs restes. Et... et tant d'autres choses confuses, grandioses, terribles, qui s'étaient passées qui sait comment en réalité. En même temps, ces noms de machines de mort, la mitrailleuse surtout – savoir comment elle était faite ! –, et ce n'était pas la seule, il y avait d'autres noms comme celui-là, particulièrement odieux pour une mère. Et voilà que bientôt son fils, son Stefano, se trouverait mêlé à de telles atrocités.

Il allait être parmi les bersagliers, qui sont des soldats exposés. Certes, il ne ferait pas le fanfaron de propos délibéré et il ne rechercherait pas le danger, mais – et cela la mère le sentait avec certitude – il ne resterait pas non plus en arrière. « Malheureusement, il est de ceux qui agissent et pas de ceux qui parlent », pensa-t-elle avec ce sens critique irraisonné qui n'appartient qu'au peuple. Et alors, parmi toutes ces occasions de mort... Cette perspective la remplit d'angoisse. Son émotion devint telle qu'elle sentit le souffle lui manquer. Elle chercha du

regard l'effigie de la Vierge sur le mur: une gravure populaire où dominait le bleu, couleur du ciel serein. Le visage aimé de la Mère de Dieu et aussi cette couleur eurent le pouvoir de la calmer un peu. Elle commença alors à remuer les lèvres, à prier, se reprochant de ne pas l'avoir fait plus tôt. De qui espérer réconfort sinon de Celui qui, pouvant nous demander n'importe quoi, ne nous demande avant tout qu'amour, pitié et bienveillance pour nos semblables? Que Celui-ci existât, non moins l'expérience de toute sa vie que l'Église le lui avait enseigné: nous ne sommes pas seuls, il y a réellement Quelqu'un qui s'intéresse à nous, et parfois, dans les moments les plus décisifs pour nous-mêmes ou pour ceux qui nous sont chers, nous Le sentons intervenir. C'est une réalité qu'il nous arrive de percevoir avec beaucoup de clarté, même s'il est difficile ensuite de la restituer aux autres avec des mots. Pourtant, ce n'est pas toujours qu'Il intervient, seulement quelquefois... Une carte postale glissée dans un coin du tableau sacré attira son regard: elle représentait un groupe en marbre de la Vierge avec le Christ mort sur ses genoux; la légende disait que la statue se trouvait à Saint-Pierre de Rome, et c'est de Rome justement que Giustina avait reçu cette carte, expédiée par sœur Candida durant un mémorable pèlerinage, quelques années plus tôt. Cette image rappela avec terreur à la mère que la présence du surnaturel dans les choses humaines ne préserve pas de la douleur, et que la Madone Elle-même avait eu Son fils adorable tué.

14

Deux jours plus tard, dans l'après-midi du 14 juin, Stefano partit. Ambrogio ne l'accompagna pas en voiture au district, parce que maintenant on ne se servait de la voiture – et avec beaucoup de parcimonie car l'essence était fortement rationnée – que pour les besoins de l'usine. D'ailleurs, comme en sa qualité d'étudiant il resterait sans doute chez lui malgré la déclaration de guerre, il aurait eu un peu honte d'accompagner ceux qui partaient. Stefano gagna donc seul la gare de Nomana, où il trouva quelques autres conscrits qui se préparaient à prendre le train: contre toute attente, en effet, la mobilisation se faisait de façon graduelle; et s'il y avait des départs presque tous les jours, il n'y avait pas de départs massifs.

Comme il était un peu en avance, le jeune homme se mit à attendre à côté des autres sur l'unique trottoir intérieur, les bras croisés, involontairement dans la pose importante de l'homme actif qui se retrouve tout à coup sans rien avoir à faire. Il avait à ses pieds la petite valise de fibre, en forme insolite de parallépipède, que sa sœur Giustina avait achetée la veille au village avec ses propres économies. De temps en temps, avec une méfiance toute paysanne, Stefano s'assurait du coin de l'œil qu'elle était toujours là. En plus du linge de rechange et des quelques objets pour la toilette, la petite valise contenait un gâteau, une tarte « paysanne » que la mère avait préparée de ses propres mains. « Maman ! » pensa le garçon en secouant tout à coup la tête, ému. « De quoi se préoccupent les femmes ! Elle a voulu à tout prix me confectionner cette tarte. » Il se souvint que la tarte « paysanne » était le gâteau préféré de son ami Ambrogio et qu'il l'avait entendu la vanter plus d'une fois. « Et il a raison, c'est vrai, elle est délicieuse, se dit-il. Ambrogio, ces jours-ci, est un peu vexé parce que nous partons et qu'il reste chez lui... Il ne comprend pas qu'il faut se réjouir de toutes les chances, même de celle-là. Eh bien, moi, je suis content pour lui. »

D'une plate-bande proche du trottoir, un buisson fleuri de lilas répandait alentour sa bonne odeur. À défaut d'autre chose, Stefano finit par s'intéresser à l'arbuste et s'en approcha. Il remarqua qu'à sa base poussait une petite foule de pensées, d'un pied de haut, de couleurs très vives, pimpantes ; il se pencha pour les examiner avec un intérêt quasi professionnel. Voyant cela, un conscrit qui se trouvait à quelques pas de lui s'avança.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

– Ces fleurs. Nous, on ne pense jamais à cultiver des fleurs. Et pourtant, ça ne demanderait pas beaucoup de travail.

– Quelquefois les femmes y pensent.

– Oui, mais trois fois rien, quelques œillets ou géraniums, et d'habitude dans des vases, pas comme ça, en pleine terre.

L'autre changea d'expression et le regarda avec curiosité.

– Hé, tu te sens peut-être comme un riche, maintenant que tu n'as rien à faire, qui ne pense qu'à planter des parterres de fleurs ?

Il se tourna vers un troisième conscrit qui attendait en dansant d'un pied sur l'autre tout en regardant nerveusement à droite et à gauche.

– Écoute ça, Giovannino. Stefano, là, maintenant qu'il n'a rien à faire, se prend pour un riche et ne pense qu'à planter des

fleurs, tu vois ? – il ajouta : Eh bien, moi, non. Moi, tiens, si j'avais seulement quelques mètres de terre en plus, rien qu'un mètre même, j'y planterais des oignons, au contraire. Hein ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Giovannino, garçon boulanger, qui avait une figure pâle comme enfarinée (il travaillait la nuit et, le jour, quand il faisait soleil, il dormait), s'approcha.

– Vous autres, bande de culs-terreux, vous ne pensez qu'à la terre, dit-il. On est là sans savoir ce qu'on va devenir, si ce soir on dormira à l'abri ou sur la paille, et, vous, vous pensez fleurs et oignons.

Stefano éclata de rire, amusé. Giovannino reporta son attention sur son bagage.

– Qu'est-ce que tu as là, dans cette valise carrée ? demanda-t-il. En plus des chaussettes sales, je veux dire.

– Il y a une tarte « paysanne », lui répondit Stefano. Pour moi et pour les amis.

– Ah, voilà un discours sensé ! approuva Giovannino, qui s'y entendait particulièrement en tartes, étant boulanger. Mais déjà il recommençait à regarder autour de lui avec nervosité.

Stefano lui-même finit par regarder alentour. Aussitôt après les deux doubles rangées de voies, c'était, pour délimiter la gare, l'une de ces palissades en béton faites en série qui protégeaient alors presque partout les lignes de chemin de fer à l'intérieur des agglomérations. Tout de suite après la palissade se dressait un petit édifice, une tréfilerie, dont tout le monde savait qu'elle avait fait faillite deux fois, et qui se trouvait maintenant dans un état de semi-abandon, avec quelques carreaux cassés et de l'herbe qui poussait dans la cour. Les mêmes mauvaises herbes – prêle et autres – poussaient aussi entre les voies ; et cela, le fait que la verdure ne cédait pas facilement, que la vie, même quand elle avait été repoussée, s'imposait de nouveau pour occuper au moins les espaces non piétinés, rencontrait l'approbation instinctive du jeune paysan. Au-delà de la tréfilerie commençait la grande cuvette verte qui s'élargissait à perte de vue vers le nord, et donc vers chez lui et vers Beolco, et, plus avant, vers l'amphithéâtre des montagnes. Lesquelles à cette heure – Stefano le remarqua – étaient magnifiques à voir, avec le soleil qui les éclairait par le travers et qui en faisait ressortir les rides et les reliefs : « C'est ça, la belle vue dont parlait Ambrogio », se dit-il.

Une sonnette électrique se fit entendre soudain avec insistance, puis une autre, et le jeune homme les chercha des yeux : elles étaient accouplées sur la façade de la gare, sous un petit toit en tôle où les guêpes avaient accroché leur nid. Dérangés par ce double son, les insectes voletaient avec colère autour des deux sonnettes : « À chacun ses ennuis », pensa le jeune homme. Un employé de chemin de fer sortit d'une porte, et manœuvra sans les regarder, avec des gestes d'automate, des leviers de fer qui dépassaient du marchepied. « Il ferme les passages à niveau. Mais pourquoi tous les deux ? Il y a peut-être deux trains qui arrivent ? »

15

Ils étaient bien deux : l'un (celui que les recrues attendaient) en provenance du nord, c'est-à-dire de Lecco, l'autre du côté opposé de Monza : deux « autorails » qui se croiseraient justement en gare de Nomana.

Le premier à arriver en carillonnant fut celui du sud, d'où sortirent six ou sept personnes qui paraissaient agitées. L'une d'elles, un homme plutôt âgé, qui avait l'air d'un commis voyageur, s'arrêta devant les villageois qui attendaient sur le quai.

– Vous avez entendu ? Vous savez ? Ou vous ne savez pas encore ?

– Quoi ?

– Qu'est-ce que nous devrions savoir ?

– Voilà. Ils ne le savent pas encore, dit avec satisfaction le bonhomme à ceux qui étaient comme lui descendus du train – et à ceux qui attendaient : Les Allemands ce matin sont entrés dans Paris. Ils l'ont dit à la radio il y a un quart d'heure.

– Dans Paris ? fit à mi-voix quelqu'un. Dans Paris ?

– Oui, dit-il. C'est un grand pas en avant. La guerre est sur le point de finir, maintenant.

Un voyageur qui le suivait, plus jeune et plutôt gras, l'air peu intelligent, s'adressa aux recrues qui étaient là, désemparées, avec leurs paquets sous le bras.

– Où allez-vous, vous autres ? À la caserne ? Qu'est-ce que vous allez y faire maintenant ? Vous n'avez pas entendu ? La guerre est sur le point de finir.

– À la caserne, on y va quand même, lui répondit la recrue Giovannino Face-enfarinée, qui, à peu de frais, releva la

balourdise : On y va ne serait-ce que pour faire fondre notre bedaine avec les marches, précisa-t-il, faisant lourdement allusion à l'adiposité de son interlocuteur.

À quoi les porteurs de l'importante nouvelle n'ajoutèrent rien, et se dirigèrent vers la sortie, se bornant à chuchoter entre eux. Franchissant le portillon resté grand ouvert, une recrue fit mine de monter dans le train. Promptement Giovannino le saisit par un pan de sa veste.

– Qu'est-ce que tu fais, Tito ? s'exclama-t-il, tirant en arrière veste et recrue. Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux aller à Lecco ? Peut-être faire un tour de barque sur le lac ? Le diable t'emporte. Tu crois vraiment que la guerre est finie ?

Le dénommé Tito regarda autour de lui d'un air effaré.

– Ce n'est pas notre train, celui-là ? balbutia-t-il.

Avant ce jour, dans toute sa vie, il avait pris le train peut-être une ou deux fois. Les autres se mirent à rire, alors lui-même finit par rire aussi.

– Tito, si tu te trompes de la même façon quand tu portes la croix dans les processions, tu vas finir par conduire les gens à l'auberge de la Pasqualetta plutôt qu'à l'église.

Tous, et même Tito, rirent de nouveau, bien que le porte-croix dans les processions ne fût pas lui, mais son frère Giacomo, son aîné d'au moins dix ans. Tito et Giacomo habitaient dans l'une des fermes les plus éloignées de la périphérie de la commune, au-delà du hameau de Lodosa, et ils étaient cousins de Pierello.

Stefano suivait la scène sans y participer vraiment, parce que son attention était comme aimantée par Mlle Quadri Dodini, qui, s'appuyant sur sa canne, boitait en queue de la file des voyageurs qui se dirigeait vers la sortie. Il l'avait vue tant de fois à l'église (il l'y avait vue entrer quelques semaines auparavant encore, le soir où, avec Ambrogio, il se trouvait sur la place et attendait Igino). « C'est une femme pieuse, ce n'est pas pour rien qu'elle enseigne aux religieuses de Monza, pensait-il. On dit même qu'elle fait ça très bien. Si je l'arrête, une femme comme elle ne devrait pas me répondre mal... »

Son regard alla et revint plusieurs fois du conscrit Tito – qui maintenant tâchait en plaisantant de faire oublier ses maladresses – à Mlle Quadri Dodini qui était sur le point de sortir de la gare ; il finit par se décider, et, empoignant sa petite valise, il rejoignit l'enseignante en quelques bonds.

– Mademoiselle, excusez-moi.

– Qu’y a-t-il?

La femme s’arrêta et leva sur lui deux yeux qui paraissaient encore plus ébahis que d’habitude derrière ses grosses lunettes; elle ne semblait même pas s’apercevoir que ce garçon, avec sa petite valise à la main, partait faire son service; un moment important dans la vie d’un villageois.

– Cette nouvelle de Paris? C’est la capitale de la France, n’est-ce pas? Est-ce que vous savez si après ça... À propos de la guerre, je veux dire, pensez-vous que...

Il s’interrompit, voyant que la femme détournait de lui son regard et le reportait ailleurs: il vit son visage s’empourprer, ses yeux se mouiller.

– Mais, mademoiselle, qu’avez-vous? murmura le jeune homme. Je... peut-être que vous ne vous sentez pas bien?

– Ce n’est rien, ce n’est rien, balbutia Mlle Quadri Dodini, et elle fondit en larmes. Elle sortit rapidement un mouchoir de son sac, le pressa sur sa bouche, et, tout en s’éloignant gauchement: Pauvre France, pauvre culture! murmura-t-elle d’une voix affligée et si basse que Stefano l’entendit à peine.

Le garçon demeura là, stupéfait, brandissant sa bizarre valise, regardant l’enseignante des religieuses s’éloigner en pleurant à cause de l’entrée des Allemands dans Paris.

Il se retourna: il se demandait si cela valait la peine de rapporter l’étrange épisode aux autres pour essayer d’y comprendre quelque chose, quand, dans un joyeux bruit de ferraille, arriva le second «autorail». Il se hâta alors avec les autres vers la portière et, une fois dans le wagon, ne pensa plus qu’à trouver une bonne place.



Quatre heures plus tard, il montait, en gare de Monza, dans un autre train, plus long et plus gros, à destination de Milan. Il était «chef de groupe», pas moins, d’une douzaine de recrues engagées dans le troisième régiment des bersagliers, c’est-à-dire l’un des régiments les plus prestigieux de l’armée. Détail qu’il ignorait, et qui du reste en ce moment ne l’aurait pas intéressé, parce qu’il était suffisamment sollicité par quelque chose d’autre: faire en sorte que les onze garçons dont les noms étaient inscrits sur le «laissez-passer» que lui avait confié le district («Pourquoi justement moi? Qu’est-ce que lui est passé par la tête, à cet

adjudant?») arrivent tous ensemble en bon ordre à la caserne des bersagliers.

16

Pour ceux qui étaient restés à Nomana, la vie continua presque sans changement. Il y avait bien la carte de ravitaillement, mais, avec ou sans carte, ici à la campagne, on pouvait trouver de tout. Les véhicules circulaient les phares cachés, et, le soir, il fallait respecter les consignes de black-out. Toutefois, la France étant maintenant à genoux et l'Angleterre plongée dans un océan de difficultés, aucun avion ennemi ne venait bombarder Milan.

Pour ce qui était d'Ambrogio, il ne lui restait plus qu'à continuer ses vacances; il consacrait pourtant ses matinées à s'initier au travail dans l'usine paternelle.

«C'est une chose de connaître les différentes fonctions pour les avoir vu exécuter par les subordonnés, au besoin assis dans un fauteuil, aimait dire Gerardo à ses fils, et c'en est une autre de les exécuter soi-même.»

C'est pour cela que, depuis les précédentes vacances déjà, le garçon avait adopté son propre système: il se mettait méthodiquement à côté des employés – en commençant dans chaque bureau par celui qui avait les tâches les plus élémentaires – et, sous son contrôle, le remplaçait dans le travail autant de jours qu'il lui était nécessaire pour bien s'en rendre maître. Il finissait même souvent par remplacer les absents, et cela le faisait apprécier de tous.

Il commença en outre, au cours de ces vacances du temps de guerre, à accompagner son père dans ses visites aux clients.

«Voilà un apprentissage qui, pour te former tout à fait, te demandera des années, le mit en garde plus d'une fois son père. Avec le temps, tu te rendras compte que la chose la plus difficile dans notre travail n'est pas de produire mais de vendre.»

Gerardo ne tenait toutefois pas à ce que son fils se laissât prendre, au-delà d'une certaine limite, dans les engrenages du travail à l'usine: il savait que dans ce cas il aurait pu facilement négliger ses études au point de ne pas les terminer. Trop de fils d'industriels de ses relations avaient fini de la sorte, et lui – qui avait eu une enfance et une adolescence faites de privations, ou peu s'en fallait – redoutait plus que tout pour ses fils l'interruption

de leurs études. Il leur répétait: «Jusqu'au diplôme, votre *vrai* travail est l'étude, ne l'oubliez pas.» Et aussi: «Le diplôme, quoi qu'il puisse vous arriver ensuite dans la vie, vous procurera toujours le pain.» Il voulait dire le pain quotidien et n'en parlait pas du tout au sens métaphorique; il se souvenait trop avoir vu, certains jours, dans les yeux de sa mère veuve, la terreur de ne pas pouvoir donner de pain à ses enfants.

Les bureaux administratifs et techniques de l'entreprise se trouvaient dans les mêmes bâtiments que ceux où s'exerçait le travail: un ensemble d'édifices avec des toits à redans, coupés de cours irrégulières où poussaient de courtes rangées de tilleuls. Le bureau des payes – où Ambrogio faisait en ce moment son apprentissage – avait les mêmes fenêtres à châssis de fer et à petits carreaux que les salles contiguës pour la fabrication. Le vacarme assourdi des métiers et des autres machines textiles traversait les murs, et accompagnait le travail des employés tout au long de la journée.



Un matin où le chant des ouvriers s'était mêlé à ce bruit, le garçon, levant la tête des tableaux de paye, s'était laissé aller à l'écouter. D'habitude – comme ce matin précisément – les ouvriers chantaient des chansons populaires (des chants de montagne, *Quel mazzolin di fiori* et autres), mais parfois aussi des chants sacrés en italien et en latin, les litanies du rosaire surtout, qui, singulièrement, s'accordaient par leur rythme avec celui toujours égal des métiers. «Qui sait pourquoi ils ne chantent jamais les chansonnettes en vogue? se demanda tout à coup Ambrogio. Bah, c'est sans doute qu'elles leur demeurent toujours étrangères, puisqu'ils ne les entendent pas... Allons, essayons de ne pas nous laisser distraire.» Il s'était replongé dans ses tableaux, mais, lorsque, après une demi-heure, le chant eut cessé, il eut l'impression que quelque chose lui manquait.

Les feuilles de paye une fois remplies, il s'était levé: «Je vais jeter un coup d'œil à l'usine», avait-il dit aux deux employés.

Il poussa une petite porte intérieure qui, à peine entrouverte, répandit dans le bureau une onde soudaine de rumeur plus forte. Aussitôt après son passage, mue par un mécanisme à ressort, la porte se referma vivement derrière lui. Il se trouva alors devant les métiers d'où venait le vacarme: ils étaient disposés en rangées

parallèles et actionnés par des poulies situées au-dessus d'eux, dont les courroies de transmission en cuir tournaient très vite. Sous l'œil attentif des tisseuses, les navettes allaient et venaient rapides comme l'éclair et leur mouvement alternait avec celui des caisses mobiles qui, après chaque passage de la navette, battaient avec plus ou moins de force sur la trame, une ou deux fois, suivant la compacité à donner au tissu.

Ambrogio commença sa tournée d'inspection. En différents endroits, la rangée des métiers était interrompue par d'autres machines : renvideur, ourdissoir aux innombrables fils horizontaux, doubleuse-assembleuse, retordeuse, cantres. Des manutentionnaires en salopette kaki veillaient à alimenter toutes ces machines, et poussaient dans les allées des chariots aux roues cerclées de fer chargés de fil, soit en quenouille, soit enroulé sur de grosses ensouples ; presque tous ces manutentionnaires avaient un air concentré, sérieux. Le garçon allait lentement, promenant son regard du tissu d'un métier à celui d'un autre, s'arrêtant quelques instants pour observer un travail plus intéressant et saluant de temps à autre, d'un signe de tête, un ouvrier ou une ouvrière qui avaient été ses camarades de classe ou que, pour une raison quelconque, il connaissait bien.

Au fond, sur une double rangée de grands métiers, travaillait Giustina, la sœur de Stefano. Comme les autres tisseuses, elle avait mis un tablier noir et ses cheveux étaient ramassés dans une résille. Avant d'arriver à sa hauteur, Ambrogio dépassa une zone de petites machines, les canetières, où Marietta « des canettes », avec sa large face jaune toujours un peu épouvantée, enseignait du matin au soir (é-ter-nel-le-ment, semblait suggérer le rythme des métiers) à des jeunes filles qui venaient d'être engagées la première et la plus élémentaire des opérations textiles : celle, précisément, de confectionner les canettes. Ambrogio, pour ne pas la mettre dans l'embarras, évita de regarder de son côté. À peine l'avait-elle senti près d'elle en effet que Marietta, comme d'habitude, avait commencé à s'agiter et à inciter sans raison, avec force gestes et murmures, ses jeunes filles à mieux faire, à accomplir avec plus de précision encore leurs petites tâches.

Parvenu à la hauteur de Giustina, Ambrogio la salua d'un signe de tête. Même les rares fois où il lui arrivait de s'arrêter pour observer le tissu qui insensiblement descendait de ses deux métiers, le jeune homme, à l'usine, évitait de lui adresser la parole, et de son côté Giustina, de la même façon, se montrait

neutre. Cette fois, elle parut au contraire embarrassée. Pourquoi donc? Ambrogio se souvint que la dernière fois qu'il était passé par là – quelques jours auparavant – il avait déjà remarqué chez la jeune fille un certain embarras. « Il y a peut-être quelque défaut dans le tissu, s'était-il dit alors. Poursuivons donc notre chemin sans nous arrêter. » Tout de suite après pourtant il avait vu – à demi agenouillé, occupé à contrôler le mécanisme du métier de Giustina – le mécanicien Luca, ce garçon du même âge que son cousin Manno avec lequel il s'était retrouvé sur la place le jour de la déclaration de guerre. Il avait fait à Luca un cordial signe de salut et l'autre s'était relevé.

– Ambrogio, j'ai l'impression que pour moi c'est imminent, lui avait-il dit.

– Mais... tu n'as pas déjà deux frères sous les drapeaux?

– Oui, mais... – Luca, la mèche de cheveux châtains sur le front, le visage sérieux comme toujours, s'était rapproché de lui pour se faire entendre dans le vacarme : Mais maintenant, il paraît que ma belle-sœur, la femme de mon frère aîné, est enceinte – il soulignait ses paroles en agitant un tournevis qu'il tenait à la main. Nous attendons d'en être tout à fait sûrs, et si c'est comme ça je... – il avait fait un geste qui signifiait : il faudra que je parte. Puis, précisant mieux : Il faudra que je parte à la place de mon frère.

– Cela déplaira beaucoup à papa, avait fait observer Ambrogio, tu le sais.

Luca, en guise de réponse, après avoir écarté les bras dans le geste habituel à Pierello, était retourné à ses engrenages. « Voilà pourquoi Giustina est embarrassée, avait pensé Ambrogio en continuant son chemin. C'est à cause de ce contretemps dans le fonctionnement du métier. »

Quelques jours auparavant, sans doute, mais à présent? Comment se faisait-il que même aujourd'hui la jeune fille parût gênée? Le garçon ne savait que penser, quand, par un passage étroit entre les métiers, il vit une nouvelle fois surgir Luca. « Ce serait donc à cause de Luca? Mais pourquoi tant de problèmes? » À ce moment-là, Giustina – dont le regard allait du principal au mécanicien – s'aperçut qu'un fil avait cassé dans la chaîne d'un de ses métiers. Du coup, reprise par son travail, elle arrêta la machine d'un mouvement si brusque qu'elle fit tomber une petite boîte de canettes mal installée et que quelques-unes roulerent par terre. Ambrogio fut sur le point d'aider la jeune fille

à les ramasser, mais il devina que Giustina n'aurait pas apprécié une telle attention et passa son chemin. Ce ne fut pas le cas de Luca qui se précipita sur les canettes. À ce geste, en lui-même insolite (étant donné que le matériel tombé n'était pas lourd), et encore plus à l'expression du visage de Luca, Ambrogio crut comprendre que le garçon était amoureux de Giustina. « Ah, se dit-il, tout devient clair à présent. C'est donc ça ! – et, tandis qu'il continuait sa tournée d'inspection : Qui sait comment Stefano, *mamm Lusìa* et tous ceux de Nomanella prendront la nouvelle ? » Il pensa qu'ils en seraient heureux parce que Luca était un brave garçon, l'un des plus braves du village. Ainsi, s'il ne se trompait pas, il y aurait bientôt du nouveau à Nomanà : Luca demanderait la main de Giustina. « Il faut que je dise à Francesca de l'écrire à Manno. Mais quand pourront-ils se marier ? » Puisque Luca devait remplacer son frère sous les drapeaux. « Ça aussi, il faut l'écrire à Manno... De toute façon, quoi qu'il arrive, la guerre ne sera pas éternelle. »

17

Bien que s'employant à l'usine le matin, l'après-midi, Ambrogio profitait librement de ses vacances.

Il passait surtout de longues heures à lire dans le jardin. Il s'asseyait d'habitude sur une chaise longue sous un figuier, qui avait poussé spontanément au bord du pré ; tout autour c'était l'herbe avec ses fleurs sauvages : renoncules jaunes, marguerites, myosotis, et d'autres dont il ignorait le nom. Souvent aux heures de plein soleil, il n'y avait à part lui personne dans le jardin, sauf, quelquefois, son petit frère et sa petite sœur, Rodolfo et Giudittina (les autres étaient partis à la montagne), qui s'attardaient, penchés sur la terre, à faire des pâtés. Les deux enfants portaient des bérets blancs rabattus sur la nuque et jusque sur le cou ; leurs gestes étaient lents, engourdis. Ainsi penchés, on aurait dit que, d'en haut, le grand soleil les plaquait de toute son ardeur contre le sol.

À ces heures-là, il ne parvenait pas à Ambrogio d'autre bruit que le bourdonnement des insectes, le pépiement des moineaux sur le toit de la maison, qui s'enflait parfois en de soudaines querelles, aussitôt résolues (les moineaux, qui, de tous les oiseaux, sont les plus proches des hommes, semblent aussi être les plus

bagarreurs), et, de temps en temps, depuis les arbres, la phrase bien modulée de la fauvette : un ramage, à peine quelques notes délicatement variées, qui, pour lui, finissait par constituer la voix même de l'été en Brianza. Si la phrase se répétait avec plus d'insistance, le jeune homme interrompait sa lecture pour l'écouter ; alors il lui arrivait de s'évader en rêve, le regard perdu dans le feuillage du figuier au-dessus de sa tête, ou bien dans les nuages qui naviguaient très haut dans le ciel. Il pensait à une foule de choses : par exemple à la jeune fille inconnue qui deviendrait un jour sa femme et qui devait bien exister quelque part, et il cherchait parfois à se la représenter ; ou bien à ce qu'allait devenir son pays, inconsidérément entraîné dans cette guerre, même si, pour l'heure, il semblait y participer bien peu. Il pensait aussi à son propre sort, quand ils l'auraient appelé sous les drapeaux. Alors il revenait sur terre et reprenait sa lecture.

De temps à autre il se levait, jetait le livre sur la chaise longue (*Ivanhoé* ou *Ilia ed Alberto* ou *Les Frères Karamazov*) et se dégourdissait les jambes dans les allées du jardin et du potager. Il y avait entre les arbres, les jours les plus chauds, une fraîcheur sensible. Ces arbres étaient de hauteurs différentes, certains – quelques sapins en particulier – dépassaient les vingt mètres. Des buissons et des arbustes de toutes espèces poussaient entremêlés à eux, sauf aux endroits les plus touffus où s'enracinait seulement le lierre qui recouvrait le terrain de façon uniforme. À l'endroit où s'ouvrait dans les branches quelque fenêtre de lumière, des touffes de fougère poussaient parmi le lierre, et aussi une herbe étrange, mystérieuse, aux fleurs irrégulières d'une couleur profonde ; sur les pentes exposées au nord, la mousse remplaçait le lierre, végétation mineure et spontanée, peu différente de celle qui poussait dans les bois de la campagne.

Les mains derrière le dos, Ambrogio flânait au hasard des petites allées bordées par l'herbe folle de la vallée : si son frère Pino, qui avait quinze ans, n'était pas parti à la montagne, il l'aurait sans aucun doute rencontré ici, parmi les arbres, car il avait l'habitude d'occuper ses vacances, du premier au dernier jour, à piéger les oiseaux avec son flobert¹. Mais Pino était loin à présent, et les oiseaux sur les arbres jouissaient d'une trêve.

1. Carabine de petit calibre (*NdT*).



Otre la lecture, Ambrogio passait ses après-midi en promenades, souvent avec le camion puisqu'il ne pouvait plus se servir de l'auto pour ça. Maintenant, le camion de l'entreprise effectuait plus souvent qu'avant des transports à distance, surtout à Turin ou à Gênes, et dans leurs environs, où de nouveaux clients travaillaient pour les arsenaux (plusieurs des anciens aussi avaient commencé à produire pour l'armée et pour la marine). Non seulement le jeune homme, qui n'oubliait pas les origines ouvrières de sa famille, ne trouvait pas inconvenant de voyager en camion, mais il aurait même volontiers aidé le chauffeur à conduire si celui-ci l'avait désiré. Mais ce dernier (qui s'appelait Celeste et qui, comme Gerardo, était père d'une nombreuse famille), bien qu'appréciant visiblement la compagnie et la conversation du garçon, ne voulait absolument pas être aidé par lui.

– Je ne suis pas un petit vieux qui a besoin d'aide, disait-il.

– Mais tu ne vois pas que, comme ça, tu me fais voyager comme un touriste? lui objectait Ambrogio, ni plus ni moins.

– Et tu te plains? lui répondait le chauffeur.

Il souriait de ses yeux bleus couleur du ciel, qui lui avaient valu de la part de ses parents d'être appelé Celeste.

Bien plus souvent qu'en camion, Ambrogio faisait aussi des promenades à bicyclette: sur les bords des petits lacs voisins de la Brianza par exemple, ou au lac de Côme, ou bien dans la campagne bergamasque, agréablement rustique, où les maisons paysannes aux singulières coursives de bois étaient totalement différentes d'ailleurs.

Ainsi, jour après jour, passa-t-il à ces menues choses le reste de ce fatal mois de juin, puis le mois de juillet.

18

Au mois d'août, sur les injonctions précises de son père («Décide-toi, va faire provision d'un peu de soleil, tu ne sais pas ce que l'avenir te réserve. – Papa, c'est peut-être une cure intensive d'Afrique que ça me réserve. – Eh bien, même en Afrique on peut attraper des rhumatismes»), Ambrogio partit à la mer, à Cesenatico.

Pendant le voyage en train, il avait eu le temps de réfléchir aux préoccupations de son père qui lui avait pratiquement imposé ces vacances. « Lui qui n'en prend jamais et qui trouve cela incompréhensible. Le plus drôle, c'est que presque tous dans l'entreprise finissent par penser comme lui... » Avec ce beau résultat que, sur trois cents employés, seules les demoiselles du bureau prenaient des vacances, et que si d'aventure l'un des hommes décidait d'en prendre au lieu de se les faire payer en travaillant il avait l'impression d'accomplir une action peu virile. « C'est de la bêtise en tout cas, et c'est même injuste, avait résolu le jeune homme. Quand je serai moi aussi dans l'entreprise, sur ce plan-là les choses devront changer. Je crois que les jeunes au moins – Luca par exemple – me donneront raison. » Il n'en était pourtant pas tout à fait sûr, tant cette coutume était enracinée à Nomana.

Au fur et à mesure qu'on s'était rapproché de la côte, le ciel était devenu plus limpide, plus lumineux, comme si l'énorme miroir de l'eau s'y reflétait. Le paysage lui-même s'était fait sensiblement plus clair, et ces couleurs, ainsi que certaines autres particularités du lieu, avaient peu à peu réveillé dans l'âme du jeune homme des sensations oubliées depuis longtemps, sensations qu'il avait éprouvées dans les années lointaines de l'enfance, à l'occasion des premiers voyages à la mer. Mais il n'était pas du genre à s'attarder à de telles choses et il avait donc laissé ces impressions s'évanouir (du reste, elles se seraient évanouies malgré lui) : nous ne pouvons retrouver du passé que de rares bribes parfois, et seulement le temps qu'elles se défassent à nouveau.

À la gare de Cesenatico il avait hélé un fiacre, y avait chargé sa valise, et s'était fait conduire à deux ou trois pensions qu'il se souvenait avoir vues l'année précédente, quand il était ici, dans la colonie de vacances de son collègue. La dernière des trois, la pension Iris, presque neuve, propre, entourée d'un petit jardin sablonneux qui donnait directement sur la plage, lui avait semblé la plus adaptée, et il avait sans problème pu y retenir une chambre. Cette facilité à trouver de la place à la mer au mois d'août ainsi que la présence de militaires en maintes gares traversées avaient été les seuls faits à rappeler ce jour-là la guerre en cours.



Après s'être un peu reposé et rafraîchi, il était descendu dans la salle à manger, juste à temps pour le dîner. De la salle venait

un léger bruit de conversations qui s'atténua brusquement à son entrée et cessa presque : les yeux des pensionnaires assis à table – une trentaine de personnes – se fixèrent sur lui.

– Bonsoir à tous, dit-il avec une aisance un peu forcée, et il alla prendre place à une table libre.

Quand il se fut assis, les conversations reprirent. C'était maintenant à son tour de passer les autres en revue ; il les examina discrètement. «Après tout, pensait-il, vaguement intimidé, cette société ne m'intéresse pas. J'ai ici à portée de la main la maison de vacances du collègue et je suis venu à Cesenatico pour ça.»

La société qui ne l'intéressait pas était essentiellement constituée de mères et d'enfants, de quelques pères de famille, de jeunes gens d'âges variés, et de trois ou quatre jeunes filles. Tout naturellement, c'est sur elles qu'il finit par reporter son attention, jusqu'à ce qu'il estimât les avoir examinées suffisamment. «Assez, s'admonesta-t-il, ça suffit.» Mais même après cette résolution, alors qu'il mangeait la fade soupe de légumes qu'on lui avait apportée (encore une chose qui rappelait la guerre), il se remit à les observer malgré lui. Plus exactement, il n'en observait qu'une, la plus jolie, assise avec sa famille à une table voisine.

Elle était de taille moyenne et bien proportionnée, avec des cheveux courts d'un blond doré, des yeux gris, et une particularité au niveau de la bouche : quand elle riait, ses deux canines dépassaient légèrement les autres dents, ce qui donnait à son visage un air vaguement félin, à tout prendre pas désagréable. «Une petite tigresse, voilà ce qu'elle est, c'est une petite tigresse, déclara Ambrogio. Mais jolie. Je dois reconnaître qu'elle est jolie.»

La petite tigresse s'aperçut vite que le jeune homme l'observait de temps à autre, et elle l'examinait à la dérobée à son tour pour voir s'il continuait à s'intéresser à elle. La chose amusa Ambrogio et, en même temps, le détermina à contrôler ses propres regards.

Le lendemain matin, le jeune homme descendit du petit jardin de la pension jusque sur la plage. Il était en tenue de bain et portait un baluchon avec un maillot de rechange.

La plage de Cesenatico – très grande et, cette année-là, peu fréquentée – s’étendait vers la droite à perte de vue; de ce côté-ci, au-delà d’une certaine limite, elle n’était plus visitée par les baigneurs, et apparaissait tachetée par endroits d’une maigre végétation et de festons de débris déposés par les vagues. Vers la gauche, c’est-à-dire vers le centre de la petite ville, le vieux port-chenal poussait ses deux môles dans la mer. De ce côté-là, les parasols colorés et les chaises longues étaient plutôt nombreux et rapprochés, de même que les cabines de bois qui, sur une certaine distance, formaient une file continue; mais cela n’empêchait pas qu’il y eût ici aussi beaucoup d’espace.

Ambrogio remarqua, près des parasols les plus proches, différents hôtes de la pension, assis dans les chaises longues ou allongés sur le sable, et, parmi eux, la « petite tigresse » qui chaussait une énorme paire de lunettes noires, et qui portait au sommet de sa tête blonde un petit chapeau pointu. Certains levèrent les yeux vers lui: peut-être auraient-ils apprécié qu’il prît place à côté d’eux. Mais – cette fois encore, en adolescent qu’il était, ce fut la timidité qui l’emporta – il résolut qu’il serait bien de passer cette première matinée sur les plages réservées au collège.

Il se dirigea vers la droite pour les rejoindre. Il en connaissait bien l’emplacement, et, du reste, elles étaient faciles à trouver, tant était incomparable leur atmosphère ecclésiastico-ambrosienne (joyeuse, au sens un peu plat où les Milanais entendent la joie chrétienne, et surtout concrète et respirant le bon sens). De plus, un petit drapeau bleu aux armes du collège les indiquait – des armes presque olympiques, constituées par trois anneaux enlacés, les anciennes armes de saint Charles Borromée, qui s’agitaient joyeusement elles aussi au sommet d’un mât. Arrivé à la hauteur de ce mât, le garçon quitta la fraîche ligne où se brisaient les vagues qu’il avait suivie d’un pas sûr (le pas de la jeunesse) et, coupant obliquement la plage, alla droit vers les parasols. Il dut, pour les rejoindre, traverser deux équipes adverses de garçons occupés à jouer en criant au volley-ball avec un zèle et une rage qui, hier encore, étaient les siens: il en reconnut plusieurs,

tous plus jeunes que lui, et certains, bien que demeurant plus attentifs au jeu qu'à sa visite, le saluèrent. Assis dans les chaises longues à l'ombre ou au soleil, il trouva le vice-recteur du lycée et trois ou quatre professeurs qui, agréablement surpris de sa venue, l'accueillirent avec des exclamations cordiales. Ils étaient en peignoirs ou en maillots de bain au lieu d'être en soutanes, mais ils ne se démunissaient pas pour autant de leur autorité. «À la rigueur, là où ils y perdent terriblement, constata le jeune homme, c'est sur le plan esthétique.» Et il se répéta une résolution déjà formulée d'autres fois : «Quant à toi, rappelle-toi : pour ce qui est de se balader en maillot de bain, jusqu'à trente ans mais pas au-delà, pas un an de plus.» Il s'assit avec eux, se mêla à leurs conversations estivales, très différentes de celles du temps de classe, plus détendues surtout.

Il se baigna ensuite avec les élèves, quand le maître nageur – un Romagnol aux cheveux noirs et frisés, celui-là aussi une vieille connaissance – signala d'un coup de sifflet que l'heure en était venue : toutes affaires cessantes, les jeunes gens se précipitèrent en courant dans la mer en poussant des cris stridents : «Au bain ! Au bain ! » Ambrogio poussa jusqu'au large avec un petit groupe de compagnons plus jeunes que lui mais non moins habiles à la nage, et même meilleurs, un surtout qui nageait le crawl remarquablement et qui était fier de montrer ses capacités. Après le bain il fit comme tout le monde la queue derrière les cabines pour la douche d'eau douce, et s'allongea avec les autres sur le sable pour se faire sécher au soleil.

Mais durant toutes ces activités : la baignade, la douche, le bain de soleil, une silhouette n'avait cessé de le hanter, celle de la petite tigresse telle qu'il l'avait vue près du parasol, avec son petit chapeau pointu sur sa tête blonde, et sa combinaison à raies blanches et bleues.

Ce fut le vice-recteur qui le réveilla, petit et noir (à cause de sa carnation sombre, les lycéens l'appelaient «Clergé Indigène»), en s'approchant de lui, noyé dans un grand peignoir blanc.

– Riva, Riva, ne m'oblige pas toi aussi à faire la mère poule (comme il connaissait bien les inflexions de cette voix : il les avait entendues tant d'années durant !), tu es grand maintenant.

Le vice-recteur lui tendit le pot de crème contre les brûlures qu'il tenait à la main.

– La jugeote, où l'as-tu mise, ta jugeote ? C'est le premier jour, tu veux être cuit par le soleil ou quoi ?

Le jeune homme prit le pot d'un air peu convaincu.

– Ces vaselines sont bonnes pour les femmes, les enfants et les vice-recteurs, dit-il, mais va pour cette fois, merci quand même.

– Misérable, hurla Clergé Indigène. Langue de vipère, mauvais sujet.

C'était sa façon habituelle de s'exprimer quand il plaisantait. Pour Ambrogio et pour les autres garçons, cette façon de faire était conforme à leur nature, et ce n'était pas par hasard si le vice-recteur – comme d'ailleurs les autres éducateurs du dernier recrutement – avait emprunté leur langage.

Ambrogio se tartina sommairement les épaules et les bras puis rendit, avec un « merci don Vaseline », le pot de crème au prêtre qui, petit et noir dans son grand peignoir blanc, repartit tout agité vers sa chaise longue, en égrenant un chapelet d'interjections du genre « tas de canailles, jeunes voyous », et autres. À quoi « Geronte » (un vieux prélat aux cheveux roux, professeur de grec) pinça les lèvres avec désapprobation. Quant à Ambrogio, le silence étant un peu revenu, il se remit à penser à la petite tigresse.

Il la revit à midi, au déjeuner, et la trouva encore plus charmante.

Après quoi, durant toute la pause de la sieste, avec le soleil qui battait chaudement sur les persiennes closes de la chambre, il ne parvint pas à s'endormir : cette fille ne voulait pas lui sortir de l'esprit. Il finit par se lever, et, faisant les cent pas dans la pièce, se contraignit à un vif examen de conscience.

Que lui arrivait-il ? Cette fille lui plaisait, c'était entendu. Était-ce une chose répréhensible ? Non, ce n'était pas une chose répréhensible, c'était tout simplement une chose naturelle : la plus naturelle des choses. Jusqu'ici, d'accord, poursuivons. Mais dans quel sens poursuivre ? Dans quelle direction ? (En se tenant ce discours, le jeune homme ne plaisantait pas du tout : il était déterminé à faire suivre l'analyse par l'action.) Le fait est que ça me prend un peu trop la tête, voilà ce qui cloche. Je l'ai vue hier soir pour la première fois, je ne lui ai pas encore parlé, je ne sais même pas comment elle s'appelle, si elle est intelligente ou si c'est une oie, je n'ai pas la plus petite idée de son monde intérieur. Et en plus elle me plaît, c'est vrai, mais pas au point de l'épouser : parce que ce n'est pas mon type, en tout cas pas tout à fait... Raisonnements entrecoupés de rêveries. Car, élevé selon les critères de la morale d'alors, à l'écart des filles, il donnait malgré lui à cette rencontre avec l'une d'elles une importance

très grande. Quant à la perspective d'une banale aventure, elle ne s'inscrivait d'aucune façon dans ses projets.

Il se promena à travers la pièce une dizaine de minutes, et finit par conclure avec naturel que « faire d'abord connaissance » avec cette jeune fille ne lui était pas interdit, et donc qu'« à l'occasion » il le ferait.

Il descendit plus tard sur la plage et, ayant loué un petit bateau à voiles, prit la mer ; mais il avait du mal à le contrôler et, comme il s'était promis de visiter entièrement le port-chenal, il dut, à sa grande honte, en sortir à la rame. Il rentra à la pension assez tard.

20

Après le dîner, Ambrogio se demanda ce qu'il allait faire. Sortir se promener tout seul, ou aller rejoindre la bande du collègue ? Avec le collègue, non, pour aujourd'hui assez. Il allait et venait, indécis, dans le hall de la pension, quand, assise dans l'ombre dans un renfoncement, il découvrit la petite tigresse. Elle était pomponnée et prête à sortir, un châle en laine blanche en guise d'étole et son petit sac sur les genoux. De toute évidence, elle attendait que quelqu'un de sa famille descendît, peut-être sa mère. À côté d'elle se trouvait un fauteuil « incroyablement » vide : le jeune homme s'en approcha vivement.

– Bonsoir, mademoiselle, dit-il en s'y installant.

– Bonsoir.

– Étudiante ?

– Oui.

– Très bien. Alors nous pouvons même nous tutoyer, parce que je suis étudiant moi aussi. Où étudies-tu ?

– À Rho.

– À Rho ? C'est fou comme le monde est petit.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? – la petite tigresse le regarda en écarquillant ses yeux gris : ils étaient vraiment beaux à voir comme ça, de près, ils paraissaient striés d'or. Moi, je ne t'ai jamais vu à Rho.

– À Rho ? Bien sûr que tu ne m'y as jamais vu : j'ai dû y aller à peu près deux fois dans ma vie. Comment aurais-tu pu m'y voir ?

Le garçon se demanda s'il allait ajouter quelque chose à propos de ces si beaux yeux, mais il n'osa pas. La petite tigresse se mit à rire.

- Et alors pourquoi disais-tu que le monde est petit?
- Pourquoi? Eh bien, parce que tu viens de mon coin, enfin du Milanais. Et ici, malgré tout, on est plutôt loin de Milan, non?
- Si, mais beaucoup des vacanciers sont des Milanais.
- C'est vrai.

La petite tigresse rit de nouveau; à présent, c'était elle qui l'observait: elle cherchait à le comprendre, si évolué en apparence, si évidemment solide, et en même temps si maladroit.

- Comment t'appelles-tu? lui demanda Ambrogio.
- Patrizia.
- Moi, Ambrogio. D'ailleurs, excuse-moi, je ne me suis pas encore présenté.

Il se leva, lui tendit la main et dit son nom:

- Riva.
- Malinverni, gazouilla la petite tigresse en tendant la main à son tour – et elle rit de nouveau. Dame, que de cérémonie, commenta-t-elle.

– Un peu de formalisme ne fait pas de mal, de temps en temps, fit le garçon sentencieusement. Il était enchanté de l'impression que lui avait faite la main de Patrizia: une impression qu'il qualifia sommairement « d'ordre esthétique »; il n'aurait jamais cru qu'une main – une simple main, fût-elle avec des ongles laqués – pût être aussi agréable. « Bon sang, pensa-t-il, quels chefs-d'œuvre que les femmes! »

– Continuons l'examen, poursuivit-il. Tu as dit que tu étais étudiante: en quoi? Et en quelle année?

Mais Patrizia, qui s'était redressée, regardait maintenant par-delà le jeune homme, vers les escaliers; Ambrogio lui-même tourna la tête: dûment habillée pour sortir, les cheveux ramassés en chignon sur le sommet de la tête, sa mère descendait l'escalier. C'était une dame entre quarante et cinquante ans, assez bien conservée, et en ce moment même elle se déplaçait avec une étrange solennité comme si tout le monde avait les yeux braqués sur elle, alors que – nota Ambrogio – pas une des rares personnes présentes ne la regardait. Qui sait, peut-être était-ce elle-même qu'elle contemplait mentalement?

– Maman, je suis ici, l'avertit la jeune fille en agitant la main.

La mère devint aussitôt plus naturelle et, ayant descendu l'escalier, vint vers eux. Ambrogio se leva et se présenta, avec le formalisme requis, pour reprendre sa propre expression. La femme lui serra la main d'une façon toute maternelle.

– Milanais? Étudiant, hein? Je vois, je vois. C'est très bien...

Elle se comportait maintenant précisément comme, selon lui, l'on s'y attendait de la part d'une dame qui venait de Rho.

– Tricia et moi allons chez le marchand de glaces: celui qui se trouve au coin de la grande place, vous voyez où c'est? Mon mari et les petites nous attendent là. Nous sommes déjà en retard, vous venez vous aussi?

– Oui, merci, avec plaisir – et instinctivement, pour se ménager une éventuelle porte de sortie: Je devais justement aller de ce côté.

Tandis qu'ils marchaient sur le trottoir de terre battue, planté de pins maritimes, parmi la foule qui s'épaississait peu à peu, Ambrogio aurait aimé parler avec Patrizia, ou plutôt Tricia, comme il venait de l'entendre appeler par sa mère. Mais la dame, qui marchait entre eux (c'était lui qui, par correction, avait changé de place pour la laisser au milieu), parlait sans arrêt, et il n'y avait donc rien à faire.

Les dernières lueurs du jour éclairaient les choses: on distinguait encore, bien que faiblement, les couleurs vives des vêtements de plage, la forme des manteaux d'été des femmes, et leurs longs châles plus ou moins colorés; pour les hommes, c'était bizarrement les chaussures qui ressortaient, moitié blanches et moitié sombres, selon la mode de l'époque. Bientôt, pensa Ambrogio, le soir tomberait tout à fait; les gens ne renonceraient pas pour autant à se promener à la lueur des étoiles qui émettent une lumière très faible mais suffisante (comme la plupart d'entre eux le découvriraient en ces temps de black-out) pour marcher la nuit. Peut-être que sous les étoiles – rêva le garçon – le petit casque d'or des cheveux de Tricia brillerait comme une lampe...

Parvenu devant le marchand de glaces, il se rendit brusquement compte qu'il n'avait pas le cœur à se soumettre également à la cérémonie de présentation au père, le «docteur» comme l'appelait la mère, et, prétextant un empêchement plutôt confus, prit congé des deux femmes.

– On se voit demain, hein? lui dit Tricia gentiment.

– Oui, demain, lui répondit le jeune homme. Sur la plage.

Le lendemain, quand Ambrogio sortit du petit jardin de la pension pour aller sur la plage, Tricia était déjà là – en maillot rouge cette fois, mais toujours avec son petit chapeau pointu sur la tête – qui prenait un bain de soleil étendue près de son parasol. Elle le salua joyeusement en agitant la main. Le jeune homme lança le baluchon qui contenait son maillot de rechange sous le parasol, et s’assit sur le sable à côté d’elle.

– Salut. Je vois que tu es plutôt matinale, dit-il.

– Ben, j’ai toujours aimé me lever tôt.

– Brave petite, fit Ambrogio, singeant la voix du vice-recteur Clergé Indigène, que pourtant, bien sûr, elle ne connaissait pas. Brave et vertueuse petite.

Tricia sourit.

– Je pense seulement que ce serait bête de ne pas profiter du soleil du matin. Tu n’es pas d’accord ?

– Si, bien sûr. À propos, tu me fais penser qu’hier soir je n’ai pas fini mon interrogatoire. Où en étions-nous restés ? Ah oui, nous parlions des études. Continuons donc : quelles études fais-tu ?

– Pour le moment, le lycée. J’ai fini la terminale.

– Où ? À Rho ?

– Non, à Milan. Au Berchet.

– Ah, pas à Rho, heureusement, il me semblait bien.

– Pourquoi ? demanda-t-elle perplexe. Tu as quelque chose contre Rho ?

– Bien sûr, lui répondit-il. Tu le demandes ? Quelle âme bien élevée n’aurait rien contre Rho ?

Tricia rit. Ils continuèrent à parler sur le même ton. Le garçon prenait de temps en temps dans sa main une poignée de sable et la laissait s’écouler lentement entre ses doigts repliés. « Nous sommes comme le sable », pensait-il, comme s’il pressentait les aventures auxquelles il était sur le point de prendre part ; en réalité, il n’en était rien, mais la compagnie de la jeune fille le faisait s’élever au-dessus de la platitude habituelle. La plage, pendant ce temps, se peuplait peu à peu, d’autres parasols s’ouvraient. Les deux petites sœurs de Tricia arrivèrent elles aussi : elles avaient cinq ou six ans, et, après avoir très sérieusement salué Ambrogio, par une sorte de rond de jambe qui, dans leur esprit, était une révérence, se mirent à jouer avec application : creusant avec

leurs petites pelles, elles se mirent à remplir de sable mouillé des moules en fer-blanc, vivement colorés, en formes d'animaux et de pantins.

« Bientôt, pensait le jeune homme, le père et la mère arriveront aussi. Il faudrait trouver le moyen de déguerpir avant. Qu'est-ce que je pourrais proposer? Une balade en pédalo? Ou en bateau à voiles? » Puis il se souvint du Rubicon.

– Écoute Tricia, il me vient une idée lumineuse.

– Oui?

– Tu es déjà allée au Rubicon?

– Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux dire? Elle était un peu surprise. Qu'est-ce que c'est que cette métaphore?

– Quelle métaphore? – maintenant, c'était au tour du jeune homme de ne pas comprendre. Puis il réalisa: Ah, tu crois que je parle au sens figuré, par métaphore? Mais non, il n'y a pas de métaphore, je te parle au sens propre. Disons plus ou moins dans le style réaliste de Giovanni Verga. Vous l'avez déjà étudié, Giovanni Verga? Où peut-être êtes-vous un peu en retard, au lycée Berchet?

Tricia secoua la tête, amusée. En effet, parler avec une jeune fille rendait Ambrogio plutôt spirituel.

– Le Rubicon, continua-t-il, pour commencer, tu dois déjà savoir que c'est un fleuve.

– Merci, jusque-là je suis, dit Tricia. Même à Berchet, jusque-là on peut suivre.

– Bon, dit Ambrogio, ça, je ne vous en croyais pas capables, bravo. Donc c'est un fleuve: jusque-là, très bien – il se tut, regarda Tricia droit dans les yeux. Eh! tu n'es pas en train de te moquer de moi?

– Pourquoi devrais-je me moquer de toi? s'étonna-t-elle.

– Tu ne sais pas que le Rubicon est ici, à deux pas? – il indiqua avec le bras: Là dans le fond, à quelques kilomètres? Ou plutôt tu le sais très bien?

– À quelques kilomètres? Ah oui, bien sûr, dit-elle. C'est vrai que c'est du côté de Rimini, je me souviens. Donc tu dis que c'est là, au bout?

Le garçon prit l'air rassuré.

– Bien, je vois que tu n'es pas tout à fait ignorante sur le sujet. Mais pour mieux le posséder, quelques révisions ne te feraient pas de mal. Que dirais-tu d'y faire une descente? Hein? On y va?

– Tu veux faire une promenade?

– Si tu veux, appelons ça comme ça, une promenade. Le fleuve n'est pas loin, on peut y arriver en une heure à peu près.

– Et qu'est-ce qu'il y a à voir?

– D'abord le Rubicon, c'est-à-dire un cours d'eau qui se jette dans la mer, ça te semble peu? Et d'un. Puis il y a les dés. Et de deux – il se souvint d'une plaisanterie du temps du collègue: Les dés de César, tu comprends?

– Les dés de César?

– Oui, les dés qu'il a jetés quand il a dit: *Alea jacta est*. On voit bien que César aussi était réaliste, il ne parlait jamais par métaphore: c'est pour cela qu'il a réellement jeté les dés.

– Et ils seraient là, maintenant, après deux mille ans?

– Oui, ils sont là. Je parle sérieusement. Grands, parce que César était grand. Lui grand, les dés sont grands.

– Allons donc!

– On parie? Écoute, Tricia: si au Rubicon on ne trouve pas les dés...

– Mais où sont les dés maintenant?

– Là par terre, à côté du Rubicon, comme si de rien n'était. Donc, si on ne les trouve pas, je t'offre un livre. Si au contraire on les trouve, si on les trouve...

– Eh bien?

Ferme sur ses principes chastes, Ambrogio repoussa la tentation soudaine qui lui était venue de dire «alors tu me donneras un baiser».

– Alors dans ce cas je te paierai seulement une glace. Allez, partons.

Tricia se décida:

– D'accord. Je ferai volontiers un peu d'exercice.

Elle se leva, épousseta le sable de son maillot rouge, l'examina de plus près et réfléchit.

– Attends-moi, je suis prête dans un instant.

Elle alla dans la cabine et en sortit peu après, vêtue, au lieu du maillot rouge, de la combinaison à raies blanches et bleues qu'Ambrogio lui avait vue le matin précédent.

«Mon Dieu qu'elle est charmante», pensa le garçon, et sans crainte d'être monotone, il se répéta la considération qu'il avait déjà faite: «Quels chefs-d'œuvre que les femmes!»

– Eh bien, allons, dit-il tout heureux au chef-d'œuvre.

– Oui, répondit le chef-d'œuvre – et se tournant vers les deux fillettes: Prévenez maman que je suis allée faire une

promenade – et comme celles-ci ne semblaient pas faire attention à elle : C’est à vous que je parle, vous m’avez entendue ?

La plus grande leva alors la tête de son jeu.

– On t’a entendue, on t’a entendue, ça va, répondit-elle – puis d’un air tout à coup espiègle : Est-ce qu’on doit dire à maman que tu es partie en promenade toute seule ?

– Qu’est-ce que c’est que cette bêtise ? s’exclama Tricia d’un ton sévère. Pourquoi devriez-vous lui dire des mensonges ?

– Ah, coquine, coquine, insista, bien qu’un peu indécise, la petite, et elle agita un index réprobateur.

Sans lever la tête, la plus petite prit elle aussi un air malin.

– Eh, vous deux, sauterelles, intervint Ambrogio. Qu’est-ce que c’est que ces bêtises ? Faites-moi plutôt la révérence puisque je m’en vais. Allez, hop, dépêchons-nous.

Les deux fillettes se levèrent d’un air ennuyé, refirent cette espèce de rond de jambe par lequel elles l’avaient salué en arrivant, puis retournèrent à leurs pâtés.

– Alors, qu’en dis-tu ? Marchons *au long du rivage de la mer sonnante*¹, proposa Ambrogio.

Tricia approuva, secouant encore la tête et souriant de l’aplomb de sa petite sœur.

22

Ils s’acheminèrent donc *au long du rivage de la mer sonnante* où le sable était frais et compact, l’un près de l’autre, jeunes, confiants dans la vie qu’ils avaient devant eux intacte.

Ils furent rapidement à la hauteur de la colonie du collège, indiquée par le petit drapeau aux trois anneaux olympiques qui flottait joyeusement en haut de son mât. Comme la veille, beaucoup de garçons étaient occupés à une partie acharnée de volley-ball. Cette fois pourtant, comme Ambrogio n’était plus seul mais avec une jolie fille, contrairement au jour précédent, tout en continuant à courir et à crier, ils eurent tous ou presque un regard pour lui, pour eux.

Après les garçons, de la chaise longue dans laquelle il était enfoncé, le professeur de grec, roux et chenu, vit lui aussi passer les deux jeunes gens côte à côte, et s’en réjouit secrètement.

1. Citation d’Homère (*NdT*).

« C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, cita-t-il mentalement, pour suivre sa femme. » Ce ne fut pas le cas de Clergé Indigène, le jeune vice-recteur au langage pittoresque, qui bougonna : « Regardez-moi ce bougre d'âne. Il n'est pas encore sorti du collège qu'il s'adonne déjà à la dissipation. Où sont passés tous nos enseignements ? Mais à la première occasion il aura affaire à moi, le vaurien ! »

En tout cas, la colonie fut vite dépassée, et, assez rapidement, le reste de la plage fréquentée, personnes, parasols, cabines. Les deux jeunes gens rencontrèrent encore quelques groupes, puis rien que des individus isolés qui vauquaient, absorbés dans leurs pensées. À la fin, ils ne rencontrèrent plus personne.

La bande de sable léchée par l'Adriatique s'étendait devant eux vers le sud, vierge, à perte de vue. C'est seulement très loin qu'elle paraissait finir en une confuse tache blanchâtre à peine visible : certainement Rimini. Ce qui donnait au lieu sa tonalité, plus encore que le ciel, c'était l'immense étendue de la mer, séparée ce jour-là en deux couleurs, comme Tricia le fit remarquer à Ambrogio : vert sable près de la côte, transformé peu à peu, au large, en un turquoise toujours plus intense. Elle était calme, et sa voix était faible, rythmique : un bruissement et un silence, un bruissement et un silence, encore, infatigablement, un bruissement et un silence ; presque un jeu, mais – n'eût été cette extraordinaire constance – le jeu d'un géant.

D'ailleurs, par quelques touches, le géant paraissait vouloir s'amuser avec eux : « Regarde, Tricia : on dirait que la mer joue avec les empreintes que nous laissons. Tu vois ? » Ils s'arrêtèrent : les traces parallèles de leurs pieds nus se dessinaient à perte de vue imprimées dans le sable humide ; et la mer tantôt les laissait comme elles étaient, sans les toucher, tantôt les léchait à peine, en les déformant un peu, ailleurs les couvrait d'un voile d'eau ; là, quand elle se retirait, les traces étaient à demi effacées, puis réduites à un infime signe comme certains souvenirs lointains, enfin tout à fait effacées.

Ils se remirent à marcher. Ambrogio, depuis que Tricia lui en avait fait remarquer la couleur, promenait de temps en temps son regard sur la surface de la mer, et chaque fois en éprouvait un sens d'immensité qu'il n'aurait su exprimer avec des mots. Il essaya, dit une ou deux fois : « Tout de même, quand on y pense, comme la mer est immense », puis laissa tomber. Chaque chose du reste, mer comprise, ne constituait en ce moment pour lui

qu'un fond sur lequel se mouvait Tricia qui marchait près de lui, vive, si charmante dans sa combinaison à raies blanches et bleues, avec son petit chapeau sur sa tête blonde.

Encore plus que par la mer, les yeux d'Ambrogio étaient instinctivement attirés par la jeune fille, mais il se contraignait à ne jamais arrêter son regard sur elle. «Je suis un homme, je dois savoir me dominer», pensait-il. Les enseignements du vice-recteur, et plus encore ceux de ses parents, avaient encore une solide emprise sur lui. (Du reste, cette emprise – bien que de façon moins prononcée –, il la conserverait toute sa vie.)

Tricia marchait sans problème; elle avait dix-huit ans, un an de moins qu'Ambrogio, mais à cet âge, étant femme, elle était plus adulte que lui. Même si également inexperte.

Après quelque trois quarts d'heure de marche, l'embouchure du Rubicon s'annonça, grâce aux dés justement: des cubes en béton massif, d'un mètre de côté, entassés le long des deux rives, dessinant les levées du fleuve. Quand ils furent assez près pour pouvoir les distinguer, Ambrogio les montra à Tricia.

– Regarde, tu les vois? Voici les dés.

– Les dés?

– Oui, les dés de César. À partir de maintenant, tu dois apprendre à me croire sur parole.

– Mais ce ne sont pas des dés... enfin si, peut-être, mais pas à jouer. Personne ne pourrait les déplacer.

– De nous, Tricia. De nous, personne; mais tu ne sais pas la force qu'avait César.

Tricia rit.

– Mais ceux-là... ceux-là sont au moins grands comme ça, montra-t-elle avec ses mains.

– Plus, dit Ambrogio. Ils te semblent comme ça parce que nous sommes encore loin. Mais ils ont exactement un mètre de côté; ce sont des dés en béton d'un mètre cube chacun. Avec mes camarades de collègue, nous les avons mesurés: à l'empan, bien entendu.

– Tu vois bien! Et en plus, ils sont en ciment. Personne ne pourrait les lancer.

– Oui, mais César... – Ambrogio insista: Tricia, tu n'as pas la plus petite idée de la force de César.

Tricia sourit.

– Eh bien, tu as sans doute gagné ton pari, convint-elle. Après tout, les dés sont là. Allons, tu peux te borner à me payer la glace.

Tandis qu'ils continuaient d'avancer, Ambrogio écarquilla les yeux.

– Eh! qu'est-ce qu'il y a là?

Tricia regarda, indécise.

– Qu'as-tu vu?

– Ces... machins. Rien de spécial, mais autrefois, pour autant que je m'en souviens, ils n'étaient pas là.

– Mais quoi donc?

– Ces piquets. Tu les vois, ces poteaux?

– Je ne vois rien.

– Là, devant les dés. Et même au milieu, on dirait.

Ces piquets et poteaux se révélèrent bientôt supportant un grillage qui entourait une partie de la levée la plus proche du fleuve. On était en guerre, eh oui.

Ambrogio s'en souvint tout à coup, et, avec Tricia à ses côtés, il éprouva une certaine honte de n'être pas lui aussi sous les drapeaux, d'être en vacances de la sorte, comme un petit garçon.

– Regarde-moi ça, dit-il, surmontant la désagréable sensation. Ils doivent avoir installé un poste d'observation, ou quelque chose dans le genre.

Un petit toit de ciment émergeait des blocs entourés, peut-être une casemate, peut-être seulement un abri. Non loin de là, à demi caché entre les blocs, se trouvait un soldat qui, les coudes appuyés sur l'un d'eux, observait la mer à travers des jumelles.

Quand Ambrogio le découvrit, il le montra à Tricia.

– C'est bien ça, c'est un poste d'observation, dit-il, de là ils surveillent la mer pour repérer d'éventuels sous-marins ou des avions.

La jeune fille accueillit l'explication comme si elle lui était donnée par un spécialiste en affaires militaires. Et le jeune homme se résolut à penser, quoique confusément: «Au fond, je n'ai pas de raison d'avoir honte: si je ne suis pas soldat maintenant, je le serai certainement d'ici peu. Donc...» Il finit carrément par éprouver pour l'autre soldat, le vrai, un sentiment confraternel.

– Tricia, il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que celui-ci, au lieu de regarder la mer avec ses jumelles, ne te regarde pas, toi.

Comme s'il l'avait entendu, le soldat – répétant une manœuvre qu'il avait déjà faite plus d'une fois auparavant sans que les deux jeunes s'en aperçoivent – pointa sur eux sa lunette, et il était sur le point de la reporter sur la mer quand, cette fois, il revint en arrière, les regardant avec insistance. Ils étaient plutôt près,

maintenant; le soldat parut s'animer sensiblement, appeler quelqu'un.

– Ah, dit Ambrogio, nous y voilà! Qu'est-ce que je disais!

Deux autres soldats apparurent à côté du premier; bien qu'ils pussent voir à l'œil nu, ils voulurent aussi regarder chacun à leur tour dans la lunette, sans doute pour mieux voir Tricia. Ambrogio se rendit compte qu'ils faisaient entre eux des commentaires, peut-être même grossiers; l'un disait quelque chose aux autres, insistant à tracer dans l'air avec son pouce, sans équivoque possible, le dessin d'un corps de femme.

– Regarde, fit alors Ambrogio un peu mortifié, pour distraire la jeune fille. Sur le grillage, tu vois cet écriteau? Et là aussi, il y en a d'autres.

Le plus proche était lisible, il portait la mention: «Zone militaire – Accès interdit».

– Eh bien, je crois que maintenant il vaut mieux s'en retourner, proposa après un temps le jeune homme – et il ajouta: Pour éviter aussi de donner trop de spectacle à ces pauvres affamés.

Docilement, Tricia tourna le dos au Rubicon et commença avec lui le chemin en sens inverse, vers Cesenatico. Elle n'attachait aucune importance au comportement des trois soldats que, du reste, elle avait à peine remarqués. Ambrogio était au contraire mortifié (parce que «quand une chose est arrivée, même Dieu ne peut plus l'effacer») et irrité: quand le moment serait venu, il veillerait à régler leur compte aux soldats qui se comportaient ainsi.

Petit à petit, le Rubicon avec ses blocs de béton, ce grillage de quatre sous et ces soldats de même valeur, restèrent en arrière. L'immensité du lieu absorba de nouveau les deux jeunes gens: la longue plage déserte, l'étendue interminable de la mer à présent investie par moments de bouffées soudaines de vent qui, çà et là, par endroits, la ridaient et la faisaient vibrer. Et, petit à petit, la sérénité ambiante gagna de nouveau Ambrogio.

23

Son mois à la mer terminé, la famille de Tricia se préparait à partir. On était à deux jours de la mi-août.

Le matin, Tricia avait fait en compagnie d'Ambrogio une baignade interminable: elle n'arrivait pas à se résoudre à sortir de

l'eau, comme si cela impliquait pour elle l'abandon non seulement de la mer, mais aussi de tant d'autres choses inexplicables.

Pendant le déjeuner, le garçon, qui, de sa table, avait sous les yeux les cinq membres de la famille, fut effleuré tout à coup par l'idée que peut-être il ne les reverrait plus jamais. Certes, il n'avait pas l'intention de mettre fin à son amitié avec Tricia. Pour ce qui était de Tricia donc, ça allait. Mais les autres? Les reverrait-il jamais? Le docteur pour commencer: avec lui, il avait échangé peu de mots, on peut même dire qu'il ne le connaissait pas... À bien l'observer, avec ces yeux ressortis comme certains poissons, il semblait (Ambrogio s'en rendait compte maintenant pour la première fois) toujours un peu effrayé. Et la mère? Le soir du premier jour, elle avait descendu l'escalier de cette façon étrange, se contemplant elle-même avec des airs évaporés, puis pourtant elle avait montré qu'elle était une femme sensée: son seul défaut était sa langue, «l'incontinence verbale». («Eh, mon Dieu...!») Et les petites, ces deux sauterelles? Bronzées, gracieuses, elles étaient assises poliment à leurs places et mangeaient calmement. Avec le temps, elles deviendraient deux belles jeunes filles, comme Tricia; non pas blondes comme elle cependant, avec ces cheveux châains coupés en frange... Qui sait s'il les reverrait jamais, ces gens-là. Et Tricia elle-même, la reverrait-il, finalement, elle aussi... Ils étaient convenus de se retrouver à l'université quand elle y serait à son tour: pas cet automne donc, mais le suivant. Dans plus d'un an, et il y avait la guerre! Qui sait où il serait, lui, dans plus d'un an...

Après le repas, il assista à leur départ, et les aida même à charger les bagages sur les deux fiacres qui allaient les emmener à la gare. Il était maintenant dans un état d'esprit plutôt dépressif. Tricia s'en aperçut et le regarda fixement dans les yeux quelques instants, comme pour mieux le sonder, mais quelque chose la laissait perplexe. Ce furent les habituelles poignées de main, les échanges de salut, les invitations à ne pas s'oublier mutuellement, les souhaits de bon voyage. Finalement, les deux fiacres partirent. Ambrogio rentra seul dans le jardin de la pension Iris et alla s'asseoir sur un banc.

Le soir du même jour, à l'heure du dîner, son cousin Manno lui téléphona de Nomana :

– Je suis ici, je suis à la maison, depuis hier soir ; j'ai une permission en attendant ma nomination. Les examens du cours ? Ben, ça a été, pas trop mal. Ton père veut maintenant que je prenne le soleil, que je me gave même de soleil, tu t'imagines !

– Ça, c'est devenu une véritable fixation chez papa, ne put s'empêcher de faire remarquer Ambrogio.

– Une véritable quoi ? Fixation ? Exact, lui répondit en riant son cousin. Alors, est-ce qu'il y a des chambres disponibles là où tu es ? Oui ? Eh bien, retiens-m'en une, j'arrive demain comme un boulet de canon. Quel train je prends ? Ça dépend, ils sont tous bien. Toi, quel train tu as pris ?

Ambrogio le renseigna.

– Je l'ai noté, il m'ira bien aussi, dit Manno. Et maintenant, je te passe maman (c'est ainsi que Manno appelait Giulia) qui veut te dire bonjour.



Le lendemain, veille du 15 août, Manno arriva ponctuellement à Cesenatico ; il ne portait pas l'uniforme et, à la gare, il ne prit pas de fiacre. Du petit jardin de la pension Iris, Ambrogio le vit arriver à pied, vêtu pour le « plein été », sa valise hissée sur une épaule, en sueur, à pas énergiques.

« Le voilà qui commence déjà avec ses fantaisies », pensa-t-il dans un élan de sympathie. Cette fantaisie-là devait probablement être en relation avec les sarcasmes ponctuels de Gerardo sur la facilité des « jeunes d'aujourd'hui » à se fatiguer. Il sortit à la rencontre de son cousin, lui tendit la main. Manno, qui avait la sienne occupée à tenir la valise en équilibre sur son épaule, lui donna la gauche. Ils se regardèrent joyeusement. Plus grand qu'Ambrogio, élancé, les yeux bleus et les cheveux clairs (blond Titien, disaient les femmes de la famille, expliquant par-dessus le marché : « Sa mère était vénitienne, de Vicence »), Manno, étudiant en architecture, ne ressemblait en rien à son cousin, même pas par le caractère qu'il avait extraverti.

– Quand on pense, dit-il en hochant la tête, que c'est la vie militaire qui est inconfortable, et non notre vie bourgeoise.

– Tu peux me dire pourquoi tu n’as pas pris un fiacre? lui demanda Ambrogio.

– Parce qu’il y avait la cohue devant les fiacres.

– Eh oui, c’est le 15 août.

– J’aurais dû faire la queue, attendre mon tour. Imagine-toi, j’ai déjà assez fait la queue pour le rata et le reste.

– Il va falloir que tu m’expliques exactement comment ça se passe à l’armée.

– D’accord. Tu verras quel enchantement.

– Donne-moi la valise.

– Mais non. Pourquoi?

Ambrogio la lui ôta de l’épaule. Ils entrèrent ensemble dans le petit jardin de la pension. Malgré la sueur qui l’inondait, Manno avait, à première vue, un aspect décidément plus distingué que son cousin.

– Combien de jours penses-tu rester? lui demanda Ambrogio.

– Une quinzaine, disons le temps que tu y restes toi-même.

J’ai exactement un mois de permission et je voudrais passer la seconde moitié en famille, parce que je n’ai pas la moindre idée de l’endroit où ils vont me flanquer après. En plus, hier, don Mario m’a fait *’na capa tanta* (une tête comme ça) pour que je donne quelques-unes des leçons habituelles aux garçons de l’oratoire, et je ne voudrais pas le décevoir, le *poveromo*.

Dans la bouche de son cousin, les deux expressions non lombardes firent à Ambrogio une certaine impression.

– On dirait que tu deviens polyglotte, murmura-t-il.

25

À la fin août, les deux jeunes gens s’en revinrent ensemble à Nomana, où Ambrogio reprit sa vie d’avant: il passait la matinée à se perfectionner dans l’entreprise, et, l’après-midi, il lisait ou il se promenait à bicyclette.

Un jour, il décida d’aller rendre visite à un camarade de collègue domicilié en Brianza, qui comme lui devait s’inscrire à l’université catholique de Milan. C’était un type intéressant, qui depuis l’école élémentaire voulait être écrivain, pas moins: Michele Tintori, de Nova, fils unique d’un grand invalide de la précédente guerre.

Tout en pédalant vers Nova, en début d’après-midi, il se remémorait la personnalité originale de son camarade. Sans doute

son penchant pour l'art lui venait-il de son père, qui, bien que de culture très modeste (tailleur de pierre de profession, il avait plus ou moins le niveau du certificat d'études), avait en son temps sculpté quelques bas-reliefs dramatiques, à présent dispersés dans différentes églises de la région. D'autres camarades de collège aussi – Ambrogio se le rappelait – voulaient être écrivains ou poètes, et en effet certaines de leurs poésies (« Mais pourquoi toutes si hermétiques ? Bah ! ») apparaissaient de temps en temps dans le bulletin du collège. Ambrogio sourit : le si méprisé bulletin du collège ! C'est seulement à leur corps défendant, et parce qu'ils n'avaient pas de meilleur espace où publier leurs œuvres, que les futurs poètes se résignaient à les voir figurer parmi les sermons du recteur et les chroniques de l'académie scolastique. « En tout cas, sur aucun des autres je ne parierais une lire, mais sur Michele Tintori en revanche... » Celui-là était comme fait d'une pâte spéciale. « C'est vrai que lui aussi a publié plus d'une poésie dans le bulletin, mais seulement quand il était dans les classes primaires, pas au collège ni au lycée comme les autres. » Ambrogio se rappelait bien ce détail : Tintori avait commencé à écrire des poésies en primaire. Bien sûr, il lui manquait alors toute notion de métrique, et il ne s'agissait pas d'authentiques vers, mais d'enfantines compositions rimées, comme Tintori lui-même le lui avait dit ensuite. Puis, tout à coup, il avait eu l'intuition (« Finalement, c'est là que réside sa force, dans l'intuition ») de ne pas être sur la bonne voie et, tout enfant qu'il était, avait résolument cessé d'écrire des poésies, même celles que le bulletin (à cet âge-là pas si méprisé que ça) lui aurait imprimées. Ambrogio se le rappelait aussi plus tard, quand, au commencement des cours au collège, on avait distribué l'œuvre d'Homère au programme. Il est probable que jusque-là Tintori, comme les autres élèves, avait ignoré l'existence d'Homère ; mais dès qu'il avait eu ces pages dans les mains, il s'y était laissé prendre au point que, désormais, il ne s'en détacherait plus. C'était incroyable ce que cette poésie l'attirait... Ambrogio continuait à se remémorer toutes ces choses anciennes tandis qu'il pédalait avec énergie parmi les champs de chaume azurés par les derniers bleuets, entre Seregno et Desio. « Combien de fois l'ai-je vu, aux heures d'étude, se libérer en hâte des autres matières pour se saisir du livre d'Homère ! » Tout jeune qu'il était, Tintori découvrait ce nouveau domaine exaltant, la joie véritablement peinte sur son visage, et, chose inédite dans leur milieu, paraissait ennuyé quand la sonnette électrique

de la récréation l'obligeait à se détacher du livre. « Puis, à mi-collège, il a commencé à écrire des romans... » Ambrogio sourit : les « romans », comme les appelaient leurs camarades, étaient en réalité des récits fantastiques, généralement situés aux époques qui faisaient l'objet de leurs cours d'histoire. Durant ces leçons, pendant que le professeur parlait, Michele Tintori donnait libre cours à sa fantaisie : chaque épisode ou fait nouveau, les illustrations du texte, et jusqu'aux noms obsolètes contenus dans les résumés chronologiques, constituaient pour lui des occasions d'aventures imaginaires, d'histoires qui se succédaient fiévreusement dans son esprit. Il avait commencé à mettre par écrit ces fantasmagories, remplissant des cahiers petit à petit. Puis, le temps de l'étude ne lui suffisant plus, il s'était mis à écrire aussi durant les heures de cours. Le résultat était que l'un ou l'autre des professeurs finissait par le prendre sur le fait et par lui confisquer son « roman ».

Ainsi, un jour, le professeur Zaroli :

– Pourquoi ne suivez-vous pas le cours, Tintori ? Qu'êtes-vous en train d'écrire ? Faites voir.

Il avait feuilleté le cahier.

– Les Phéniciens ? Que viennent faire ici les Phéniciens ? Nous sommes en train d'étudier la période romaine ? Quoi ? Un bateau phénicien assailli dans l'Atlantique par... par des pirogues indigènes ? Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ?

Tintori, un peu vexé, avait tenté de se soustraire aux explications.

– Je vous demande pardon. Veuillez m'excuser.

– Mais qu'êtes-vous en train d'écrire ? On peut savoir ?

– Je me suis laissé prendre par...

– Par quoi ?

– Je ne sais pas.

La classe entière, qui jusqu'alors s'était contenue, avait tout à coup explosé.

– Monsieur le professeur, c'est un roman.

– Un roman historique.

– Le professeur de mathématiques lui aussi lui en a confisqué un.

– Celui-ci est le troisième qu'on lui trouve.

– Le premier était une histoire de Grecs anciens qui explo- raient le Caucase.

– Oui, avec des armes en bronze et une colonne de mulets, comme les *hupozugia*¹ de Xénophon, et...

1. En grec ancien : bêtes de somme (*NdT*).

– Donc, les mulets te plaisent, hein? avait dit, à bon compte sarcastique, le professeur Zaroli. Réponds.

Tintori avait fini par se rendre.

– Oui, les mulets, et les bateaux, et... tout ce qui existe me plaît, avait-il répondu en substance.

Ce qu'Ambrogio se rappelait maintenant, c'était qu'à cette occasion le mot « mulets », le mot « bateaux », avaient, dans la bouche de son camarade, revêtu une sorte de charme étrange.

Après l'avoir blâmé d'un coup d'œil qui se voulait le plus sévère possible, le professeur avait repris son cours. Le manuscrit ne serait rendu au romancier qu'à la fin de l'année scolaire, quand seraient restitués les canifs, les sifflets, les balles de ping-pong et les autres corps étrangers confisqués au cours des leçons.

Diable! Il semblait à Ambrogio qu'il avait déjà tant de souvenirs, à dix-neuf ans!

26

Le village de Nova s'annonçait, avec ses routes vertes, droites, de plaine (Nova est située à l'extrémité sud de la Brianza), et enfin le portail qui donnait dans la cour de son camarade. Devant la maison de l'invalidé, il y avait en effet une clairière entourée d'un mur, d'où émergeait une touffe de bambou. Ambrogio connaissait bien le lieu pour y être venu en visite plusieurs fois. Il descendit de bicyclette et, tandis qu'il ouvrait le portail, réfléchit un instant: il allait parler à des gens – père et fils – chez qui il avait déjà puisé plusieurs fois matière à réflexion importante, points d'appui qui avaient ensuite constitué pour lui de véritables références.

Il trouva la petite cour partiellement inondée d'eau savonneuse, ce qui le détermina à se remettre en selle pour la traverser sans salir ses chaussures.

– C'est ça, tu as raison, Riva. C'est la femme de ménage qui a fait ce lac, lui expliqua son camarade en le voyant faire.

Il s'était levé du fauteuil où il était assis à l'ombre des bambous.

– Elle vient juste de jeter l'eau de la lessive. Que veux-tu, c'est une impulsive.

Il tenait un livre à la main et fit quelques pas vers le visiteur.

– Allons, viens ici à l'abri sur la terre ferme.

Et finalement, lui serrant la main:

– Bonjour. C’est bien que tu sois venu me voir.
– Salut, Tintori. On peut savoir ce que tu fais ici, «vautré» dans la paix, alors que – comme dirait Zaroli – Hannibal est à nos portes? lui répondit Ambrogio.

L’autre plissa le front.

– Je crains que ce soit nous qui soyons aux portes des autres, que ce soit nous les Hannibal, murmura-t-il.

Il était sensiblement plus grand qu’Ambrogio, et avait les yeux et les cheveux noirs.

– Ton père, qu’en dit-il? Comment a-t-il pris ça? demanda Ambrogio.

Tintori secoua la tête.

– Si possible, avec lui, essaie de ne pas parler de la guerre, l’avertit-il en baissant la voix. Il lui en a fallu du temps pour se calmer.

Ambrogio serra, comme pour signer un accord, le poignet de son camarade.

– Tu as bien fait de m’avertir.

– Eh bien, fit l’autre, tu veux entrer dans la maison, ou tu préfères t’asseoir ici, *patulae sub tegmine bambui*?

– *Bambui*?

– C’est le génitif de «bambou», non? dit Tintori.

– Ah bon, *bambui* alors, répondit Ambrogio. Je me mets moi aussi volontiers sous les *bambui*.

Lesquels *bambui* étaient plutôt mal entretenus, de même que les fauteuils en osier décrépits auxquels ils faisaient de l’ombrage, de même que la petite cour et que la maison, qui était une sorte de ramification d’une ancienne maison bourgeoise transformée en logement populaire. «Mis à part la pauvreté, on voit bien qu’il manque une femme, ici», pensa Ambrogio, sans beaucoup d’originalité. Il se souvint que la femme du grand invalide – une modeste infirmière – était morte en donnant le jour à son camarade Michele.

– Mais attends, laisse-moi d’abord ranger ça.

Suivi pas à pas par son ami, il alla mettre, comme il le faisait à chaque visite, sa bicyclette sous un petit porche; là étaient fixés au mur, au moyen de grosses agrafes, deux bas-reliefs de marbre: les seuls – Ambrogio le savait – qui soient restés au tailleur de pierre du temps où il pouvait produire.

Cette fois encore – ne fût-ce que par courtoisie – il s’attarda un peu à les contempler: chargés de figures dramatiques en fort

relief, ils représentaient, l'un la lutte entre l'archange Michel et Lucifer (le sujet préféré du singulier sculpteur), l'autre la montée du Christ au Calvaire.

– Je ne me risquerai pas à faire des commentaires, mais tu sais qu'ils me plaisent, dit-il par courtoisie à son camarade. Comme d'ailleurs ils plaisent à mon cousin Manno qui s'y connaît un peu plus que moi. Ce n'est pas pour rien qu'il est inscrit en architecture.

Son camarade approuva.

– Je me souviens de ce qu'a dit Manno quand il est venu ici. Cette fois-là, pas comme aujourd'hui, tu t'étais risqué à commenter ces sculptures.

– Je n'ai jamais fait ça, plaisanta Ambrogio, ou bien je devais être très jeune.

Mais Tintori ne plaisantait pas.

– Il y a deux ans de ça. Tu avais dit que ces sculptures étaient *naïves**. Tu te rappelles?

– Si tu le dis.

– Manno t'a repris : « Pourrais-tu qualifier de "naïves" les œuvres des maîtres cômasques ? a-t-il dit. Non. C'est vrai qu'elles sont ingénues et tout ce que tu voudras, mais elles sont aussi objectivement tout autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui par "naïf". Selon moi, a-t-il dit, ces sculptures découlent en ligne directe du même moule culturel qui a produit les œuvres de Côte. Parce qu'elles sont, de la même façon, un produit spontané de notre peuple, de son monde intérieur, sans influence ou apport étranger. » Pour moi, conclut Tintori tandis qu'ils traversaient la petite cour en sens inverse, ce fut l'un de ces discours qui laissent des traces, c'est pourquoi je m'en souviens presque mot à mot. En un certain sens, ça m'a ouvert les yeux sur l'art de mon père. (Il était sur le point d'ajouter « et aussi sur le mien », vu que pour lui, comme pour les Cômasques, il était incontestable que l'art se transmettait de père en fils ; mais il laissa tomber.)

Ils s'assirent dans les fauteuils près de la touffe de bambou, au pied duquel poussait une bande de minuscules muguets, modestes comme l'herbe. (« C'est ma mère qui les a plantés », avait autrefois expliqué Tintori. Bien que personne ne s'en occupât, les petites plantes continuaient de reparaître, année après année, tenaces – malgré leur fragilité – comme certains souvenirs délicats qui, même si nous les négligeons, s'obstinent à nous revenir en mémoire.)

– Et où se trouve ton cousin, maintenant? demanda Tintori. Toujours à Pesaro?

– Non, ces jours-ci il est à Nomana, en permission en attendant son grade de sous-lieutenant; il doit retourner sous les drapeaux le 14 septembre. Tu sais que j’ai passé avec lui deux semaines à la mer, à Cesenatico?

– C’est un garçon sensé comme il n’y en a pas beaucoup. Ça me plairait d’avoir son opinion sur l’armée.

– C’est vrai, il est intéressant. Tu aurais dû entendre, à Cesenatico, les commentaires de Clergé Indigène. Enfin, maintenant, Manno est chez nous. Si tu veux, tu peux venir un de ces jours, un après-midi, tu verras aussi mes frères et sœurs qui sont rentrés de vacances.

Tintori était déjà allé plus d’une fois à Nomana, et connaissait à peu près toute la famille.

– Un de ces après-midi? Non, maintenant je suis dans une phase de paresse, répondit-il.

– N’en parlons plus, alors.

Les deux amis se sourirent cordialement.

– Dis-moi un peu, fit Ambrogio, je me demandais quelque chose, en venant ici: tu n’as plus écrit de romans?

– Quels romans?

– Comment: quels romans? Ceux que tu écrivais au collège, tu ne te rappelles pas celui que le professeur Zaroli t’a confisqué?

– Ah, quand nous étions encore en troisième... Qu’est-ce que tu vas donc déterrer? Non, de toute façon, répondit Tintori – et il cita en dialecte: «Courges et melons à leur saison» (*Zucche e meloni alle loro stagioni*). C’est depuis ce temps-là, depuis la troisième, que je n’en écris plus.

Ambrogio le regarda d’un air interrogateur.

– Tu veux savoir pourquoi? fit Tintori. Allons, comment fait-on pour écrire si l’on n’a pas d’abord fait l’expérience de la réalité, l’expérience de la vie? Maintenant nous avons dix-neuf ans, il est trop tôt pour écrire.

Voilà une autre des caractéristiques de Tintori, pensa Ambrogio, le sens des limites du jeune âge, un sens typiquement issu de Côme, que peu de jeunes avaient au collège. Au mépris de fortes impulsions, il n’avait jamais voulu se vieillir, tendant même à se rajeunir à l’occasion.

Dans un fauteuil roulant poussé par un soldat du service de santé, Tintori père sortit de la maison.

Le jeune homme se leva respectueusement; l'invalidé lui sourit en le saluant d'un signe de la main et se fit accompagner à la touffe de bambou. Une fois encore, Ambrogio remarqua à quel point il remuait la tête difficilement. Son corps – un peu flasque – donnait l'impression de pivoter à l'endroit où la colonne vertébrale avait été touchée. Son fils lui demanda avec sollicitude :

– Tu sors faire ton tour au village, papa?

– Oui. Mais d'abord, laisse-moi saluer ton ami.

Il s'exprimait en dialecte et serra la main d'Ambrogio.

– Cher Riva, qui est venu voir Michele, mon Michele archange – il fit une pause, examinant le visiteur avec sympathie. Je ne vous demande rien à propos de l'issue des cours. Je sais qu'en mai vous avez tous été reçus sans examen.

– Oui, mais alors qu'à ce moment-là ça me paraissait une grande chance, dit Ambrogio, maintenant – et il baissa tout à coup la voix : Depuis que la guerre a éclaté... (« Quelle gaffe, mon Dieu, pensa-t-il. J'ai tout de suite dit ce que je n'aurais pas dû dire ! »)

– Eh bien, c'est toujours une chance, dit avec naturel Michele. Pense à ceux qui l'an dernier ont dû se farcir les examens et qui maintenant, par rapport à la guerre, sont dans la même position que nous.

Ambrogio eut un sourire gêné.

– C'est vrai.

– Pour moi, de toute façon, continua Michele, la chose la plus importante est d'un autre ordre : cette année, je ne serai plus un poids pour lui pour les frais du collège, dit-il en montrant son père. Notre collège coûtait cher, c'est l'un des plus chers de Milan. L'université coûtera moins, beaucoup moins.

Il hocha la tête plusieurs fois.

Le soldat accompagnateur, un bon diable à lunettes, à l'aspect doux, qui dans l'intervalle avait pris place dans l'un des fauteuils, eut un petit rire, plutôt pour participer.

L'invalidé, presque sans bouger la tête, promena son regard de lui à son fils.

– Il coûtait cher, c'est vrai, mais c'était aussi l'un des plus sûrs – il se tourna vers Ambrogio. N'est-ce pas?

– Eh, approuva vaguement le jeune homme, incertain du sens que l'autre donnait au mot «sûr» en dialecte. Avec des professeurs comme ceux-là – certains d'entre eux du moins –, qui écrivent des manuels qui seront ensuite adoptés par d'autres écoles (Nangeroni par exemple: on peut dire que la moitié de l'Italie étudie la géographie par ses textes, et Mazza, et Consonni), eh bien, avec de tels professeurs, une école coûte forcément cher.

L'invalidé ne dit ni oui ni non.

– Mais en attendant, continua Ambrogio qui suivait son idée, toi et moi avons eu l'enseignement le meilleur qui soit.

Il y eut une pause; l'invalidé continuait à se taire.

– Ce n'est pas pour ça, expliqua alors Tintori fils. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais ce n'est pas pour ça que mon père m'a fait étudier pendant dix ans dans un collège qui lui engloutissait les deux tiers de son revenu mensuel. C'est surtout parce qu'il estimait que c'était l'école la plus sûre sous l'angle moral.

– Bien sûr, confirma l'invalidé, c'est pour ça.

– Eh! dit alors Ambrogio avec l'air de faire une découverte. Vous voulez le savoir? Je n'y ai jamais pensé, mais dans le choix de mon père il devait bien entrer une considération semblable.

Il fit un clin d'œil entendu à son camarade.

L'invalidé remarqua le geste.

– Vous êtes jeunes, dit-il, vous plaisantez là-dessus parce que vous ne vous rendez pas compte de ce que représente pour un père le risque de perdre son fils. Et qu'alors ce fils est aussi perdu pour Notre-Seigneur. Avec toutes les idées et les façons de penser fausses qui circulent aujourd'hui.

– Mais papa, je ne suis pas un enfant, protesta Michele. J'aurais su me protéger, non? Me défendre. Tu sais bien que de caractère je suis peut-être plus fervent que toi.

– Maintenant oui, tu es bien solide (*franch*), parce que tu t'es formé de la bonne façon, dit le père, et je remercie toujours Dieu pour ça. Mais quand tu étais petit?

– Avec toutes les petites jeunes filles qui circulent, lança le soldat de santé, qui avait suivi à moitié.

– Oh, ça va, souffla Michele.

Il y eut une pause.

– Vous êtes deux braves garçons, dit l'invalidé en guise de conclusion – et au soldat: Alors Piero? On le fait, notre petit tour?

Après s'être de nouveau levé et lui avoir serré la main, Ambrogio le regarda s'éloigner à travers la fange de la petite cour, cloué à son fauteuil dont les roues ressemblaient à des roues de bicyclettes.

– Tu l'as toujours vu comme ça, n'est-ce pas?

– Je ne l'échangerais contre aucun autre père au monde, répondit Tintori fils.

– À l'école, on nous a appris la raison de la douleur, son rôle dans l'économie du salut de tous, etc. Mais quand on est dedans, je ne sais pas, fit Ambrogio.

Tintori continuait d'approuver.

– Quand on est dedans, ces explications ne suffisent pas, dit-il – et, baissant un peu la voix: Ce ne sont pas des raisons humaines, celles-là; à l'école, ils nous ont tout simplement transmis ce que le Christ a enseigné avant de se livrer aux bourreaux pour être mort en croix. Mon père, lui, aide le Christ.

Tout à coup, ses yeux se mouillèrent.

– Il souffre la Passion du Christ, et il est conscient de le faire.

Après avoir prononcé ces mots, il se calma, changea de conversation. Ils continuèrent à deviser une bonne heure, assis à l'ombre des bambous, et, au bout d'un moment, tandis qu'ils formaient des plans pour leur prochaine vie universitaire, ils avaient recommencé à plaisanter, de belle façon même, comme c'est naturel chez deux jeunes gens.

28

Au cours des quinze jours qu'il passa à Nomana avant de retourner sous les drapeaux, Manno – comme il l'avait promis à don Mario – consacra quelques soirées aux garçons de l'oratoire.

Il reprit, là où il les avait interrompues, certaines de ses leçons sur l'art.

– L'art, s'il est authentique, nous conduit à Dieu. (Que le lecteur ne s'étonne pas de rencontrer, tout de suite après Michele Tintori, un autre jeune homme passionné par Dieu: après tout, nous nous trouvons en Brianza, dans la Brianza d'alors.) Cela, je vous l'ai dit des tas de fois avant de partir, c'est le postulat qui est à la base de nos rencontres, vous le savez.

Les garçons, assis devant lui sur les chaises pailonnées de l'oratoire, l'écoutaient attentivement. Ils savaient qu'à la différence de ses

cousins, Ambrogio et Fortunato, Manno n'avait pas l'intention de devenir industriel. (D'ailleurs, il n'en avait pas le profil; du moins, pas celui de l'industriel de Brianza, lequel, comme on l'a dit, est presque toujours de souche populaire. Manno avait des manières différentes, plus raffinées et plus désinvoltes.) Il devait tout de même avoir des raisons bien importantes, pensaient les garçons, pour refuser l'opportunité que la vie lui offrait.

– Écoutons Carlino, dit-il, tentant d'interroger le jeune homme. Pourquoi est-ce que je dis et répète que l'art nous mène à Dieu? Tu t'en souviens ou tu ne t'en souviens plus, et est-ce qu'il te semble que je le dis seulement parce que nous nous trouvons à l'oratoire?

L'interpellé, se levant, eut du mal à répondre.

– Parce que dans l'art il y a le particulier, c'est-à-dire, non, l'universel. Euh, je ne m'en souviens pas très bien.

Les autres garçons ricanèrent, mais de façon contenue; ils avaient tous une certaine difficulté à se rappeler ces concepts abstraits que leur détaillait avec tant de patience Manno, étudiant en deuxième année d'architecture.

– L'art, dit le jeune homme, c'est «l'universel dans le particulier», c'est ce que tu voulais dire, ce que nous avons dit tant de fois. (En répétant l'antique définition qui a orienté les artistes des siècles où l'Italie était vraiment grande en art, Manno n'éprouvait pas le moindre scrupule envers les esthétiques nouvelles, toutes plus ou moins en contradiction entre elles, dont sont aujourd'hui pleines les têtes et les revues spécialisées.) Mais que signifie, en d'autres termes, cette phrase? Essaie de l'expliquer avec des mots à toi.

– Ça veut dire que l'art est... est une espèce de... s'efforçait de se souvenir Carlino Valli, dix-sept ans, apprenti jardinier.

– Bien. Je vois qu'il est nécessaire de faire une révision générale. Faites attention, parce que ces choses pourront servir à tout le monde: autant à ceux d'entre vous qui seront ouvriers, parce que ça leur enrichira l'esprit, qu'à ceux – surtout ceux-là – qui tailleront le bois ou battront le fer, ou seront dessinateurs industriels, tous travaux auxquels nous, en Brianza, sommes très enclins. C'est si vrai que notre petite école professionnelle de Nomana, toute du soir qu'elle est, réussit chaque année à placer quelque concurrent dans les concours provinciaux et même nationaux. Comme ton frère Umberto, hein, Giacinto, qui, il y a trois ans, a obtenu le grand prix national de dessin.

– Maintenant, Umberto est soldat à Udine, déclara Giacinto satisfait.

– Je sais, dit Manno.

– Giacinto, ne dérange pas, intervint don Mario. Que ton frère se trouve maintenant à Udine plutôt qu'à un autre endroit n'a rien à faire avec le propos.

Le jeune prêtre – cheveux en brosse, figure d'enfant à lunettes cerclées de fer très fin – était toujours présent avec les garçons. «Je veux apprendre, moi aussi», soutenait-il.

En son absence, les garçons plus petits qui n'étaient pas autorisés à assister aux leçons de Manno se retrouvaient donc sans surveillance dans la cour, et quelquefois ils en profitaient.

Par exemple, pour franchir le portail et jeter des pierres contre quelque panneau dans la rue, ou même contre un piquet métallique, ou bien, s'ils l'avaient à portée de tir, contre quelque pauvre chien errant qui traînait dans les parages à la recherche de nourriture. Les Italiens – comme cette guerre elle-même allait le démontrer – ne sont pas sans amour pour le prochain ; ils sont pourtant sans pitié pour les animaux, et les gens de Nomana, les enfants en particulier, ne faisaient pas exception à la règle.

Un soir justement, quelques gamins qui étaient à la porte de l'oratoire («De toute façon, aujourd'hui il y a la conférence pour les grands, et don Mario ne s'aperçoit pas que nous mijotons quelque chose») poursuivirent un petit chien errant.

– Regardez, hé, regardez, s'exclama l'un d'eux, c'est le chien de l'aubergiste, celui dont l'aubergiste ne veut plus.

– Il n'en veut plus, non, parce que maintenant il a un nouveau chien.

– On peut lui faire ce qu'on veut.

– Eh, toi, Fido, l'appela en se dirigeant vers lui l'un des enfants. Fido, viens ici, pauvre Fido – et, sortant son mouchoir de sa poche, bien serré dans son poing de façon que la bête ne voie qu'un peu de blanc, il le lui tendit comme si c'était un morceau de pain. Tiens Fido, tiens, prends.

L'animal, complètement affamé, éreinté, l'une de ses petites pattes si terriblement blessée qu'il ne la posait pas par terre pour marcher, s'était arrêté ; il leva son pauvre museau, essayant de flairer ; il se trouvait à une douzaine de mètres des gamins.

– Tiens Fido, tiens, tiens, prends.

Le chien montrait une peur évidente (il avait peur de tout désormais), mais la faim le poussait aussi vers cette fiction de pain.

C'était un petit bâtard de couleur indéfinie, auquel, du jour au lendemain, son patron avait refusé la nourriture et le logis, lui fermant la porte sur le museau: «Va-t'en, et que je ne te revoie plus. Hors d'ici.» Comme l'animal, des jours durant, ne s'était pas éloigné de la maison, cherchant la moindre occasion pour y rentrer de nouveau, l'homme, qui ne se sentait pas le courage de le tuer, l'avait durement battu, jusqu'à ce qu'il s'enfuît en hurlant. «Voilà – et il jurait: Maintenant, il aura enfin compris.» Malgré cela, le chien n'avait pu se résoudre à s'éloigner vraiment. Où aurait-il pu aller? Depuis d'innombrables générations, les animaux de son espèce ont désappris à se procurer leur nourriture tout seuls: par volonté de l'homme, c'est de l'homme lui-même qu'ils reçoivent leur subsistance, et, en échange, ils lui accordent leur compagnie, leur joie et une totale dévotion. Il jappait à cause de la faim, surtout la nuit; la faim le faisait même trembler et, une nuit que, tremblant ainsi, il s'était glissé sous le porche où autrefois était son écuelle, le patron, furieux – attiré par les grondements du nouveau chiot –, lui était tombé dessus et l'avait frappé avec force coups de pied dont un avait estropié irrémédiablement l'une de ses pattes. Depuis, le bâtard errait dans Nomana et ses alentours, léchant continuellement sa patte endolorie et se tenant avec terreur à l'écart de la maison de l'aubergiste. Il fouillait dans les boîtes à ordures, parfois quelqu'un lui jetait un morceau de pain; mais si l'animal essayait de se fixer dans une cour, on l'en chassait: «Encore ici, non, pas ici, va-t'en. Va-t'en, sale bête.» Il n'avait littéralement plus que la peau et les os, et il était dans cet état quand les garnements de l'oratoire l'avaient appelé, feignant de lui tendre de la nourriture. Les yeux implorants et la queue basse, il s'était laissé approcher, puis prendre.

– *El gh'è! El gh'è!* (Ça y est! Ça y est!), avait crié en le saisissant par la peau du cou celui qui était allé à sa rencontre, le mouchoir serré au creux de la main. Je l'ai pris, ça y est!

– Fais attention à ne pas le laisser s'échapper.

– Attention. Oui, fais bien attention.

Les enfants l'avaient entouré.

– Fais gaffe qu'il ne te morde pas.

– Que veux-tu qu'il morde, moche comme il est?

Ils jubilaient.

– Et maintenant? Qu'est-ce qu'on lui fait?

– Une boîte. Allez, attachons-lui une boîte à la queue.

– Oui, une boîte.

– Oui, oui, allez.

Sitôt dit, sitôt fait. Il avait dans la poche la ficelle nécessaire à l'opération et la sortit. Mais la boîte, il fallait aller la chercher, et aucun des garnements ne voulait s'éloigner de la prise.

– Regardez comme il tremble.

– Sale trouillard.

– Là, dans le virage, il y a des boîtes. Allez, Gino, toi, va en chercher une.

Gino ne voulait pas y aller; alors la petite troupe tout entière se déplaça, avec le chien auquel on avait enroulé la ficelle autour du cou en guise de laisse. Par terre il y avait effectivement quelques boîtes rouillées, ils en choisirent une et l'attachèrent à la queue de la bête. Puis ils la lâchèrent en la chassant.

– Va-t'en d'ici, va-t'en, sale bête. Ouste.

– Allez! Va-t'en!

Aussitôt, le chien tenta de s'éloigner et de fuir, ce qui fit rebondir la boîte sur le pavé et la fit battre contre ses pattes de derrière. Le pauvre animal se tourna un instant, incertain quant à la nature de ce nouveau tourment: il vit les enfants courir après lui en criant, et se mit alors à courir à son tour tandis que la boîte rebondissait et crissait, et battait toujours plus souvent, parfois avec le bord coupant du couvercle, la patte blessée qu'il était maintenant obligé de poser par terre. L'animal commença à hurler de douleur, il courait et hurlait, et les enfants derrière lui applaudissaient: le divertissement ne pouvait pas être plus grand.

Le long de la rue de l'oratoire venait en sens inverse Aristide del Ghemio, un idiot d'une cinquantaine d'années, à la peau rougeâtre, au visage et au cou déformés de façon caractéristique par son mal, qui était très prononcé, au point de ne lui consentir – surtout quand il était énervé – qu'un parler haché.

Objet lui aussi parfois – s'il n'y avait pas d'adultes présents – des agaceries et des moqueries de la marmaille, l'innocent se rendit compte que les gamins étaient en train de tourmenter le chien et se porta instinctivement à son secours, ouvrant les bras pour leur barrer la route; en même temps, il émettait des cris convulsifs de reproche. Le chien passa près de lui et se sauva. Quand il eut disparu de la place, on n'entendit plus ses cris ni le bruit de la boîte.

Les enfants s'étaient arrêtés: ils considérèrent l'idiot, d'abord avec peur, puis avec un désappointement grandissant. Les plus

hardis, sans trop s'approcher de lui, commencèrent à l'insulter, et, très vite, tous se mirent à se moquer de lui.

– Aristide n'est capable d'attraper personne, cria celui qui avait capturé le petit chien – et ramassant par terre un caillou, il le lança dans sa direction.

– Froussard qui s'échappe, cria un autre.

Comme il y avait des détritrus contre un mur, ils en ramassèrent et se mirent à les lancer sur le malheureux qui, frappé tout d'un coup au visage, n'osait plus s'avancer. Incapable qu'il était de prononcer les mots en entier, il grognait à sa manière étrange en agitant les bras de façon désordonnée, alors que les gamins hurlaient encore plus que lui : ils avaient trouvé un nouvel amusement.

Du portail de l'oratoire don Mario sortit en courant, suivi par d'autres.

– Que faites-vous ? Quelle honte ! cria-t-il.

Au début, les gamins ne semblaient pas vouloir lâcher prise, mais les garçons plus grands qui étaient sortis avec don Mario les attrapèrent rapidement par la peau du cou ; quelques taloches volèrent, quelques-uns d'entre les petits se mirent à pleurnicher.

– Méchants. Quelle honte, disait don Mario – il semblait au bord des larmes. Emmenez-les tous dans la pièce du billard, j'arrive.

Le prêtre alla vers l'idiot qui, adossé à un mur, ne se calmait pas. Il sortit son mouchoir de sa poche et entreprit d'essuyer les traces de détritrus, tout en lui parlant avec affliction et pitié. Enfin, le prenant d'abord par la main, puis passant un bras sous le sien, il le persuada de se laisser conduire chez lui, au fond de la même rue.

S'ensuivit une réprimande aux garnements dans le local du billard (ils étaient tous plus ou moins en larmes à cause de la façon vigoureuse dont les plus grands leur avaient tiré les oreilles), puis une solennelle réprimande à tous les garçons de l'oratoire sans exception. Pour ce soir, la conférence – interrompue à son début – n'aurait pas lieu.

– Rentrez tous chez vous et essayez de vous rendre compte de la gravité de ce qui est arrivé, dit don Mario. Ou vous vous en rendez compte, ou l'oratoire est inutile, et alors moi aussi je suis inutile.

Manno crut bon de raccompagner le prêtre qui ne parvenait pas à se calmer.

– Tu as vu ce qu'ils ont fait? répétait-il. Tu as vu cette méchanceté?

– Oui, calmez-vous, don Mario, lui disait Manno, calmez-vous. C'étaient les plus petits, on n'a pas encore eu le temps de les éduquer, de les former.

– Oui. Cet âge-là, dit le prêtre en s'arrêtant et en ouvrant grand sur le jeune homme ses yeux d'enfant derrière ses lunettes, et l'âge précédent aussi sont peut-être les pires. C'est le temps où ils découvrent la sexualité et... que de péchés, quels saligauds, si tu savais.

– Mais après, un peu plus tard, vous savez bien qu'ils se corrigent. Essayez de ne pas être trop pessimiste. N'est-ce pas un fait que la plupart des jeunes hommes de Nomana, pour ne rien dire des filles, arrivent vierges au mariage? Vous trouvez que c'est une petite victoire, ça? Vous savez bien comment ça se passe ailleurs.

– Oui, on arrive à les éduquer, relativement, presque tous. Mais avec quels efforts. Que de prières devant le tabernacle!

Ils s'étaient remis à marcher. Le prêtre s'arrêta de nouveau.

– Pourquoi est-ce ainsi? Pourquoi, petits, sont-ils si difficiles?

– Il faut croire que les enfants ne naissent pas naturellement bons. Voilà encore un fait qui nous le rappelle.

– C'est un âge, dit le prêtre, où parfois se décide le sort d'une âme.

Ils recommencèrent à marcher. Du petit chien dont ils avaient eu vent aussi, ils ne parlèrent pas du tout. (Anticipons un peu: trente ans plus tard, sous l'influence laïco-humanitaire de la télévision et des idées nouvelles, les jeunes de Nomana n'agiront plus de la sorte. Ils tourmenteront moins les animaux, ne tourmenteront plus publiquement les innocents, et il est vrai que ce sont deux pas en avant. Mais ils commenceront – comme cela ne s'était jamais vu dans l'histoire du village – à haïr des groupes sociaux déterminés, et, en outre, aucun d'entre eux, ou presque, n'arrivera plus vierge au mariage. Tant l'être humain est limité: il acquiert d'un côté, il perd ponctuellement de l'autre, et, à cela, il semble qu'il n'y ait pas de remède. Qu'on pense, en dernier ressort, aux incroyables boîtes pour la nidification des étourneaux installées sur les baraquements d'Auschwitz par les bourreaux qui avaient le cœur tendre pour les oiseaux.)

Quand ils arrivèrent à la maison de don Mario et que le prêtre fut sur le point d'ouvrir la porte, il se souvint tout à coup:

– Les parents d’Aristide del Ghemio ! Je ne suis pas entré chez eux pour leur expliquer, pour m’excuser. J’avais surtout en tête les garçons et... Il faut que j’y aille tout de suite. Salut Manno, nous nous reverrons à ton prochain cours, mardi.

Manno lui serra la main, puis le regarda s’éloigner d’un pas pressé dans le soir tombant, voûté dans sa soutane qui lui donnait l’air encore plus fragile.

– Cher don Mario ! murmura-t-il.

29

À quelques jours de là, à la mi-septembre, le jeune homme partit pour sa nouvelle destination, Plaisance. Les cousins et les oncles qui lui tenaient lieu de parents l’accompagnèrent au train.

Grand et blond, dans son nouvel uniforme de sous-lieutenant, avec ceinturon et bottes, Manno faisait, il faut bien le dire, bel effet. Mais on devinait surtout qu’il serait un vrai officier.

Pendant le retour, pas à pas, vers la maison, la conversation roula sur la guerre, cependant que les plus petits écoutaient attentivement. À dire vrai, il y avait eu peu d’opérations militaires italiennes au cours de ces trois premiers mois. Les humiliants combats avec la France, déjà réduite à merci par les Allemands, n’avaient duré que deux semaines, et des rumeurs confuses avaient même circulé, d’après lesquelles les nôtres n’avaient réussi à progresser que dans quelques secteurs limités ; l’armée – selon ces rumeurs – s’était révélée peu préparée. Mais l’armistice avait été de suite décrété et l’on ne pouvait pas juger. Il y avait eu aussi deux échanges de canonnades entre notre flotte et l’anglaise dans les eaux de Punta Stilo et de Capo Spada, avec un résultat douteux : plus que des batailles comme celles rapportées dans les livres d’histoire, où une flotte gagne et l’autre perd, elles avaient paru des essais, des débuts de batailles. Il y avait eu une facile avancée italienne en Afrique orientale, ça oui, mais seulement des escarmouches en Libye. Dernièrement, en septembre, les nôtres semblaient être décidés, tout d’un coup, à prendre le canal de Suez ; ils s’étaient toutefois arrêtés bien avant d’y arriver, et, depuis quelques jours, la radio et les journaux apostrophaient avec arrogance ceux qui s’interrogeaient sur les raisons de ce retard. Se poser de telles questions – avertissaient-ils – constituait un signe de méfiance envers nos glorieuses forces armées.

– Ce qui signifie, fit remarquer Gerardo, que les journalistes du régime eux-mêmes se rendent compte de l'étrangeté de la situation.

– Oui. Je ne comprends vraiment pas pourquoi, avant de commencer la guerre, nos chefs n'ont pas au moins préparé l'occupation de Malte et du canal de Suez, qui, semble-t-il, étaient peu défendus, dit Ambrogio, comme me le rappelait Tintori il y a quelques jours. Et peut-être aussi l'occupation de Gibraltar, avec quoi ils auraient tiré profit de leurs précédents efforts en Espagne. Vous vous rendez compte qu'il aurait suffi de ça pour chasser les Anglais de la Méditerranée? Il n'y aurait alors eu aucun besoin de bataille navale.

– Ce sont des questions que les fascistes eux-mêmes se posent, mon camarade Mazzotti de Milan me l'a dit, rapporta Fortunato. Son père, qui est l'un des responsables au parti, ne s'explique pas cette inertie. Ni comment il se fait que nous sommes en train de retirer, sans les avoir vraiment utilisées, les forces aériennes que nous avions transportées en Belgique pour bombarder l'Angleterre.

– Pour moi, en tout cas, la chose la plus étonnante, c'est que les usines continuent à travailler toutes ou presque à un rythme de peu supérieur à la normale, dit Gerardo. C'est-à-dire que l'industrie n'ait pas encore été soumise à un grand effort. Cela signifie que si nous sommes vraiment entrés en guerre sans préparation nous continuerons à le rester. Aucune affaire civile ne serait conduite d'une telle façon.

Conversant ainsi, perplexes, ils avaient parcouru le grand boulevard ombragé de chênes (l'unique boulevard du pays) qui de la gare monte à la place de Nomana. Giulia proposa d'entrer un moment dans l'église, «prier pour notre Manno, afin que le Seigneur le protège». Giulia n'avait pas pris part à la conversation parce que, depuis le départ de son neveu, elle avait obstinément en mémoire, à demi effacés, les lointains départs de ses deux frères durant la guerre précédente, dont l'un, l'oncle Francesco, n'était pas revenu.

Dans l'église, ils distinguèrent dans la pénombre don Mario agenouillé sur un banc, qui priait tout seul, la tête entre les mains. Dans la grande niche sous le maître-autel, le crucifix était découvert et illuminé comme dans les jours solennels, sans doute à la demande des parents de quelque soldat du village qui se trouvait en grand danger (cette fois, expliqua Ambrogio, il devait s'agir

de Roberto Beretta, classe 1920, embarqué sur un sous-marin qui, ces jours-ci, n'était pas rentré à la base). Giulia ajouta alors Roberto à ses prières.

Puis toute la compagnie sortit de l'église et se sépara : Gerardo et Ambrogio se dirigèrent vers l'usine, les autres vers chez eux.

Au cours des semaines suivantes, la guerre continua à se traîner de la même façon. On n'en voyait pas de signes, ou presque. On voyait même beaucoup de jeunes gens en civil, qui vauquaient à leurs occupations habituelles, exactement comme si l'on n'était pas en guerre. Il est vrai qu'il fallait respecter les consignes de black-out, que les véhicules circulaient tous phares cachés et les garde-boue vernis de blanc, mais, en compensation, les avions ennemis continuaient à ne pas donner signe de vie.

Sauf une nuit où il en arriva un, tout à fait isolé ; radio et journaux en parlèrent comme d'une sérieuse tentative anglaise de bombarder Milan. L'avion lâcha une seule bombe dans la région de Monza, touchant par hasard un petit chalet en construction non loin de la grande route qui longe le parc royal.

Ambrogio crut bon d'y faire un tour à bicyclette ; il fut surpris de l'insignifiance des dégâts : deux maçons, avec de la brique et de la chaux, les répareraient en quelques heures. Ils étaient donc de cette importance, les dommages que l'aviation pouvait causer ? Le jeune homme rentra chez lui perplexe.

30

Cette atmosphère stagnante fut bouleversée à la fin octobre par une nouvelle vraiment inattendue et presque paradoxale, au point de paraître au début incroyable : la nouvelle de notre agression contre la Grèce.

– La Grèce ? Pourquoi la Grèce ? Qu'est-ce qu'on en a à faire, de la Grèce ?

La radio et les journaux entreprirent encore une fois de peser sur les esprits, mais en quelques jours leur ton, de triomphant et enthousiaste, se fit plutôt prudent, puis – pour qui était en mesure de comprendre – presque inquiet.

Les choses sur le front grec avaient subitement mal tourné pour nous, attaquants. Les intolérants au fascisme en jouissaient en cachette, certains même en parlaient ouvertement : « Quel piètre individu », « Quel crétin, ce Mussolini », « Il a cru qu'il

recommencerait la promenade de l'an dernier en Albanie, et il a attaqué sans même préparer les forces nécessaires. Maintenant, il fait rire le monde entier. Ce n'est pas pour me déplaire! ».

Il restait entendu que les forces en question seraient tout de suite dépêchées et que notre conquête, après cette déculottée initiale, serait rapide; il n'était même pas pensable que les choses pussent se dérouler autrement.

Et pourtant, c'est ce qui arriva. Après des semaines et des semaines de combat se profila précisément le danger pour nous de perdre l'Albanie et d'être jetés à la mer. Au-delà des explications de la radio et des journaux – qui n'expliquaient rien – et en dépit de leur insistance sur quelque succès local, il filtrait du front des nouvelles inexplicables: les nôtres n'en pouvaient vraiment plus, les seuls qui tenaient étaient les chasseurs alpins de la division Julia. La rumeur commença à circuler que tous les chasseurs alpins disponibles seraient envoyés en Albanie.

Ces jours-là, don Carlo Gnocchi, aumônier de la division Tridentina, se trouvait en permission à Nomana, chez sa mère; il portait la soutane et aidait à l'église. Un matin, les Riva le virent arriver en uniforme avec une petite valise.

– Je suis parti un peu plus tôt pour venir vous saluer.

– Mais, don Carlo... Vous ne deviez pas retourner aux armes la semaine prochaine seulement?

– Si, en effet. Mais j'ai reçu ce matin un télégramme m'ordonnant de rentrer immédiatement.

Ils le firent asseoir au salon, Francesca s'empressa de téléphoner à l'usine pour avertir son père et Ambrogio qui parurent peu après.

– Que se passe-t-il, don Carlo?

– Qui le sait.

Il souriait doucement; il avait un visage fin et un front haut, d'intellectuel.

– Ils vous envoient en Albanie?

– Peut-être, je ne sais pas. Du reste, s'ils y envoient mes chasseurs...

– Mais vous êtes content d'y aller? demanda Alma, la petite statue.

Ils étaient tous assis autour de lui. Rodolfo, âgé de sept ans, ne parvenait pas à détacher ses yeux du chapeau alpin avec la plume et les galons dorés, posé sur le divan à côté du prêtre.

Don Carlo répondit:

– Content, petite Alma? D’aller à la guerre? Mais là où sont les soldats doit être aussi leur aumônier. Tu ne crois pas?

– Ils nous ont mis dans un beau pétrin, ceux d’en haut, fit observer Fortunato. Est-il possible d’être inconscient à ce point?

Don Carlo écarta ses mains consacrées et ne dit rien.

– Pourquoi croyez-vous qu’ils l’ont fait? Je veux dire : pourquoi selon vous ont-ils attaqué la Grèce? demanda Ambrogio.

En temps de paix, don Carlo écrivait dans le quotidien catholique, ses avis étaient recherchés; mais maintenant il était clair qu’il n’avait pas envie de se prononcer, et il ne répondit pas.

– Pourquoi veux-tu qu’ils l’aient fait? répondit à sa place Gerardo, répétant devant don Carlo sa propre opinion déjà exprimée d’autres fois. Mussolini en a eu assez d’être l’éternel second par rapport à Hitler, alors il a voulu épater le monde avec une entreprise personnelle. Voilà tout.

– Et il l’a effectivement épaté, murmura don Carlo.

Rodolfo s’était penché sur le chapeau alpin pour mieux l’examiner; l’aumônier le lui mit sur la tête. L’enfant poussa un cri de joie et aurait couru dehors si sa mère ne l’avait pas attrapé par un bras.

– C’est vrai que les chasseurs alpins sont les seuls qui tiennent en Albanie? demanda Ambrogio. Vous savez quelque chose, vous? Vous avez entendu parler de ces deux compagnies de la division Julia qui ont réussi seules à tenir le front abandonné par une division ordinaire?

– J’ai entendu parler de ça, dit don Carlo. Mais qui sait comment ça s’est passé réellement. En temps de guerre, on raconte tant d’histoires.

– Celle-là, j’ai l’impression que ce n’est pas une histoire.

– Allez savoir, fit l’aumônier. C’est sûr de toute façon qu’on peut compter sur les chasseurs alpins. Je les connais: ce sont les moins bellicistes de tous les soldats, mais ce ne sont pas des gens qui se sauvent, ça jamais.

Il n’appréciait pas trop de parler de la guerre, et en cela aussi il était semblable à ses chasseurs. Il changea de conversation, parla de l’époque où Gerardo présidait l’Action catholique de Nomana:

– J’étais enfant alors, mais je m’en souviens un peu.

Puis il parla de Manno pour lequel il avait beaucoup d’estime:

– C’est un garçon qui fera beaucoup de bien. Vous le saluerez pour moi.

Enfin, il se leva.

– Je ne peux pas m’attarder davantage, s’excusa-t-il auprès de Gerardo, je suis vraiment désolé d’avoir interrompu votre travail en pleine matinée.

– Mais que dites-vous, don Carlo !

À la fin, l’aumônier s’adressa à Giulia :

– Ma mère... j’espère que vous lui tiendrez un peu compagnie.

Il la regarda dans les yeux : il fut évident que c’était là la chose à laquelle il tenait le plus, le principal motif de sa visite.

– Partez tranquille, dit Giulia. Il n’y a même pas à y penser. Nous sommes au monde pour nous entraider (*Sèmm al mund per vùtass*), non ? Du reste, ce sera pour moi un plaisir.

Don Carlo approuva avec gratitude :

– Merci.

Après quoi, Francesca s’adressa à Rodolfo :

– Allez, rends à don Carlo son chapeau.

Mais Rodolfo ne voulait rien savoir ; don Carlo prit l’enfant par la main.

– Accompagne-moi au portail, tu le garderas jusque-là.

Ils l’accompagnèrent tous au portail.

Une semaine plus tard, sa mère recevait de l’Albanie les premières nouvelles de son fils.

Les chasseurs alpins et les autres renforts avaient arrêté l’avancée grecque. Vint l’hiver qui paralyse tout déplacement dans ces montagnes abruptes. On s’habitue à tout : les Italiens s’habituaient à l’idée d’un front statique avec la Grèce. La vie continua comme avant.

31

En novembre, les cours commencèrent à l’université et Ambrogio se mit à les suivre. Il partait de la gare de Nomana par le train de sept heures, pour arriver à Milan, après de nombreux arrêts, vers les huit heures. De la gare centrale babylonienne (par le style architectural et le mouvement de la foule), il rejoignait l’université catholique après une autre demi-heure de parcours en tram. Chaque fois qu’il y entrait, il trouvait l’université très belle, centrée comme elle l’était sur deux grands cloîtres de Bramante aux colonnes de granit élancées. Tandis qu’il la traversait vers la faculté des sciences économiques, il regardait constamment autour de lui avec intérêt, en bon provincial. Au XVI^e siècle, ce

complexe avait d'abord été un couvent, puis il était devenu une caserne, et c'est seulement depuis une dizaine d'années que les catholiques italiens l'avaient racheté pour y installer leur université : leur première université après deux siècles de bouleversements positivistes... L'événement était encore présent dans la mémoire de tous les fidèles d'âge moyen, et donc dans celle de Gerardo, à qui il arrivait encore d'y faire allusion avec un enthousiasme inchangé. À Ambrogio, tout semblait nouveau, même les deux cloîtres de la Renaissance, si particuliers qu'il remarquait à peine tout le reste et que rien ensuite ne lui en restait en mémoire. « Eh bien, il n'y a pas à dire, Gemellone a su y faire, ce damné », se répétait-il avec satisfaction.

Il lui arrivait parfois de rencontrer Gemellone en personne (alias père Gemelli), frère franciscain, fondateur et actuellement grand recteur de l'Institut : grand, il l'était vraiment, imposant même, haut d'environ deux mètres et d'aspect rude. Les premières semaines de l'année académique, le recteur avait en effet l'habitude de circuler dans les cloîtres et les couloirs, l'air dédaigneux, les mains enfilées dans les manches de son froc, parmi les nouvelles recrues de l'université. Il était professeur de psychologie et psychologue renommé – pas seulement en Italie –, et il s'estimait capable de comprendre quelqu'un d'un seul coup d'œil ; c'est pourquoi il essayait de découvrir parmi les nouveaux disciples, qui étaient légion, s'il se trouvait quelque chose de bon pour l'Église ou pour la science à extraire du troupeau. De temps en temps – mais rarement – il s'arrêtait et demandait à quelqu'un : « Toi, comment t'appelles-tu ? », et pendant que celui-là, un peu intimidé, lui répondait, il passait déjà son chemin sans plus paraître s'occuper de lui. Lorsque Ambrogio le rencontrait, il ne pouvait pas s'empêcher, à cause de l'opinion que son père avait de ce religieux, de lui manifester de la sympathie en levant le bras pour le salut romain alors de rigueur. Le recteur remarquait la sympathie et, en réponse, découvrait un peu les dents.

Finalement, le garçon arrivait dans le couloir de sa faculté. Il n'entrait pourtant pas toujours dans la salle où la leçon du premier cours allait commencer, salle en général fréquentée par deux ou trois cents étudiants. C'est que, après tant d'années de collège, il lui paraissait incroyable d'être libre de ses mouvements, de pouvoir par exemple – sans que personne ne lui dît rien – sécher le cours ; et, de temps en temps précisément, il le séchait pour se prouver qu'il pouvait le faire. Dans ces cas-là, après une

heure et demie de voyage pour arriver à l'université, il se mettait à se promener bêtement de long en large entre couloirs et cloîtres, parfois en compagnie de quelque autre nouveau en retard lui aussi, c'est-à-dire après que les portes de la salle – une fois les professeurs entrés – avaient été refermées.

Celui qui l'accompagnait le plus souvent dans ce vagabondage (en général non pas parce qu'il était arrivé en retard, mais parce qu'il voulait lui aussi jouir de cette liberté) était son ancien camarade de collège Michele Tintori de Nova, le futur grand espoir de la littérature italienne. Lui s'était inscrit à la faculté de droit.

– Pourquoi en droit, on peut savoir? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête? lui avait demandé Ambrogio quand Michele le lui avait dit.

– Eh, lui avait répondu l'autre, évasif.

– Non, je suis curieux, explique-moi: pourquoi t'es-tu inscrit en droit? Ce n'était pas plus logique que tu t'inscrives en lettres?

– Les lettres, allons donc! avait plaisanté Tintori. On sait déjà quelque chose sur les lettres, après le lycée classique. Le reste est dans les textes et on peut toujours aller en bibliothèque potasser tant qu'on veut. Au contraire, la loi, le droit, c'est... c'est quelque chose dont je n'ai pas la plus petite idée. Bien que l'apport de Rome soit une composante essentielle de notre civilisation. Parce que, avec la philosophie et l'art grec (que nous avons étudiés pendant des années), c'est bien le droit romain qui a réellement fait entrer l'homme dans la civilisation. Même si maintenant plus personne ou presque ne s'en rend compte. Bah, un jour ou l'autre nous pourrons en parler en connaissance de cause.

– Mais pour étudier le droit il faut y être enclin, tu comprends? Il y faut la mentalité, comment disent-ils? juridique, que sais-je, le goût des chicanes, et...

– Allons, cesse de faire des chicanes toi-même, laisse tomber, avait coupé court Tintori.

Qu'il se fût inscrit en droit avait du moins entraîné pour Ambrogio une plus grande facilité pour le rencontrer, car les salles et les séminaires de leurs facultés étaient contigus.

Au cours de leurs pérégrinations indolentes, les deux garçons finissaient souvent par s'éloigner; ils allaient en général vers le secteur des lettres et de l'école normale supérieure, où il y avait beaucoup plus de jeunes filles.



– Qui sait si aujourd’hui Apollonio donne son cours? disait alors parfois Tintori.

Un jour, Ambrogio lui fit observer :

– Comment: «qui sait»? Je t’ai déjà entendu dire ça. C’est pourtant facile de le savoir: il suffit de jeter un coup d’œil là, sur le tableau d’affichage.

– Eh! c’est vrai.

– Allons voir, alors.

Ambrogio l’entraîna vers le tableau. Le professeur Apollonio ne faisait pas cours ce jour-là.

– Mais il fait un cours demain, et même deux: l’un à dix heures et l’autre à onze. Tâche de t’en souvenir.

– À dix heures et à onze heures, hein? dit Tintori, distrait. J’ai lu la semaine dernière l’un de ses articles dans *L’Homme*: quelle intuition, tu n’imagines pas! Il n’y a sans doute pas en Italie un autre critique littéraire qui puisse lui être comparé. Dommage qu’il écrive de façon hermétique, ça, ça me déplait, dommage.

– Donc, rappelle-toi: demain à dix heures, ou à onze heures. Tu pourrais même te tenir prêt dans l’amphi. Fais voir, ah! voilà: salle Salvadori, et à onze heures salle Saint-Augustin. Tu veux qu’on le note?

– Noter quoi? Qu’est-ce que je vais aller y faire, moi, à son cours? Si, c’est vrai, une fois, juste une, on peut y aller: au moins pour l’apercevoir puisque je ne l’ai jamais vu.

– Tu sais que tu es bizarre? S’il t’intéresse, qu’est-ce que tu voudrais faire d’autre, dis-moi, qu’aller à son cours?

– J’aimerais parler avec lui librement. Lui dire: «Il y a ce problème, je vois ces solutions. Qu’en pensez-vous?» Je voudrais apprendre directement par lui, c’est tout. En plus, il est aussi écrivain, ce n’est pas seulement un grand critique. Ce serait bien de pouvoir faire comme au Moyen Âge, quand on avait à peine inventé les universités.

– Le Moyen Âge? Encore! Nous y revoilà! Tu fais une espèce de fixation sur le Moyen Âge: à Nova aussi, quand je suis venu te voir, les maîtres de Côme et toutes ces histoires.

– Oui, et alors, pourquoi pas? Tu as quelque chose contre le Moyen Âge? Regarde un peu autour de toi – Michele montra au-delà des fenêtres: Vois les bâtiments de cette université. Ils ont

été construits plus ou moins à cette époque-là. Compare-les au reste, aux constructions faites après – par exemple cette construction moderne –, et dis-moi si les gens savaient mieux construire à l'époque ou aujourd'hui – il souffla : Ce n'est même pas comparable.

– Bon, ça d'accord, j'en conviens, dit Ambrogio, mais depuis le Moyen Âge il en est passé, du temps.

– Et puis ? Mais ça n'a rien à voir avec Apollonio, je parlais seulement de ça pour me faire comprendre.

– Bon. Tu sais quoi ? fit Ambrogio. J'ai l'impression qu'avant d'aller écouter Apollonio, si jamais tu y vas, tu veux rêver là-dessus à ta manière, un peu comme tu faisais au collège avec les Phéniciens et tout le reste. Voilà ce qu'il y a.

Michele s'arrêta un instant et le regarda, étonné.

– Eh ! dit-il, il se pourrait bien que tu aies raison.

Les couloirs des lettres étaient le royaume des filles. En ce moment, c'était pourtant un royaume désert puisqu'elles étaient toutes sans exception dans les salles, derrière les rangées de portes fermées : « À accueillir le verbe la bouche ouverte comme autant d'oies », suggéra charitablement Tintori.

Quant à eux, non. Eux deux, hommes libres et sans préjugés, ne passaient pas leur temps dans les salles de cours : ils le passaient à marcher de long en large dans les couloirs, traînant les mains dans les poches, en attendant que les portes s'ouvrent.

Elles s'ouvrirent finalement quand retentit une sonnerie : les étudiantes commencèrent alors à sortir en bandes, mêlées à une infime minorité d'étudiants. Elles se mirent à passer de part et d'autre des deux garçons qui s'étaient immobilisés dans le couloir comme des rochers et, tout en passant, elles commentaient les cours qui venaient de finir, les discutaient, approuvaient ou désapprouvaient, se pressant parfois à trois, quatre ou cinq autour des rares garçons.

– Tu les vois, ces malheureux ? dit – toujours charitablement – Tintori en les désignant. Ils se sont inscrits en lettres parce qu'ils sont convaincus, dans leur for intérieur, d'être des poètes. Autrement, ils ne l'auraient pas fait, avec la perspective d'un salaire de misère. Mais combien d'entre eux sont vraiment des poètes ? Tu t'imagines l'amer réveil dans quelques années ? La déception ? Pauvres crétins, conclut-il avec un fond de regret sincère. Et on ne peut rien faire pour leur ouvrir les yeux.

Ambrogio l'examina : la pensée qu'il pourrait demain se trouver dans la même situation qu'eux ne l'effleurait même pas ; Ambrogio finit par rire en secouant la tête.

Les filles portaient toutes le sarrau noir à petit col blanc, comme le prescrivait le règlement. La plupart d'entre elles étaient laides, hélas, défaites par trop d'heures passées sur les livres. Les passables étaient rares, et seules quelques-unes étaient vraiment belles. Pour l'instant, ces dernières ne paraissaient toutefois pas attacher d'importance à la chose. Avec les laides et les passables, elles parlaient de façon animée de sémantique, de philologie romane et – comme le dit encore Tintori dans son langage charitable – d'autres inepties. Pourtant, si ces deux étudiants étrangers en suivaient une des yeux suffisamment longtemps, elle finissait par se tourner à demi pour les examiner à son tour, portait parfois la main à ses cheveux pour les remettre en ordre, ou à son col ou à la ceinture de son tablier, pour les ajuster. Chose qui n'échappait pas aux deux garçons et qui les amusait.

L'une d'entre elles pourtant, qui avait déjà attiré leur attention, ne fit pas du tout mine de s'arranger. Ils la connaissaient de vue depuis un certain temps : brune, le front bombé, elle parlait en dialecte émilien et portait, bien en évidence sur son sarrau noir, l'insigne de l'Action catholique féminine. (« Celle-là doit tenir aux insignes », avait fait observer Ambrogio quelques jours auparavant.)

Cette fois ils entendirent prononcer son prénom par une compagne :

– Nilde, eh, Nilde, attends-moi.

– Quoi Nilde ? demanda Tintori en se tournant promptement vers ladite compagne. Leonilde ? Ou, à Dieu ne plaise, Brunilde ? Ou quoi d'autre ?

La compagne ne lui répondit pas ; Nilde, par contre, se retourna, lui jeta un coup d'œil hautain, et, au lieu de lui répondre directement :

– Il y a des gens, dit-elle à sa camarade, qui ne se contentent pas de perdre leur temps : ils veulent aussi le faire perdre aux autres.

– Eh ! dit Ambrogio à Tintori, pas mal envoyé ! À ce qu'il semble, Nilde en sait long.

– Nilde est une redresseuse de torts, reconnut Tintori.

Sur ces quelques répliques, leurs tentatives d'approche furent cependant interrompues par l'apparition d'un frère, grand et beau, qui, à la différence des autres étudiants en lettres – tous plutôt réservés, même quand ils étaient inspirés –, était sorti d'une salle de cours en se comportant de telle façon qu'il attirait

décidément l'attention. Il avait à sa suite une troupe d'étudiantes qui lui disaient :

– Père Bertrando, père Bertrando, vous avez écrit quelque chose d'autre? Voulez-vous nous le lire? C'est une autre poésie patriotique?

Dans leurs tentatives de se dépasser l'une l'autre pour arriver jusqu'au frère, les étudiantes avaient contraint les deux garçons étrangers à se pousser contre le mur.

– Poésie patriotique? demanda Ambrogio à son compagnon, quand le troupeau fut passé. Qu'est-ce qu'elles veulent dire? J'espère que ce frère n'écrit pas d'odes sur Mussolini.

– Je crains fort que si, répondit l'autre, qui paraissait maintenant absorbé dans ses pensées. Du moins s'il s'agit du frère dont j'ai entendu parler. Père Bertrando, oui, ce doit être lui.

– Mais, un frère... Il lui manque une case ou quoi?

– C'est tout simplement quelqu'un qui aime se donner en spectacle. Tu n'as pas vu?

On le voyait encore, du reste: tandis qu'il avançait le long du corridor, le jeune frère vaniteux ne cessait en effet de gesticuler, lançant de temps à autre autour de lui des coups d'œil de prophète.

– Poésies sur Mussolini, un frère! Tu sais que ça me paraît impossible?

– Et pourtant.

– Pas mal, comme taré, conclut Ambrogio.

Tandis qu'ils se remettaient à déambuler, Tintori sortit de sa poche un crayon et un feuillet déjà annoté, et griffonna quelque chose.

– Qu'est-ce que tu as écrit? Que celle-là s'appelle Nilde?

– Hein? Nilde? Non, j'ai écrit autre chose. Dis-moi: t'es-tu jamais demandé comment se résoudra dans l'au-delà le problème des filles laides, et même, plus généralement, le problème de tous les êtres humains qui sont laids?

– Écoutez-moi ça!

– Puisque dans l'au-delà nous ressusciterons avec notre même corps, cela pose un problème. Fais un peu attention, s'il te plaît, et aide-moi à le résoudre. Je ne plaisante pas.

Ambrogio secoua la tête.

– Eh bien, dis.

– Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un de laid, et encore plus de très laid, ne pourra pas le demeurer dans l'au-delà. J'entends quelqu'un qui obtient son salut. Parce que la laideur serait pour

lui un motif de trouble continu, et d'ennui. Et pour l'éternité. L'éternité du paradis ne serait plus pour lui une béatitude. Et, à bien y réfléchir, elle ne le serait pas non plus pour ceux qui l'entoureraient.

– Où veux-tu en venir?

– Voyons: quand nous disons que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, pour moi il est sûr que cela ne fait pas seulement référence à l'esprit de l'homme, mais aussi à son corps, pour autant du moins que la matière puisse représenter l'immatériel. Tu es d'accord avec ça?

– Bof.

Tintori continua tout de même:

– Chacun de nous reflète Dieu sous un angle particulier, disons sous l'angle qui lui est propre. C'est justement pour ça que nous ne sommes pas tous égaux, imagine l'ennui que ce serait! C'est aussi de ce fait, je crois, que découle notre individualité. Je veux dire qu'on est d'autant plus soi-même qu'on restitue davantage – pour nous exprimer à peu près – cette facette particulière de Dieu qui se reflète en nous. Qu'on progresse davantage vers cette restitution, c'est clair? Bon. Mais je m'aperçois qu'on sort du sujet, à savoir de quelle façon quelqu'un qui est laid dans ce monde peut devenir beau dans l'autre, tout en demeurant le même. Voilà. Mais je sors du sujet.

– Ben non, fit Ambrogio qui, dans l'intervalle, avait eu sa propre petite idée lumineuse. Puis-je donner moi aussi mon humble avis, ou dois-je rester seulement à écouter ta brillante cervelle bourdonner?

– Dis, au contraire.

– Écoute bien: j'ai un cousin que je vois rarement, qui ressemble de façon extraordinaire à sa mère, même si à première vue ce n'est pas évident. Si tu le regardes bien pourtant, tu vois qu'il a les mêmes yeux, le même front, la même bouche... Avec tout ça, tandis qu'elle est laide à n'y pas croire – un vrai désastre –, lui en revanche est un beau garçon. Ça s'est passé un peu comme tu disais: lui a réussi à... aller jusqu'au bout de ses propres caractéristiques, alors qu'elle non. En somme ce que je comprends, c'est que, tout en ayant les mêmes traits, il est possible d'être ou très laid ou très beau.

– Ah, nous y sommes peut-être!

Tintori sortit de nouveau de sa poche le morceau de papier et le crayon: «Cousin de Riva», écrivit-il.

– Nous pourrions poser ça comme ça, proposait-il, euphorique: ici-bas, le physique de quelqu'un peut facilement être déformé par les misères de toutes sortes qui l'entravent depuis la naissance, et même avant; mais une fois dans l'au-delà où de telles misères n'existent pas, il reflétera Dieu sans plus de déformation: il Le reflétera complètement. Je veux dire que, par exemple, une figure médiocre ici ressuscitera là-haut selon son propre modèle, c'est-à-dire se combinera nécessairement de la manière appropriée, tout en restant la même. Oui, peut-être que nous y sommes.

– Et ceux qui sont déjà plutôt beaux ici-bas, ceux-là, qu'est-ce que tu en fais? Alida Valli par exemple, ou encore, que sais-je, l'Apollon de Léocharès? Ceux-là – du moins leurs corps – ne devront pas faire beaucoup de chemin vers la perfection, je suppose, vu qu'ils sont déjà assez avancés dans ce sens.

– Pas beaucoup, ne plaisante pas, s'il te plaît. Alida, essaie de la voir comme la peindrait, que sais-je, Fra Angelico par exemple; telle qu'elle est maintenant, elle pourrait bien servir de modèle pour une madone, non? Eh bien, elle ressuscitera, je crois, comme elle était au temps de sa plus grande beauté.

– Et Nilde? Dans l'au-delà, elle aura encore le front aussi prononcé? Ou est-ce qu'il sera un peu réduit?

– Pourquoi? Je ne crois pas, le front bombé est très bien, il me semble: ce pourrait être une espèce d'instantané de Dieu-Intelligence. Non, Nilde ne devrait pas avoir besoin de changer beaucoup: à condition qu'elle mérite sa petite place au paradis, naturellement.

32

Un jour – on approchait maintenant de Noël – les deux garçons s'engagèrent dans l'un des couloirs des lettres juste au moment où, venant de la partie opposée, là-bas au fond, s'y engageait aussi père Gemelli, le recteur.

– Voilà le Grand, avertit à voix basse Ambrogio.

– Oui, c'est bien lui, dit Tintori. Et nous nous dirigeons droit sur lui.

Ils auraient eu le temps de faire demi-tour et de s'esquiver, mais ça n'aurait pas été très digne, à présent qu'ils étaient citoyens libres et non plus collégiens.

Ambrogio proposa un compromis:

– Vers le milieu du couloir, à gauche, il y a l'entrée de la bibliothèque, nous pourrions entrer là.

Mais cela aussi était peu digne.

– Finalement, dit Tintori, que veux-tu que ça lui fasse, à Gemellone, que nous perdions notre temps? Du reste, nous pourrions tout simplement être arrivés en retard.

– Ce n'est pas ça, dit Ambrogio, c'est que nous sommes dans le secteur des lettres.

– Et alors?

– L'avertissement... Tu n'as pas vu l'avertissement en bas, sur le panneau d'affichage? Celui des «raisons qui ne sont pas à leur honneur»?

– Qu'est-ce que tu racontes? «À leur honneur»? Ah oui, c'est vrai!

L'«avertissement» auquel Ambrogio faisait allusion était en quelque sorte un «savon» par écrit de la part du grand recteur: «Je me suis aperçu que les étudiants des facultés de sciences économiques et de droit fréquentent, pour des raisons qui ne sont pas à leur honneur, les couloirs ou les salles des facultés de lettres et les amphis...» Ils les fréquentaient parce que les jeunes filles étaient – comme on l'a dit – presque toutes concentrées dans ces facultés. À partir de maintenant, prévenait sévèrement l'affiche, si quelqu'un était pris en flagrant délit, il serait immédiatement expulsé de l'université.

– Tu sais qu'ils ont vraiment expulsé Baget? dit Ambrogio de plus en plus inquiet.

(Il s'agissait d'un de leurs camarades de collège, qui était aussi et surtout le neveu d'un important prélat de la Cure.)

– Oui, je sais, hier, répondit Tintori, et il secoua la tête en souriant. Sur ce plan-là, Gemellone en est vraiment resté au Moyen Âge.

– Ce qui devrait te plaire, dit Ambrogio.

– Pourquoi pas?

– Belle affaire.

Cependant, la présence du recteur s'affirmait de façon impressionnante. Les mains enfilées dans les amples manches de son habit de franciscain, il venait à grands pas sur ses grands pieds.

– Tu crois qu'il va nous arrêter? murmura Ambrogio.

– Peut-être, répondit Tintori en baissant la voix, impressionné malgré lui à son tour par cette présence encombrante. L'un des premiers jours, il m'a demandé comment je m'appelais. Mais je ne

crois pas qu'il ait compris parce que, au lieu de m'écouter, il s'est tourné pour engueuler une pauvre fille qui portait du rouge à lèvres.

– Deux choses désagréables en une seule fois, commenta Ambrogio avec humeur.

Sur ce, ils se turent, s'efforçant de continuer d'avancer avec des visages indifférents. Quand ils furent à la hauteur du recteur, ils levèrent ensemble le bras pour le salut romain, qui était – on l'a vu – obligatoire.

Le recteur, qui les tenait à l'œil, examina de haut en bas d'abord l'un, puis l'autre.

– Salut, Tintori, dit-il enfin d'une voix claire – et il passa son chemin.

Les deux garçons s'arrêtèrent et se regardèrent, abasourdis.

– Ça alors, dit à mi-voix Tintori, quel diable d'homme ! Il y a plus d'un mois que je lui ai dit mon nom, et de cette façon en plus... Comment fait-il pour s'en souvenir ?

Ils considérèrent sans bouger le recteur qui s'éloignait d'un air trop désinvolte pour n'être pas conscient d'avoir fait son effet.

– C'est un diable, oui, dit Ambrogio. Mais à moi, il m'a toujours plu.

Il pensait aussi, et fut sur le point de le dire : « S'il t'a remarqué à ce point, tu vois bien que tu es hors du commun. Peut-être que tu deviendras vraiment un écrivain important, qui sait... » Mais comme il était opposé à l'emphase, il dit au contraire :

– S'il t'a enregistré de cette façon dans sa caboche, tu verras que tôt ou tard il te fera appeler. Tu peux y compter. Pour te conseiller, ou quelque chose comme ça.

Ils avaient recommencé à déambuler.

– À éviter, dit Michele Tintori – qui à dire vrai était très flatté par l'épisode.

Il redevint sérieux, presque pensif.

– C'est plutôt quelqu'un d'autre que j'aimerais suivre ici, comme un disciple suit son maître. Il s'agit...

– Du professeur Apollonio.

– Ouais.

– Tu l'as vu au moins ? Tu as assisté à une de ses leçons ?

– Pas encore. Mais bientôt...

La sonnerie qui annonçait le changement des cours retentit dans le couloir désert.

– Ah, voilà : bientôt. Tu iras bientôt. J'avais raison.

Tintori ne répondit rien.

– Bien, maintenant essayons de profiter de cette espèce de laissez-passer que Gemellone nous a donné, et de finir en beauté notre premier trimestre, au moins pour ce qui concerne les inspections dans le secteur des lettres.

– Finir en beauté? Eh, qu’as-tu l’intention de faire?

– Je ne sais pas. De nous deux, l’imaginatif, ce devrait être toi.

– Je n’ai jamais abordé une fille de ma vie, confessa le futur grand écrivain.

Les portes des salles s’étaient ouvertes les unes après les autres, et les étudiantes commençaient à sortir.

– En fait, tu te souviens de ton succès la fois où tu as essayé avec celle-là, comment s’appelle-t-elle déjà?

– Laquelle?

– L’Émilienne, celle qui a le front bombé et qui en sait long.

– Ah, Nilde. Oui. Qui sait si elle s’appelle Brunilde ou Leonilde, dit Tintori.

– On pourrait essayer de le lui demander maintenant.

Mais Nilde, cette fois, n’était pas là. En tout cas, ils ne réussirent pas à la retrouver.

– Si on faisait plutôt en sorte de ne pas sécher de cours? proposa tout à coup l’imaginatif.

Le fait est que cette promenade insipide lui convenait moins que d’habitude après l’appréciation du recteur.

Ambrogio se déclara d’accord. Ils se dirigèrent donc d’un bon pas vers leur secteur. À la fin ils couraient presque.

– Tiens-moi au courant si Gemellone te fait appeler, dit en hâte Ambrogio tandis que, laissant son camarade, il se faufilait dans sa propre salle de cours qu’un étudiant allait refermer.

L’autre opina de la tête en se mettant à galoper.



Ils n’eurent pas la possibilité de suivre beaucoup d’autres cours. Parce que, tout de suite après les vacances de Noël, le GUF (c’est-à-dire le Groupement des universitaires fascistes) demanda pour tous les étudiants de la classe 1921 le « privilège » d’être appelés aux armes en qualité de simples soldats. Et le « privilège » fut accordé.

Deuxième partie

1

À Nomana, le jour (brumeux, de début février) du départ d'Ambrogio arriva en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Sa mère se leva de table avant le café.

– Je te prépare la valise à sangles, Ambrogio?

– On a le temps, maman. Je pars à trois heures. Reste tranquille, assieds-toi.

Ambrogio se souvint de l'agitation de la mère d'Igino au moment du départ de son fils. C'était maintenant le tour de la sienne. Il remarqua que ses sœurs aussi s'étaient levées et placées près de leur mère qui le regardait, attendant son verdict, comme si vraiment le choix de la valise avec laquelle partir avait de l'importance pour la réussite de sa vie militaire. Alma, la petite statue, souriait comme d'habitude, de son même sourire, mais, intérieurement, elle aussi était émue, et Ambrogio le savait.

Il se souvint des paquets attachés par une ficelle avec lesquels étaient partis Pierello et Châtaigne, ainsi que de la valise de fibre d'Igino.

– Non, maman, pas celle avec les sangles. Il vaut mieux la petite en toile verte.

– Justement, est-ce qu'elle n'est pas un peu petite? Enfin, tu le sais mieux que moi. Ça ira. – Et à ses filles: Allons, venez.

Elles montèrent à l'étage. Noemi, la domestique, qui était entrée dans la salle avec le café, déposa en hâte le plateau sur la table et suivit elle aussi les autres femmes à l'étage; c'était une femme de quarante-cinq ans à qui le sort n'avait pas permis de fonder une famille et qui s'efforçait donc de partager, autant que faire se pouvait, la vie de celle-ci.

Au bout d'un moment, Ambrogio la vit descendre rapidement l'escalier, la valise de toile verte à la main; Giudittina la suivait, ses petites tresses sautant sur son col et ses yeux bleus pleins de larmes.

– Où allez-vous? demanda le jeune homme.

– Chez le sellier, faire changer la serrure, répondit Noemi, parce qu'on ne trouve plus la clé.

– Changer la serrure d'une valise? Mais laisse tomber, peu importe. Il n'y a pas besoin de clé. Ne...

Mais Noemi, agitant une main pour lui faire signe de ne pas se soustraire à cette attention, était déjà partie, toujours talonnée par Giudittina.

À l'heure habituelle, le père quitta la salle à manger – où flottait, depuis la Noël, une faible odeur de calycanthe – pour retourner à l'usine. Rodolfo sortit à son tour.

– Je vais au dépôt de bois m'occuper des oiseaux de Pino, je reviens tout de suite, dit-il.

Ambrogio resta assis à sa place et, dans le silence, ponctué par l'impassible tic-tac de la pendule, toujours merveilleusement égal, il entreprit de lire le journal: c'étaient toujours les mêmes nouvelles, rien qui éclairât sur le cours de la guerre. De toute façon, lui n'était pas inquiet, et il était même plutôt émoustillé. Si cela avait dépendu de lui, c'est sûr, il n'aurait pas demandé à partir; mais comme ça... À vingt ans, la compétition, même une compétition terrible comme pouvait s'avérer celle-ci, l'attirait. N'étant pas hypocrite, il ne se le dissimulait pas, et ce que sa mère disait craindre par-dessus tout hier soir, que dans cette épreuve il se trouvât mêlé à de mauvais sujets débridés, du côté ennemi ou du nôtre – chose bien possible en temps de guerre –, ne le troublait même pas. «Pourquoi donc le devoir de tenir la bride haute aux mauvais sujets serait-il toujours laissé aux autres? Pourquoi devrais-je le laisser à des personnes peut-être moins préparées que moi? Ou plus indispensables à leurs familles?»

Il finit par refermer le journal, qui ne l'intéressait plus, et monta dans la chambre qu'il partageait avec Fortunato (celui-ci, depuis le début janvier, se trouvait au collège à Domodossola; Pino lui aussi était au collège, mais à Milan). Méthodique comme toujours, il s'appliqua à remplir son *nécessaire**, y rangeant une chose après l'autre. Il s'aperçut qu'il avait peu de lames de rasoir et chargea Giudittina – qui entre-temps était rentrée – d'aller lui en acheter: nouvelle sortie précipitée de la fillette qui maintenant ne pleurait plus, et même commençait à s'amuser de ce jeu.

Elle revint vite, tout excitée, avec les lames.

– Le marchand, M. Ravasi, m'a dit de te souhaiter bien des choses, et qu'il n'y a pas de danger, parce que même son beau-frère est sous les drapeaux.

Enfin tout fut prêt et la valise déposée sur la chaise la plus proche de la porte d'entrée. La vieille maison elle-même, bien protégée contre l'assaut du brouillard extérieur, semblait maintenant attendre qu'Ambrogio prît congé. Francesca, la sœur aînée, se dirigea, presque sur la pointe des pieds, vers le téléphone dans le vestibule.

– C'est l'heure d'appeler la voiture, dit-elle. Qui sait si Celeste est au garage? Malheureusement nous n'avons pas pensé à l'avertir hier; il est peut-être sorti avec le camion.

– Si Celeste est parti, Massimino m'accompagnera, ne t'inquiète pas, lui dit Ambrogio en souriant.

– Massimino est maigre comme un hareng, intervint Giudittina.

– Ne dis pas de bêtises, toi, la gourmanda Alma, qui sentait elle aussi battre son cœur.

Il n'y avait de toute façon pas lieu de s'inquiéter parce que juste à ce moment-là – avec un faible bruit sur le gravier mouillé – arrivait la Millecento; devant la porte de la maison Celeste en descendit, coiffé du béret à visière qu'il ne portait que dans les grandes occasions.

– Ah, papa y avait pensé, murmura Francesca en s'écartant du téléphone.

– Salut la compagnie, dit Ambrogio. Essayez de vous dire que je ne pars pas pour le front et que bientôt, s'ils ne m'envoient pas à Bari ou à Palerme, je trouverai le moyen de faire un saut à la maison. Allons, haut les cœurs!

Il embrassa sa mère puis ses sœurs, dont les yeux s’emplissaient de larmes ; il embrassa aussi Noemi, qui était chez eux depuis qu’il était enfant ; enfin il souleva à bout de bras Giudittina, laquelle, doublement émue, se mit là-haut à pleurer à chaudes larmes.

– Vous m’obligez à m’échapper, vous me faites vraiment fuir, s’exclama Ambrogio, d’une voix elle aussi voilée par l’émotion. Eh bien, salut à tous.

Et, faisant avec le bras un geste circulaire d’adieu, il saisit la valise de toile verte avec sa serrure d’une nouvelle couleur, et sortit.

Une fois la valise installée sur le siège arrière de la Millecento, il se mit au volant ; Celeste, qui semblait tout pénétré du moment, prit place à côté de lui. Maintenant les femmes étaient sur le seuil, et la mère saluait son fils en s’efforçant de sourire ; elle finit par presser une main sur sa bouche, exactement comme l’avait fait, quelque temps auparavant, la mère ouvrière d’Igino.

– Saluez Rodolfo de ma part, cria Ambrogio, qui sait où il s’est encore fourré.

– Il doit être avec ses oiseaux, tu sais bien comment il est, dit Francesca dont les yeux mouillés semblaient des étoiles.

Alma, la belle petite statue, continuait à agiter sagement la main en signe d’adieu, en souriant.

Ambrogio mit le moteur en route et fit de la main un dernier geste tandis que la voiture démarrait. Une fois hors du jardin, ils traversèrent très vite Nomana jusqu’à l’usine dont le portail était grand ouvert. Ils s’arrêtèrent devant les bureaux où Ambrogio entra d’un pas rapide pour prendre congé de son père.



Celui-ci attendait son fils, assis à son poste de travail. En même temps, il lisait attentivement une feuille dactylographiée. D’autres feuilles étaient posées devant lui, en partie dans des paniers de fibre, en partie entassées sur le bureau ; mélangés aux feuilles, il y avait des échantillons de tissu et des échevettes de fil.

Un cadre en bois d’un modèle ancien émergeait de tout cela. Il contenait une photographie de la mère de l’industriel, assise entre ses deux belles-filles, Giulia et la défunte mère de Manno. Aux jupes invraisemblablement longues des deux jeunes femmes s’accrochaient les premiers petits-enfants, Manno, Ambrogio et Francesca, encore bébés. Le bruit des métiers parvenait sans cesse

à travers les murs, faisant légèrement vibrer chaque chose, et en particulier un crucifix pendu au mur, ce même crucifix qui était vénéré dans l'église de Nomana.

– Papa, je suis venu te dire au revoir.

Son père approuva.

– Oui, dit-il.

Les deux ou trois employés qui se trouvaient dans le local s'étaient levés; ils échangèrent avec le jeune homme quelques phrases de salut aimables, lui serrèrent la main, et sortirent discrètement. Le père ne disait rien, mais à bien l'observer il n'était pas moins ému que la mère tout à l'heure. «Du reste il est plus émotif qu'elle, pensa le jeune homme – et il ajouta, toujours pour lui-même: Cher papa.»

– C'est par cette étape que tu deviens un homme, dit finalement Gerardo. Pour l'instant tu n'as pas idée de ce que cela signifie, tu le découvriras petit à petit. Le destin, même celui des autres, pourra certains jours dépendre de toi, de ton comportement, de tes décisions: c'est une affaire qui n'est pas drôle, tu verras.

Il fit une pause, sembla vouloir ajouter qui sait quoi d'autre; Ambrogio, en face de lui, souriait, confiant.

– Eh bien, que Dieu te protège, trancha Gerardo, et il fit de la main un signe de croix, pour le bénir.

Puis le père et le fils se serrèrent la main.

– Dès que cela me sera possible, demain peut-être, je vous téléphonerai ma destination, dit le garçon.

– Entendu. Que Dieu t'assiste, répéta son père.

Ambrogio sortit.

En l'attendant, Celeste avait tourné la voiture, soulevé le capot, et il était en train d'examiner le moteur. En plus d'être chauffeur, il était mécanicien des véhicules de la société, et il avait la passion des moteurs: dès qu'il le pouvait, il les contemplait. Près de lui se trouvait maintenant aussi Luca, qui visiblement attendait Ambrogio. Comme celui-ci apparaissait, Celeste referma le capot qui fit un bruit sourd et Luca s'avança.

– Je suis ici pour te souhaiter moi aussi bonne chance.

– Merci, lui répondit Ambrogio en le prenant familièrement par le coude.

– Et aussi pour te dire que je vais te suivre de près. Je pars à mon tour.

– Ah.

Luca poursuivit :

– J’ai finalement reçu la feuille hier. Je dois me présenter à Merano lundi. Comme ça mon frère pourra rentrer de Grèce et retourner à la maison.

– Tu vas à Merano ? Eh oui, tu es chasseur alpin. Tu es *d’in somm*.

– Oui, dit Luca en souriant.

D’in somm était une expression dialectale plaisante dont on usait à Nomana pour signifier « des sommets », c’est-à-dire montagnard. En réalité, Luca était né et habitait à trois kilomètres de Nomana ; mais dans la province de Côme, donc en terre de recrutement alpin.

– Alpin, double gamelle, commenta Celeste.

– Et double peine aussi, ajouta Ambrogio.

Luca n’ajouta rien, il souriait, sa crâne touffe de cheveux sur le front ; il échangea une poignée de main avec Ambrogio puis recula de quelques pas pour assister au départ.

La voiture franchit le portail et traversa Nomana vers le sud. Comme elle passait devant la cour de Sansone, froide, partiellement boueuse et sans vol d’hirondelles, Ambrogio se souvint des paroles échangées avec Igino, Pierello et Châtaigne la dernière fois qu’il était allé au district.

On passa aussi devant les Dragons, l’aristocratique villa au portail toujours fermé. Dans quel état d’esprit pouvait être en ce moment la vieille Eleonora, dont le fils était parti à la guerre précédente comme lui aujourd’hui, mais pour ne plus revenir ? Le jeune homme ne se le demanda pas et ne pensa même pas à elle. Il écoutait avec intérêt Celeste, qui, en 1926, avait été le chauffeur attiré, rien de moins, du général Badoglio. Autrefois, quand Ambrogio était petit, Celeste racontait souvent cette expérience, il la racontait même à ceux qui n’en avaient rien à faire ; puis, petit à petit, il n’en avait plus parlé. Maintenant son histoire, certains détails surtout, paraissait à Ambrogio nouvelle, intéressante ; Celeste n’en revenait pas de le sentir aussi attentif. Ils parlèrent des automobiles qu’on utilisait à l’époque à l’état-major, et donc de Luca, de la chance de son frère qui grâce à lui pouvait rentrer de Grèce, ils parlèrent aussi des dimensions de la gamelle alpine. Tout en devisant, ils arrivèrent sans s’en être aperçus au district de Monza.

Ambrogio descendit, sortit de la voiture sa valise à serrure neuve, salua Celeste: «Salut, Badoglio», et il s'engagea d'un pas décidé sur la passerelle au-dessus du Lambro.

Quelques heures plus tard, il la traversait en sens inverse et, avec une vingtaine d'autres étudiants, se dirigeait vers la gare, destination Crémone, arme: artillerie. Le jeune homme ne connaissait pas un seul de ses nouveaux compagnons. Pendant les heures d'attente, il s'était pourtant découvert, avec un étudiant ingénieur au visage boutonneux, une connaissance commune: un fabricant d'emballages, de Turro, fournisseur occasionnel de la fabrique Riva, duquel l'étudiant ingénieur était un peu parent.

2

Il faisait nuit noire quand la troupe d'étudiants débarqua du train en gare de Crémone. Devant la gare, sur la place, il y avait de longs tas de neige sale, vitreuse. Et tandis que, leur petite valise à la main, ils passaient entre un tas et un autre, tous ces garçons – sommairement mis en colonne par un caporal du district – éprouvaient en leur cœur un extraordinaire dépaysement. Aussi, lorsqu'ils aperçurent un bar encore miraculeusement ouvert, ils proposèrent au caporal d'entrer boire quelque chose («Quelque chose de chaud, hein? C'est nous qui te l'offrons») pour tenter de lier amitié avec lui qui, d'une certaine façon, représentait la vie militaire, et pour dissiper la gêne.

Le caporal – un pauvre hère mal vêtu, au parler laborieux – ne se le fit pas dire deux fois: il entra dans le bar, et les étudiants s'entassèrent avec lui dans le modeste local; certains alors se mirent à lui offrir des verres et des paquets de cigarettes. Ils étaient de familles aisées, sauf un qui était pauvre et en avait l'aspect, mais qui ne se laissait pas surpasser par les autres dans l'acte d'offrir, parce qu'il était encore plus dépaycé qu'eux. À la fin le caporal décréta dans son parler confus que c'en était assez, qu'ils ne devaient pas exagérer ni gaspiller leurs sous pour lui qui, le lendemain, retournerait à Monza; à quoi certains ricanèrent, tandis que d'autres, faisant la sourde oreille, s'obstinaient à vouloir offrir. Ils finirent par ressortir tous à l'air froid.

Près d'Ambrogio se tenait – comme durant le voyage en train – le parent du fabricant d'emballages: ce peu, ce rien de connaissance commune leur paraissait un lien. Ils parcoururent

en file désordonnée une longue portion de la rue Campi, la rue principale de Crémone, déserte et sombre, puis quelques rues secondaires pavées encore plus noires, avant d'arriver devant une caserne. Le caporal frappa au portail.

On entendit de l'autre côté un bruit de pas traînants, et un judas s'ouvrit: l'intérieur était faiblement éclairé. Un garde demanda qui ils étaient, d'où ils venaient, et le caporal le lui dit. Le garde, après s'être fait répéter deux fois la réponse («Et parle plus clairement, nom de...»), referma le judas.

S'ensuivit un moment d'attente.

– Pourquoi il n'ouvre pas, celui-là? demanda l'un des étudiants au caporal.

– Du calme. Il est allé en rendre compte à l'officier de permanence.

À l'intérieur, on entendit tout à coup les pas de deux personnes, puis un bruit de clés, et un portillon s'ouvrit dans le portail: l'officier de service, un beau garçon au visage décidé, l'écharpe bleue en bandoulière, sortit dans la rue.

– Bureau militaire de Monza, vous avez dit?

– Oui, chef, lui répondit le caporal, et il lui tendit une feuille. Voici le laissez-passer.

– Garde-le. Il vous faut aller un peu plus loin – il avança de quelques pas sur le pavé. Tu vois cette rue? La première à droite.

– Oui, chef.

– Bien. Vous devez la prendre jusqu'au bout. Compris? Jusqu'au bout. La rue conduit à un portail: c'est là, derrière ce portail, que vous devez aller.

– Ah, ouais, au «dépôt des quadrupèdes».

L'officier se fit répéter la phrase prononcée de façon peu intelligible et opina.

– Oui, je vois que tu connais. Autrefois c'était en effet le dépôt des quadrupèdes. Allons, ne restez pas là à prendre froid.

Portant sa main gantée à son calot, il répondit au salut du caporal, puis se retira.

La section se remit en marche, s'engagea dans la rue indiquée, pavée elle aussi et sans éclairage, et parvint au portail dont l'officier avait parlé. Portail qui n'était pas surveillé par un service de garde, mais par un simple planton, lequel accourut après des coups répétés de plus en plus forts tapés sur le bois; en même temps il vociférait en dialecte lombard:

– J’arrive, j’arrive, oh, *san Furmentu*¹, qu’est-ce que c’est que ces manières?

Il les fit entrer et les guida, à travers une courette, jusqu’à une pièce meublée de peu, dont le sol était recouvert d’un tas informe de gamelles qui portaient encore des traces de ferblanterie, et d’une pile de couvertures de casernement. Il les laissa là pour aller – comme il disait – chercher *el sergent magiur*[’].

3

El sergent magiur[’], un vieux au visage excessivement ridé, arriva avec son uniforme mal boutonné, et s’assit en bâillant sur un tabouret devant une table exagérément longue, au-dessus de laquelle pendait l’unique lampe allumée. Il saisit le laissez-passer que le caporal lui tendait et lut, en l’écorchant, le premier nom de la liste :

– Acosio.

– Arosio, présent! cria l’un des étudiants.

Sans parler, parce que trop occupé à bâiller, le sous-officier lui fit signe de prendre une gamelle dans le tas, et, dans la pile, non pas une mais deux couvertures (deux, deux, indiquaient l’index et le médius de sa main). L’étudiant pensa que ce «deux» signifiait deuxième opération: première opération, prendre une gamelle, deuxième opération une couverture. Tout en surveillant le laconique sergent-major, il prit donc d’abord une gamelle puis une couverture dans les tas respectifs.

– Deux couvertures, deux, grommela l’autre – et il commenta: Les bleus, ah, les bleus!

Après que le jeune homme se fut exécuté, il pointa son nom sur le laissez-passer et lui fit signe de se mettre là, dans ce coin, en attendant les autres, puis il passa au nom suivant.

Ambrogio observait attentivement, essayant de prendre chaque chose au mieux, mais il se sentait perplexe: l’ambiance militaire, à ce premier contact, ne lui faisait pas une excellente impression; pourtant, objectif comme il l’était, il s’imposa d’attendre avant de tirer des conclusions. «Je veux déjà juger, et je n’ai encore rien vu... Je ne pourrai tirer de conclusions qu’après avoir effectivement vu quelque chose.»

1. Saint Froment, un saint inexistant (*NdT*).

Et il vit tout de suite quelque chose : précédée du pacifique *San Furmentu*, une nouvelle vague d'étudiants – pas moins d'une soixantaine – entra dans la salle avec de grands éclats de voix. Après avoir annoncé qu'ils étaient arrivés – via Plaisance – par le train de Rome, ils se déclarèrent toscans, napolitains, romains, ombriens, et issus de bien d'autres lieux encore. Ambrogio les observa avec curiosité ; il ne savait pas reconnaître leur provenance d'après leur parler, seule la vie militaire le lui enseignerait. Ils lui paraissaient – et ils étaient – dans l'ensemble moins empruntés que lui et que ses camarades lombards, plus extravertis, plus expansifs : sauf peut-être ce petit groupe là-bas (il s'agissait des Ombriens, mais il l'ignorait) qui avait un air tranquille et noble (« on dirait des gros chats de marbre ») : ceux-là étaient peut-être encore plus empruntés que les Lombards.

Quand la section de Monza fut servie, le sergent-major passa aux nouveaux arrivants. Le premier d'entre eux dont il lut le nom – un blond au crâne pointu – fit un pas en avant et déclara :

– Je me permets de vous faire remarquer que ce soir nous autres Toscans n'avons pas mangé. Et ceux qui viennent d'encre plus loin – il indiqua le groupe – n'ont même pas mangé à midi.

« Ça alors, pensa Ambrogio surpris. Ça alors ! Aucun de nous n'aurait soulevé pareille question. » À vrai dire, il ne lui paraissait pas bien viril de se lamenter pour un repas sauté : il ne l'aurait même pas fait chez lui ; et pourtant, c'est vrai, une protestation pouvait aussi être le début d'une remise en question des choses.

Le sergent-major regarda d'un air incrédule le jeune Toscan, le scruta mieux, puis s'adressa à *San Furmentu* et :

– Ce sont vraiment des bleus ! – il souffla : Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

San Furmentu se mit à rire.

– Vous n'avez pas vu dans les gares les points de restauration pour militaires ? demanda-t-il au garçon. C'était écrit dessus, non ? Pourquoi vous n'êtes pas entrés vous faire donner le rata ? Vous n'avez pas compris qu'ils sont là pour ça ?

Le blond à la tête pointue expliqua, en s'adressant surtout au sous-officier :

– C'est à cause des horaires. Pendant les arrêts de notre train, ce n'était jamais l'heure de la soupe.

– Mais qu'est-ce que tu voudrais maintenant? lui demanda le sergent-major en secouant la tête. Réveiller les cuisiniers pour qu'ils vous préparent le rata? – il se tourna vers *San Furmentu*: Tu l'aurais cru, toi, qu'il existait encore des empotés comme celui-là?

À ces mots, le jeune Toscan, après avoir regardé autour de lui comme pour chercher de l'aide, commença à jurer, d'une manière incroyablement obscène.

– Eh, toi! ton nom. Comment t'appelles-tu? fit alors durement le sous-officier. Comment tu t'appelles, j'ai dit?

Il consulta le laissez-passer à la recherche du nom que lui-même avait prononcé un instant auparavant. À la grande surprise d'Ambrogio, cela suffit pour que l'autre, cessant de jurer, montrât soudain de la peur, et prit l'air d'un chien qui a vu le bâton.

– Quelle race de merde, estima pesamment le sergent-major.

Ambrogio passait par diverses réactions. Il avait d'abord considéré le caporal «accompagnateur» du district de Monza: «Pourquoi, à la gare de Milan, ne nous a-t-il pas emmenés prendre la soupe, comme c'était son devoir? Rien que pour ne pas s'embêter sans doute, parce que, lui, sa soupe, il l'avait certainement mangée avant de quitter le district. Voilà pourquoi. Une bonne punition le déterminerait à faire son devoir...»

Et puis les blasphèmes entrecoupés d'obscénités du Toscan l'avaient choqué: «Combien sommes-nous ici à croire en Dieu? avait-il pensé avec indignation. À l'aimer autant que notre père et que notre mère? Pourquoi cette bouche de porc l'insultait-il? De quel droit? Bon, quand on sera entre nous, si celui-ci fait mine de blasphémer, j'insulte sa mère: nous verrons si ça lui plaira – et, menaçant: Et nous verrons aussi comment ça finira.»

Mais quand il le vit devenir tout à coup peureux, prêt à ramper, l'indignation l'abandonna, et il sentit le dégoût l'envahir: «Dire qu'un tel individu deviendra peut-être officier!»

Le sergent-major pointa le nom sur le laissez-passer et fit signe au peureux de prendre la gamelle et les deux couvertures, puis il passa à la recrue suivante: le premier ne l'intéressait déjà plus. Mais quel genre d'homme, se demanda Ambrogio, était en fin de compte ce sergent-major? Et pour commencer, que signifiaient les deux rubans qu'il avait sur la poitrine?

Il s'adressa à celui qui se trouvait près de lui:

– Tu sais ce que signifient ces deux rubans?

– L’un me paraît être la campagne d’Afrique de 1936. L’autre, je ne sais pas.

– Eh, il serait donc dans l’armée depuis? Depuis 1936? Et peut-être même avant, depuis 1935 ou 1934?

– Ben, à le voir, ça se pourrait.

– Et l’autre ruban, qu’est-ce qu’il peut bien vouloir dire?

Ambrogio, intrigué, essaya de le demander au demi-parent du fabricant de Turro, puis à un gars de Monza aux cheveux en brosse qui se trouvait près de lui : mais ni ces deux-là ni les autres ne le savaient.

– Peut-être, lança spirituellement le demi-parent, peut-être que cela signifie qu’il a participé à la première guerre punique.

Ils se mirent à rire. Le sergent-major s’en aperçut, les regarda d’un air suspicieux, puis ordonna à *San Furmentu* de les expédier.

– Vire-moi ces incapables du district de Monza. Envoie-les dormir au *grand hôtel* – et tandis qu’ils s’éloignaient : Vous pouvez toujours la demander aux domestiques en livrée, la soupe, tas d’incapables de l’université !

4

Traversant – à la suite de *San Furmentu* – deux cours sombres, les vingt recrues entrèrent au *grand hôtel*, une ancienne écurie (« C’était à parier ! ») assez éclairée, où dormaient déjà d’autres recrues allongées sur la paille. Malgré la fatigue et les nombreuses émotions par lesquelles il était passé, Ambrogio, à la vue d’une telle installation, éprouva un vague sentiment d’aventure, pas désagréable.

– Voilà : là, et là aussi... leur indiqua aimablement *San Furmentu* en montrant le sol. La paille – et il la désigna également, entassée en bottes – est là. Il y en a autant que vous voulez.

Quelques-uns, dont Ambrogio, déposèrent sans ambages leur barda et commencèrent à ouvrir les bottes de paille. D’autres, après un moment de perplexité, les imitèrent ; mais certains semblaient ne pas s’y résoudre. L’un d’eux demanda au planton :

– Ils dorment tous dans la paille, les soldats, à Crémone?

– Non, répondit-il. À la caserne, on dort dans des lits de camp.

– Et alors?

– Oh, *san Furmentu*! C'est que, vous, vous arrivez ici alors que personne ne vous attendait. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais ne t'inquiète pas: tu verras que, dans quelques jours, tu l'auras toi aussi, ton bon lit de camp.

– Ah, merci beaucoup, dans quelques jours.

– Ô garçon! Dis-toi bien qu'après tout ici tu es à l'abri, que la paille est propre, sans un seul pou, et que tu as même des couvertures. C'est déjà quelque chose, c'est moi qui te le dis. En Albanie, nous... Ben, ici au moins, on ne souffre pas du froid.

Ambrogio cala sa petite valise contre le mur en guise de coussin, disposa devant une bonne couche de paille, puis s'étendit sous les deux couvertures. À côté de lui s'allongea le demi-parent du fabricant d'emballages de Turro. Ils durent par la suite manœuvrer ensemble à plusieurs reprises, surtout pour se faire avec la paille un autre ersatz de coussin, car les valises, même avec les manteaux pliés dessus, étaient décidément bien inconfortables.

San Furmentu était sorti pour aller chercher les autres, et le caporal du district était sorti avec lui. «Celui-là, il se le trouvera sûrement, son lit de camp», pensa vaguement Ambrogio.

Il essaya de se détendre et s'enfonça peu à peu dans une semi-torpeur, mais le sommeil ne venait pas. Il s'aperçut que d'autres, même parmi ceux qui étaient arrivés dans le courant de la journée, ne dormaient pas non plus. Certains parlaient à voix basse. Tout à coup, à côté de lui, le demi-parent se mit lui aussi à parler doucement: il disait à quel point étaient dures les études d'ingénieur à l'institut polytechnique de Milan. Par moments, on aurait dit qu'il s'adressait à lui-même plus qu'à Ambrogio, et qu'il essayait d'appliquer à ses difficultés présentes la confiance qu'il lui avait fallu pour surmonter les difficultés d'alors.

On entendit du bruit dehors. Précédée de l'habituel *San Furmentu*, la bonne soixantaine de recrues laissées dans la pièce-entrepôt entra. À la vue de la paille, les nouveaux venus commencèrent, qui à rire, qui à jurer avec colère, qui – sans souci de ceux qui dormaient – à faire du tapage pour le plaisir de faire du tapage. Une fois étendus sur la paille, les Toscans se mirent, dans leur parler brillant, à échanger à haute voix des quolibets obscènes. Pour certains, c'était à qui commanderait le mieux, à d'hypothétiques employées du *grand hôtel*, le dîner et autres prestations. Les images les plus lubriques étaient suivies de crises de rire générales. À la fin ils se mirent à chanter en chœur une chanson estudiantine qu'Ambrogio et les Lombards n'avaient

jamais entendue, et qu'ils trouvèrent d'une obscénité inimaginable pour eux jusque-là.

Le jeune homme passait par de nouveaux moments d'indignation. « Pas la peine d'aller chercher le milieu militaire ! Bien avant ça il y a notre milieu civil, une véritable honte ! Comment le militaire pourrait-il être valable, composé de gens semblables ? » Il s'adressa d'une voix dure au demi-parent :

– Maintenant, je ne m'étonne plus que les Grecs nous administrent la pâtée. Trop d'entre nous se comportent comme s'ils avaient leurs parties génitales à la place de la cervelle.

– Heureusement qu'en Italie il n'y a pas que des brasseurs d'air comme ceux-là, marmonna le demi-parent, lui aussi indigné.

La recrue (l'un des soixante) qui venait de prendre place de l'autre côté d'Ambrogio intervint à ce moment-là.

– Moi non plus je ne les approuve pas, ces grossiers personnages, dit-il, avec un incroyable accent du Midi.

– D'où arrives-tu, toi ? lui demanda Ambrogio.

– Des Abruzzes.

– Ah. Je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un des Abruzzes.

– Eh bien, maintenant, c'est fait, dit la recrue, toujours avec le même calme. Quoique je regrette qu'il n'y ait pas ici, pour représenter ma terre natale, quelqu'un de plus digne que moi.

Ambrogio éprouva pour son fier voisin un élan de sympathie. Il se souleva sur un coude et le dévisagea : il avait un visage long aux lignes verticales, plutôt anguleux, et des yeux marron. Tout en s'allongeant de nouveau, après lui avoir fait un signe de tête cordial, Ambrogio se demanda où diable il avait déjà vu un visage comme celui-là : « Parce que je l'ai déjà vu quelque part, il n'y a pas de doute. »

Les étudiants toscans n'arrêtaient pas de faire du chahut. « Quelle honte, ça me dégoûte ! » se répétait Ambrogio ; mais désormais c'était la figure de son voisin qui l'intéressait davantage. « Où diable ai-je déjà vu ce genre de figure ? » Finalement, il se souvint : « Ah voilà, dans le livre d'histoire des premières années du lycée ! Oui, cette illustration, la tête du guerrier de Capestrano... », localité qui se trouve justement dans les Abruzzes. Il se mit à rire.

– Eh, l'Abruzzais, dit-il à son voisin. Au fond, tu es une sorte de Samnite, hein ? Ou un Osque, ou quelque chose comme ça.

– Non, lui répondit son voisin, toujours sérieux et calme. Les Samnites sont beaucoup plus à l'intérieur, ils se trouvent au midi des Marse. Moi, comme j'habite dans la province de Chieti, je suis plutôt un Marrucin¹.

– Hein? Quoi?

Ambrogio se dressa de nouveau sur un coude pour le regarder en face. Il n'arrivait pas à savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement; mais l'autre ne riait pas du tout. «Ou il plaisante, pensa le Lombard, ou vraiment je n'y comprends rien.»

– Écoute, on en reparlera demain, hein? dit-il.

– Je suis à ta disposition, lui répondit courtoisement le Marrucin.

– Comment tu t'appelles?

– Virgilio De Lollis.

– Moi, Riva.

– Enchanté, dit poliment le Marrucin.

– Penses-tu, tout le plaisir est pour moi, dit Ambrogio.

5

Le lendemain, d'autres étudiants affluèrent, le jour suivant d'autres encore – tous Siciliens ceux-là – et ce furent les derniers. Dans l'ensemble, quelque deux cent quarante recrues se trouvèrent réunies dans le «dépôt des quadrupèdes» (depuis des années sans quadrupèdes et qui servait surtout d'entrepôt).

L'instruction commença tout de suite: ordre serré, règlements, services, présentation du matériel. Dans les intervalles entre une instruction et une autre (parfois longs parce que, comme on le sut plus tard, les officiers n'avaient pas d'idées claires quant à la future affectation de ces recrues), et durant les pauses après l'ordinaire, les étudiants se promenaient dans les cours, ou encore s'asseyaient par terre sur les espaces les plus abrités, là où poussait déjà la première herbe nouvelle. Dans ces moments-là, s'il avait eu davantage d'imagination, Ambrogio aurait pu se représenter les quadrupèdes qui jadis peuplaient ce décor: chevaux isolés ou en couple, attelages à l'allure débonnaire, files de mulets aux silhouettes solides et patientes, avec

1. Ancienne population italique asservie par Rome au cours de la deuxième guerre samnite (312 av. J.-C.) [*NdT*].

la bonne odeur du foin et celle de l'avoine, en somme la vie d'autrefois. Tout ici l'évoquait, les rangées d'anneaux rouillés aux murs, les fenêtres en demi-lune des écuries, les longues cuves pour l'abreuvement laissées à l'abandon. Mais Ambrogio n'était pas porté à la rêverie.

Il ne cessait en revanche d'acquérir des connaissances ; ses expériences se succédaient, s'ajoutant à celles du premier soir, les confirmant ou les modifiant quelque peu. Ainsi, son opinion à propos de la grossièreté des Toscans persistait (et ne le quitterait plus tout au long de sa vie), alors que son envie de chercher querelle au blasphémateur au crâne pointu l'avait par contre tout à fait abandonné, depuis qu'il s'était rendu compte de la pusillanimité et de la nullité mentale de celui-là. Lequel, loin de constituer l'élément fort du groupe toscan, avait été affublé par les siens du surnom de Gepetto, et était considéré par eux aussi comme un inconsistant grincheux. D'ailleurs Ambrogio remarqua – et ce fut encore une découverte – que les Toscans ne formaient pas davantage un groupe à part que les étudiants des autres régions. Ce qui s'installait, c'était plutôt, entre tous, une sorte de tacite émulation, analogue à celle qui était alors habituelle à l'école. Plus tard Ambrogio constaterait avec surprise que, même dans le cadre de l'armée, des groupes se forment, mais qu'ils rassemblent des garçons déjà solidaires dans la vie civile, comme le sont en particulier les montagnards.

Quant à lui, dans ses moments de liberté, il se retrouvait le plus souvent avec le demi-parent du fabricant d'emballages de Turro ; non pas qu'il y eût entre eux tellement d'intérêts communs, mais par une sorte d'hommage implicite à leur milieu de provenance.

Le demi-parent était ces temps-ci exaspéré par le qualificatif de « volontaires » qu'on collait parfois aux étudiants : il ne pouvait vraiment pas le supporter.

– Depuis quand, répétait-il à Ambrogio, quelqu'un qui se trouve sous les drapeaux parce qu'on l'a appelé à coups de feuille de route répétée est-il un volontaire ?

Ambrogio en convenait avec lui. L'autre se plaignait aussi de l'incertitude de leur devenir :

– Les GUF voudraient qu'on soit engagés comme simples soldats, mais, à ce qu'il paraît, des simples soldats, il y en a trop. Certains soutiennent – tu l'as entendu toi aussi – que l'autorité militaire voudrait au contraire nous former comme officiers, mais

il semble que les cours normaux fournissent également bien assez d'officiers. Alors on se demande pourquoi ils nous ont appelés!

– Eh bien, lui objecta une fois Ambrogio, c'est tout simplement parce que l'Italie est en guerre, et que tous ceux de notre classe sont à l'armée. Ça n'aurait pas été décent de rester chez nous sous prétexte que nous sommes étudiants.

– Et les étudiants de la classe 20, alors? Et ceux de la classe 19, et des classes 18, 17, 16? Pourquoi nous ont-ils appelés, nous, de la classe 21, et pas eux? Ça te paraît juste, ça?

Ambrogio se borna à écarter les bras.

Il recherchait souvent aussi la compagnie du Marrucin, dont il appréciait le sérieux et la correction. Il avait en outre décelé chez lui un sentiment religieux caché (« Comme il ressemble finalement aux nôtres de la Brianza, celui-là! »). Il se demandait vaguement si tous les Abruzzais étaient comme ça.

– Chez nous, lui expliqua le Marrucin quand il le questionna, on est sincèrement religieux, les gens du peuple surtout, là il n'y a pas de doute. Peut-être que ça te surprend?

Il ne s'étendit pas sur le sujet. Du reste, parce que, comme Ambrogio, c'était un garçon peu bavard, il lui arrivait souvent de lui tenir simplement compagnie en se promenant avec lui, sans parler.



Le matériel assigné pour l'instruction aux deux « batteries universitaires » où les étudiants avaient été affectés se réduisait à deux vieux canons de 75 mm modèle 1911, aux roues cerclées de fer, autour desquels les jeunes gens étaient obligés de se disposer en groupes trop nombreux. Commença aussi l'habillement, mais par bribes: quelques dizaines de recrues à la fois étaient chaque jour accompagnées par un gradé à la caserne principale, où leur étaient consignés avec une étrange parcimonie l'uniforme et les seules pièces d'équipement indispensables. C'est pourquoi le soir, quand ils avaient quartier libre, on voyait déambuler dans les rues de Crémone bourrées de soldats (la ville comptait plusieurs casernes) des étudiants en uniforme aux chaussures encore jaunes tant elles étaient neuves, pêle-mêle avec d'autres en vêtements civils de jour en jour plus chiffonnés.

Jusqu'au jour où le demi-parent porta à Ambrogio et au Marrucin une grande nouvelle.

– Vous le savez? *En haut lieu* c'est la thèse des états-majors militaires et pas celle des GUF qui l'a emporté. Une circulaire est arrivée hier à la caserne ordonnant de nous donner la même instruction que celle qui est dispensée dans les écoles d'officiers. La circulaire précise même que d'ici quarante jours aura lieu un premier examen et que tous les reçus seront promus caporaux.

– Caporaux? demanda Ambrogio.

– Ben, c'est comme ça. Je l'ai su par un secrétaire de l'état-major.

– Alors, fit observer doucement le Marrucin, plus qu'une victoire en haut lieu, c'est plutôt une espèce de compromis, non?

– Appelle-le comme tu veux. L'important, c'est qu'ils nous donnent la formation d'officiers.

À partir de là, les deux batteries de candidats au grade de caporal furent transférées du dépôt des quadrupèdes à la caserne principale, et logés non plus sur la paille mais dans des chambres normales avec des lits de camp, des matelas et des draps. Alors pour Ambrogio et les autres commença une vie nouvelle, intermédiaire entre celle de l'élève officier et celle du soldat ordinaire.

6

Les autres soldats ne voyaient pas les étudiants d'un bon œil et ils les avaient plutôt mal accueillis à la caserne.

– Les voilà, ces abrutis qui criaient «Vive la guerre».

– Regardez-les, ces salauds.

– Vous, les volontaires, ils auraient mieux fait de vous laisser par terre, sur la paille.

– Maintenant qu'on est en guerre, vous êtes contents, hein?

– Regardez-moi ces «rempilés».

Les étudiants avaient bien sûr été très déçus par cet accueil, surtout ceux – et c'étaient finalement les plus nombreux – qui n'avaient pas participé aux chahuts interventionnistes. Certains – au nombre desquels le demi-parent – trouvaient particulièrement intolérable cette épithète de «rempilés», jamais entendue auparavant et désignant à l'armée ceux qui (généralement parce qu'ils étaient au chômage) souscrivaient en temps de paix à la demande de prolongation du service.

– Rempilés: tu as entendu, Riva? Rempilés, à nous, répétait le demi-parent consterné.

– Tu t'en fais pour si peu?

– Eh, disait-il, bien sûr que je m’en fais.

Il se donnait beaucoup de mal, avec certains autres, pour convaincre les soldats de leur erreur. Entre tous ces garçons, étudiants ou non, qui avaient à peu près le même âge, les malentendus ne pouvaient de toute façon pas durer bien longtemps, et, à force de répéter qu’ils se trouvaient sous les drapeaux parce qu’ils y avaient été appelés par feuilles de route, comme les autres, les étudiants réussirent à les dissiper.

Au lieu de penser à ces querelles, Ambrogio essayait de se rendre compte de la situation de l’armée.

Le régiment ne se trouvait pas à la caserne – grande et formée de constructions homogènes à un ou deux étages séparées par de grandes cours –, il combattait en Albanie. C’était pratiquement comme s’il était sur une autre planète, parce que personne n’avait la plus petite idée de ce qu’il devenait. Il n’y avait, en apparence du moins, aucun échange entre le régiment et son dépôt, et jamais aucun des présents, même parmi les officiers, n’en parlait ou n’y faisait allusion.

Un autre régiment était pour l’instant en préparation et aurait pu être prêt depuis longtemps si le matériel nécessaire n’avait pas fait défaut. Il manquait en particulier les camions et les tracteurs, qui arrivaient certes, mais comme délivrés au compte-gouttes. Tout le monde s’y était tellement habitué qu’on plaisantait à ce propos; on avait même composé une chansonnette :

Artillerie motorisée
Dzim boum boum badaboum
Les moteurs tu ne les vois pas
Il faut donc que t’aïlles au pas,
Dzim boum boum badaboum
Dzim boum boum bada...

Les étudiants eux-mêmes l’avaient adoptée.

En plus du régiment bis, on comptait, à la caserne, environ mille recrues ordinaires encadrées dans des batteries d’instruction, ainsi que certains détachements affectés aux services. Ces derniers étaient composés d’éléments plus anciens, généralement fatigués de la vie militaire, lassés surtout, disaient-ils, des appels à répétition qui avaient sans profit interrompu continuellement leurs occupations civiles durant les six ou sept années précédentes.

De ceux-là faisait partie *San Furmentu*, le vieux sergent-chef qui ne communiquait pratiquement que par gestes, et les quelques autres vieux harassés auxquels Ambrogio avait eu affaire au dépôt des quadrupèdes. Ceux-là aussi étaient maintenant revenus dans la caserne principale, où ils tâchaient mollement de tuer le temps; il arrivait parfois au jeune homme de voir l'un d'eux traîner dans les parages, occupé seulement à ne pas se trouver dans les pieds des supérieurs.

À la caserne, se pressant autour de deux vieux canons, les étudiants faisaient aussi leur « apprentissage du matériel », tandis que dans d'autres cours les hommes du régiment bis continuaient à répéter les mêmes exercices à blanc autour de leurs pièces, et que les recrues des batteries d'entraînement étaient occupées, plus qu'à de véritables exercices militaires (pour lesquels on manquait de matériel), à d'interminables jeux sportifs. Ils couraient sans arrêt en tous sens, en bras de chemise et en sueur, les visages en feu. Ils donnaient à qui les voyait un sentiment aigu d'insouciance, l'insouciance de ces garçons qui jouent impétueusement dans les cours des patronages de village et avec lesquels, n'eussent été les baudriers d'artillerie, les pantalons bouffants et les guêtres martiales, on aurait pu par moments les confondre.

Personne ne semblait penser au cours de la guerre. Ambrogio (surtout dans les moments où il traînait avec les autres les canons aux roues cerclées de fer – parfois en chantant « *Les moteurs tu ne les vois pas / Il faut donc que t'aïlles au pas* ») se demandait si l'opinion de ceux qui pensaient que l'entrée en guerre de l'Italie était entièrement basée sur un bluff n'était pas fondée. Où étaient les engins nécessaires? Comment se faisait-il que les responsables qui, depuis des années, depuis toujours même, exaltaient la guerre n'aient pas consacré à l'armement un soin au moins égal à celui qu'ils avaient consacré aux routes, aux ponts, ou aux établissements scolaires? Et pourquoi ne faisaient-ils rien pour les produire, au moins maintenant, ces engins nécessaires? Tout jeune qu'il était, cette réalité l'inquiétait parce que, pensait-il, « la confrontation avec les Anglais est une confrontation avec des gens sérieux ».

Au cours de ces mois-là, il reçut plusieurs cartes postales et lettres militaires (« en franchise » couleur cendre pâle) de ses amis sous les drapeaux, c'est-à-dire de Stefano, Igino, Pierello, de son cousin Manno, et de Michele Tintori de Nova. Ce dernier l'avait tout de suite informé qu'il se trouvait dans une ville proche de

Mantoue, où il fréquentait un cours analogue au sien, mais dans l'infanterie. («L'arme qui, plus que n'importe laquelle, te donne le moyen d'être en contact avec le peuple», assurait-il, et plus tard, dans une autre brève lettre: «L'infanterie ne sera certes pas enthousiasmante, mais, quand on y pense bien, dire infanterie revient à dire Italie.») Entre-temps, les jours passaient. Au moment prescrit par la circulaire, Ambrogio et les autres universitaires furent promus caporaux, puis – à six mois environ de leur appel aux armes et après un examen sélectif assez dur – sergents.

7

La campagne de Grèce s'était terminée en avril grâce à l'intervention décisive des Allemands, qui avaient auparavant occupé sans combattre la Roumanie et la Bulgarie, et, après seulement douze jours de très violents combats, la Yougoslavie, aidés pour cette dernière par les Italiens. Ils continuaient pourtant à piétiner devant l'Angleterre, alignés le long de la Manche, comme s'ils avaient l'intention de s'en emparer par la famine, au moyen de la guerre sous-marine.

Inopinément, en juin, toujours de cette année 1941, ils s'étaient par contre jetés avec le gros de leurs forces sur l'Union soviétique. Aussitôt Mussolini avait déclaré qu'un corps expéditionnaire italien participerait à cette nouvelle campagne.

À partir de ce moment-là, Michele Tintori était entré dans un état de grande agitation: il voulait aller en Russie à tout prix. Il écrivit à Ambrogio, non pas une fois mais deux, qu'il avait fait une demande d'affectation à l'un des régiments d'infanterie en partance; il lui demandait imprudemment si son père n'était pas par hasard en mesure d'«appuyer» cette demande.

Un dimanche après-midi, Ambrogio le vit même débarquer à Crémone.

– Je suis ici pour cette histoire d'affectation aux unités qui partent pour le front russe.

– Ah, bravo. Mais dis-moi, on peut savoir ce qui t'a pris? Quel genre de bellicisme t'a tout à coup possédé? Qu'est-ce que ça signifie, tu peux me le dire?

L'autre était resté bouche bée.

– Comment ça, bellicisme? Ah, parce que tu crois que je... Mais si j'ai là, chez moi... – il faisait allusion à son père, cloué par

la précédente guerre dans un fauteuil roulant. Non, Riva, non, tu te trompes complètement. Ah, elle est bien bonne ! C'est sûr qu'une fois là-bas je n'ai pas l'intention de jouer les embusqués, ça va de soi. Mais c'est pour une tout autre raison que je veux aller en Russie. C'est parce que je veux me rendre compte, tu comprends ? C'est pour voir.

– Pour voir ?

– Oui. Il faut que je voie ce qu'ont réellement fabriqué les communistes. Voilà pourquoi il faut que j'y aille tout de suite, avant que les Allemands ne changent la réalité des choses. Est-ce que je m'explique bien ?

– En somme, tu voudrais ensuite en parler dans un livre ?

Ambrogio était toujours assez perplexe.

– Ça, je ne le sais pas encore. Mais les communistes ont tenté une expérience unique, tu ne t'en es jamais rendu compte ? Ils ont tenté – ou, si tu veux, ils sont en train de tenter – une rédemption de l'homme et de la société en dehors du Christ et du christianisme, et même contre le Christ. Et pour faire ça – cette terrible tentative –, ils se sont isolés du reste du monde. Pour nous, chrétiens, c'est très important de se rendre compte de ce qu'ils ont réellement manigancé. Il paraît qu'il y a eu des millions de victimes, tu le sais, mais beaucoup disent que ce n'est pas vrai, que c'est seulement de la propagande fasciste et capitaliste. Mounier, par exemple, cet auteur catholique français...

– Je ne le connais pas.

– Eh bien, lui soutient de toutes ses forces les communistes russes. Bien qu'il soit chrétien, tu comprends ?

– Je comprends, oui, dit enfin Ambrogio, et il se mit à rire. Ouais, de ta part, j'aurais bien dû m'attendre à quelque chose de ce genre.

– Je veux parler avec les Russes ordinaires, les ouvriers, les paysans, avec tous. C'est là une occasion exceptionnelle, unique – Michele répéta, presque pour lui-même : Je veux tout voir de mes propres yeux, je ne veux pas m'en tenir à ce qu'on raconte.

– Bien. Mais je crains que mon père ne puisse t'être d'aucune utilité. Je ne vois pas de quelle façon il pourrait t'aider.

Ils se promenèrent une bonne heure de long en large sur la rue Campi, comme ils le faisaient dans les couloirs de l'université quand ils séchaient les cours. Tintori, qui ne s'était pas procuré de permission pour sortir de sa garnison, était en civil

et devait être de retour à la caserne à l'heure de la retraite. Ils n'eurent pas le temps de parler de leurs récentes expériences. Le peu de temps disponible fut employé presque entièrement à une analyse réaliste, de la part d'Ambrogio, des possibilités qui s'offraient à son camarade de trouver des recommandations pour le front russe. Ils étaient tous les deux tellement peu au fait des choses militaires qu'ils finirent par reporter tous leurs espoirs sur ce général à la retraite qui était professeur de culture militaire à l'université catholique. Tintori décida qu'il demanderait une permission spéciale dimanche pour aller lui rendre visite.

Ils marchaient vers la gare. Comme eux, de nombreux soldats parcouraient la rue Campi, ainsi que quelques officiers qui étaient obligés de répondre continuellement au salut des soldats. Plus d'une fois Tintori, lui aussi, fut sur le point de porter la main à son front, bien qu'il fût, on l'a dit, en vêtements civils.

– Il y a autant de militaires dans les rues de Mantoue? lui demanda Ambrogio.

– Peut-être même encore plus, répondit l'autre. La solde est faible. Que veux-tu que nous fassions, nous autres soldats, sinon nous promener et traîner?

– À propos, je ne t'ai rien offert, fit remarquer Ambrogio. Quel mauvais hôte je suis!

– Que voudrais-tu donc m'offrir?

Ce fut finalement, au bar de la gare, un verre de cognac qu'ils durent boire rapidement, parce que le train avait déjà été annoncé.



En dépit de l'intervention, pleine de bonne volonté, du général à la retraite (qui avait du reste honnêtement averti: « Mes possibilités sont très modestes, n'y croyez pas trop »), les trois divisions du corps expéditionnaire italien partirent pour la Russie sans le caporal Michele Tintori.

Lequel, après avoir essayé en vain de les rejoindre en se recommandant à tel ou tel autre, en vint à se recommander essentiellement à Dieu. Il le faisait systématiquement chaque matin en sautant sur ses pieds à l'appel du clairon, l'implorant avant les prières habituelles: « Seigneur, ne me prive pas de cette extraordinaire expérience, je T'en prie. Tu sais que toute ma vie je ne veux être que Ton instrument, et donc... Tu sais infiniment

mieux que moi l'importance – pour un écrivain moderne – d'une expérience comme celle-là. Je Te supplie donc, je Te supplie... » Et tandis que, priant de la sorte, il se dirigeait en hâte vers les lavabos, sa serviette de toilette sous un bras, l'anxiété le prenait parfois à la gorge. « Seigneur Dieu, s'il Te plaît, ne me fais pas la blague de me laisser en dehors de tout cela. Tu as dit: "Frappez et on vous ouvrira." Et me voici, qui frappe à m'en écorcher les doigts. Tu ne m'entends pas? »

Avec le recul, nous pouvons dire aujourd'hui que Dieu l'entendait et qu'Il avait l'intention de l'exaucer. Mais à ce moment-là Il n'en donnait aucun signe et (souriant peut-être à part soi) Il le laissait prier.

8

Nommés sergents en juillet, Tintori et Ambrogio furent envoyés dans de classiques écoles d'officiers d'où, après six autres mois d'instruction plus dure et relativement plus réglementaire, ils devaient tous les deux sortir sous-lieutenants.

Ambrogio avait rejoint depuis peu son école quand la nouvelle lui parvint par téléphone, d'abord de l'imminent, puis de l'effectif départ de son cousin Manno pour le front libyen. Pendant ses classes il allait aussi apprendre, en décembre, la grave nouvelle de l'entrée en guerre de l'Amérique. Le fait fut salué par Mussolini avec enthousiasme parce que – comme il le déclara – il confirmait l'une de ses lointaines prévisions, à savoir que cette guerre serait une « guerre de continents ». La réflexion avait laissé les élèves officiers plutôt perplexes.

Tintori apprit qu'à la fin de la section les élèves ayant obtenu le meilleur score seraient en droit de choisir leur régiment d'affectation. Il entrevit tout de suite la possibilité de rejoindre le front russe, et dès lors travailla avec un zèle extraordinaire. Pour ce qui était des manœuvres, des études, des horaires, la vie au cours était véritablement très dure: certains la définissaient comme un reliquat de barbarie médiévale, ce qui provoquait la colère du jeune homme – voilà bien les habituelles couillonnades de la culture des Lumières! Immanquablement, il intervenait pour soutenir la civilisation du Moyen Âge, supérieure disait-il à celle de l'âge moderne. (En réalité, il n'aimait pas entendre dire du mal de cette époque parce que c'est à elle qu'il faisait directement

remonter sa religiosité et celle des gens de la Brianza, et même la religiosité catholique en général. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il découvrirait qu'elle doit plutôt être rattachée à la réforme de l'Église – authentique réforme de toute façon – entreprise bien après le Moyen Âge par saint Charles et le concile de Trente, et opiniâtement poursuivie au cours des siècles par d'innombrables personnes, en général peu connues parce que modestes comme les apôtres et les disciples au temps de Notre-Seigneur.)

Mais revenons au cours des officiers: bien que n'ayant pas de goûts militaires prononcés, Tintori était intelligent et doté d'une mémoire enviable, ce qui lui permit d'être très bien noté dans toutes les matières théoriques, y compris celles qui étaient le moins conformes à sa nature, comme «règlements et discipline». À la fin, il se trouva dans la première dizaine du classement, ce qui lui donnait le droit de choisir son régiment d'affectation. Comme il devait, sur une feuille appropriée, en indiquer trois par ordre de préférence, il choisit trois des quatre régiments d'infanterie en opération sur le front russe. C'est ainsi qu'il fut affecté au dépôt de l'un d'entre eux, le 81^e de la division Turin, à Parme.

Ambrogio, lui, ne fut pas dans les dix premiers du classement, même si, sans se l'être proposé, il s'en approcha de très près. Il fut affecté à un dépôt de Casale Monferrato.

Après la permission d'un mois, dite «d'attente de nomination» (leur première permission), les deux jeunes gens regagnèrent leurs dépôts respectifs. On était en février 1942. Ils arboraient désormais – comme Manno en son temps – des uniformes à passepoil neufs, couleur vert-de-gris, avec ceinturons et bottes, très élégants. Tintori s'efforçait de ne pas penser à la terrible inquiétude qu'il avait lue, en quittant Nova, dans les yeux de son père, depuis toujours tenu au courant de ses demandes d'affectation sur le front russe.

Les semaines, puis les mois, avaient toutefois recommencé à couler sans que survînt rien de nouveau pour lui. Le front russe – qui s'était stabilisé après l'énorme avancée allemande de 1941 et la retraite limitée devant Moscou au cours de l'hiver – était maintenant statique, mis à part une gigantesque bataille isolée par laquelle les Allemands avaient récemment fait obstacle à un gros retour offensif de l'ennemi dans la région de Kharkov. Mais les divisions italiennes n'avaient pas été impliquées dans cette bataille, et n'avaient donc pas besoin de renforts.

Tintori – qui n'avait jamais tout à fait cessé de prier – recommença de plus belle, d'autant qu'au dépôt une vingtaine d'autres sous-lieutenants, poussés par le patriotisme et l'esprit d'aventure, avaient également demandé à partir pour le front russe. « Mais pourquoi donc n'avez-vous pas plutôt demandé à être affectés aux régiments déployés sur la Côte d'Azur ou sur la Riviera ? pensait-il parfois en les observant avec inquiétude. Pourquoi n'êtes-vous pas allés à la mer au lieu de venir ici me créer des problèmes ? » Il savait qu'il n'était pas très logique, cependant la perspective d'être oublié quand parviendrait enfin une demande de renforts pour le front l'énervait.

Mais il ne fut pas oublié. Peut-être le vieux colonel qui commandait le dépôt – un homme posé et ironique – s'était-il rendu compte de son anxiété, ou peut-être, qui sait, ce fut Dieu Lui-même qui en décida. Le fait est que, vers la mi-mai, il fut appelé à l'état-major avec cinq autres officiers, et averti de se tenir prêt à partir.

Dès qu'il en eut la possibilité, le jeune homme se rendit chez lui pour annoncer, dans les formes, la nouvelle à son père. De Nova – réalisant tout à coup qu'il pourrait aussi bien ne pas revenir du front – il prévint aussi par téléphone le seul autre membre de famille qu'il possédait, une sœur de sa mère qui vivait avec son mari à Monza. Et, puisqu'il se trouvait dans la cabine publique, il eut l'idée d'appeler Nomana, pour que les parents d'Ambrogio pussent l'avertir dès que possible.

Ce fut Mme Giulia qui prit l'appareil.

– Ambrogio sera ici, à Nomana, dimanche prochain, lui dit-elle, dans trois jours. Vous serez chez vous dimanche ?

– Oui. Du moins, je l'espère. Ce soir je dois retourner au dépôt, mais, si je ne suis pas de service ou si je ne pars pas avant, je

compte justement passer chez moi la soirée de samedi et la journée de dimanche.

– Eh bien, pourquoi ne feriez-vous pas un saut jusque chez nous? Dimanche après-midi, par exemple. Vous pourriez passer quelques heures ici en compagnie d'Ambrogio.

– Venir à Nomana? L'idée me tente. Oui, je pourrais faire un saut d'une heure ou deux... Mais, comme je vous le dis, je ne peux rien vous promettre.

– Eh bien, en tout cas nous préparerons de la crème glacée; je sais que vous aimez ça, ne dites pas non. Si vous pouvez venir, nous vous accueillerons à bras ouverts.

10

C'est ainsi que le dimanche suivant, à la mi-mai, traversant la campagne en plein renouveau, le sous-lieutenant Michele Tintori se rendit à bicyclette à Nomana. Afin de voyager en bras de chemise, il ne portait pas l'uniforme mais une tenue civile, et tout en pédalant il rêvait à son autre et prochain grand voyage.

Dans les villages qu'il traversait il remarqua comme toujours beaucoup de jeunes dans les rues. « Il n'y a pas grande différence par rapport au temps de paix », se disait-il à chaque fois. Et même, quels signes réels y avait-il de la guerre? « Pas beaucoup, vraiment pas beaucoup. Il faut que je demande à Ambrogio si du moins les usines, le système de production, sont soumis au rendement. »

Ils l'étaient, oui, mais faiblement: c'est ce que lui expliqua à peu de temps de là M. Gerardo auquel, comme il l'en avait prié, Ambrogio avait posé la question.

– Pour cause de compétence: parce que c'est ton domaine, papa.

– Je ne comprends pas, dit Tintori. Comment se fait-il que les fascistes, et en général les responsables, même actuellement, ne se remuent pas davantage?

Ils étaient assis en cercle devant la maison, sur des chaises et de petits fauteuils en fer, dans un ombreux bosquet de charmes, le berceau, comme ils l'appelaient.

Gerardo leva la tête et serra les lèvres.

– J'entends répéter que nous n'avons pas de matières premières. En effet, pendant l'autre guerre, elles nous arrivaient d'Amérique, alors que maintenant...

– En attendant, à l’armée, ils distillent le matériel au compte-gouttes, dit Tintori. Votre fils a dû vous le dire. Espérons que sur le front au moins les choses se passent mieux.

– Ce n’est pas seulement une question de quantité, c’est aussi une question de qualité, de modèles, dit Ambrogio, au moins dans l’artillerie. Savez-vous (il s’adressait surtout à son père et à son frère Fortunato, cependant que sa mère écoutait elle aussi attentivement), savez-vous que maintenant encore ils continuent à fabriquer surtout des canons modèle 1911? Les 75/27 modèle 1911. L’entrée en guerre a été une surprise pour les responsables de l’armement eux-mêmes, ça me semble évident.

– Très bien, dit Tintori, admettons la surprise. Mais comment se fait-il qu’ils ne bougent pas plus que ça, à présent que nous sommes en guerre?

Ils furent tout à coup distraits de leurs préoccupations par le brouhaha causé par les enfants les plus jeunes qui, proclamant: «On veut nous aussi faire partie de la compagnie!», sortaient de la maison avec l’appareil à faire la glace (glace qui, semblait-il, avait de la difficulté à se former). Ils l’installèrent sur l’une des chaises de fer et, avec force commentaires, recommencèrent à en tourner la manivelle.

– C’est la faute à Pino si la glace ne prend pas, proclama le petit Rodolfo, âgé de neuf ans, à l’intention des adultes. Il n’arrête pas de soulever le couvercle pour voir si elle se forme ou pas, alors le froid s’échappe tout le temps!

– Tais-toi donc, répliqua Pino, dix-sept ans, qui, sa tête blonde en sueur (encore plus blonde que celle de Giudittina), était en train de tourner la manivelle. Tais-toi, sinon en plus du froid c’est toi qui vas t’échapper, tu vas voir.

– D’après moi, cria Giudittina, sept ans, la glace ne peut pas se former parce que vous n’arrêtez pas de tourner ce machin. Il faudrait au contraire la laisser reposer, au moins un peu.

– Je vais t’en donner, moi, du repos, dit Pino, si tu n’arrêtes pas de dire des bêtises.

– Vous voulez de l’aide? demanda Ambrogio.

– Non, vous, les deux militaires, aujourd’hui vous êtes les héros de la fête, lui répondit Pino avec sympathie. Vous ne devez pas travailler.

Fortunato, qui avait dix-huit ans et qui était assis avec les adultes, allongea un pied vers l’appareil.

– Ce truc-là doit avoir au moins deux siècles, dit-il.

– Alors il irait bien comme matériel pour l’armée, fit observer en riant Tintori. Hein, Ambrogio ?

Ambrogio approuva, amusé.

– Il faut deux heures de manivelle pour produire à peine deux kilos de glace, continua Fortunato, c’est absurde, ridicule.

– Entendez-moi ce grand industriel qui calcule les temps, dit Rodolfo, celui qui venait de parler du froid qui s’échappait.

En effet, tout jeune qu’il était, Fortunato avait tendance à tout évaluer, ou presque, en termes de production, ce qui étonnait parfois même son père.

– Je suis désolé, fit Michele Tintori, d’être en quelque sorte la cause de toute cette gêne.

Tous réagirent vivement, surtout les deux filles aînées (« Mais non, tu n’y penses pas ? », « Tu plaisantes ? »). En attendant la glace, elles avaient sorti de la maison et posé sur la petite table en fer du berceau un plateau avec de grands verres et quelques rafraîchissements, et elles avaient commencé la distribution.

– Il ne faut pas dire ça, protesta à son tour Giulia. Vous savez bien que les enfants plaisantent, c’est naturel.

– Oui, bien sûr, mais si involontairement j’ai...

– Allez, Tintori, laisse tomber, dit Ambrogio.

Francesca, s’apercevant que leur hôte avait déjà à moitié vidé son verre, revint vers lui avec la carafe tout embuée à l’extérieur, pour le resservir.

– C’est assez frais, n’est-ce pas ? Bien que cette semaine la glace soit arrivée dans le village en retard, seulement hier soir. (Il n’existait pas de réfrigérateurs à l’époque.)

L’autre sœur, Alma, âgée de quinze ans, celle qu’on surnommait « petite statue de marbre » et qui suivait Francesca en portant une autre boisson, s’exclama tout à coup :

– Qui sait si aujourd’hui Manno a suffisamment à boire, là-bas, dans le désert ? Qui sait même si, en ce moment, ils pensent à boire, ou s’ils sont en train de tirer ?

Francesca lui lança un coup d’œil de reproche, qui signifiait : « Qu’est-ce qui te passe par la tête ? Tenir de tels propos devant maman ! »

Pour éviter que la conversation ne s’enlise, Ambrogio intervint promptement :

– À propos, Tintori, tu sais que Manno a écrit d’Afrique ? La routine, dit la lettre. Elle est arrivée hier.

– Il écrit à la maison toutes les semaines, précisa Gerardo.

- Vous savez exactement où il est? demanda Tintori.
- En ce moment non, lui répondit Ambrogio. Mais il y a un mois, il était dans la région de Bir Hakeim, en dessous de Tobrouk, on l’a su par un soldat venu en permission. Il est possible qu’il y soit encore.
- En tout cas, ses lettres sont toujours intéressantes, dit Fortunato. Manno a un sens de l’observation remarquable.
- Je veux bien te croire. Manno est vraiment très doué, affirma Michele Tintori avec chaleur.
- C’est un bon fils, oui, dit Giulia, qui lui était reconnaissante pour cet élan si sincère.
- Elle poussa un soupir.
- Stefano aussi vient d’écrire chez lui, à Nomanella, dit Francesca réagissant à ce soupir, lui aussi va bien.
- Stefano est un camarade de classe à moi, ici au village, expliqua Ambrogio à Tintori. Depuis janvier, il est en Russie avec le 3^e régiment des bersagliers.
- Au fait, intervint Pino en levant la tête de l’appareil à glace, peut-être qu’en Russie tu auras l’occasion de rencontrer Stefano?
- La Russie est grande, fit observer Tintori – et se tournant vers Ambrogio: Mais pourquoi appelez-vous ce Stefano par son prénom, alors que moi vous m’appelez par mon nom?
- C’est vrai, pourquoi? s’interrogea à son tour Ambrogio. Eh, sans doute parce que, au collège, entre camarades, on s’appelait par nos noms, alors qu’ici, à l’école du village, on s’est toujours appelés par nos prénoms.
- À la façon des bourgeois là-bas, et à la façon populaire ici, lui fit remarquer Tintori en souriant.
- Ambrogio opina:
- C’est vrai. Eh bien, c’est peut-être le moment de t’appeler par ton prénom.
- Oui, il me semble.
- Mais bien sûr, dit Giulia. Vous auriez même dû y penser plus tôt.
- Et si vous me disiez «tu»? lui proposa alors Tintori.
- Oui, d’accord. Qu’il est gentil!
- Une grande paix régnait alentour. Dans un parterre, à quelques pas du berceau, fleurissaient en compositions charmantes des fleurs de diverses formes et couleurs, telles que verveine, bleuets, gueules de lion, pétunias, myosotis et rêches zinnias. De temps en temps, les yeux du visiteur se posaient sur ce parterre. Alma s’en

aperçut. Comme elle participait à la culture des fleurs, elle les considérait un peu de sa compétence. Elle vint près de leur hôte. (« Comme elle est devenue mignonne, pensa-t-il, quels traits réguliers, parfaits. Elle est tellement jolie qu'elle semble irréelle. »)

– Ce parterre-là, lui expliqua la petite, à mi-voix pour ne pas gêner la conversation des autres, est fait tout entier de plantes annuelles. Le jardinier les fait naître dans les serres puis il les transplante dans les parterres. Moi, quand je ne suis pas à l'internat, je l'aide.

Le jeune homme sourit.

– C'est un beau parterre, dit-il, le regarder réjouit la vue.

Almina fit signe que oui, qu'elle était d'accord, et elle paraissait ne vouloir rien ajouter.

– Dis-moi un peu, lui demanda Michele, lui aussi à mi-voix, je me suis déjà posé la question : que veut dire « annuelles » ? que chaque année, quand vient l'hiver, les plantes meurent ?

– Oui, dit Alma, elles durent à peine un an, pauvres petites plantes.

Une telle pensée devait la chagriner, même si, comme toujours, elle n'en montrait aucun signe extérieur.

– Eh bien, c'est qu'à elles un an suffit. Les papillons aussi du reste, dit le jeune homme, et il y a tant d'autres petites créatures qui durent très peu de temps. Mais nous ne devons pas avoir de la peine pour ça, parce que eux n'en savent rien ; ils ne s'en rendent pas compte, donc ils ne souffrent pas.

– Eh, soupira Almina.

Elle ne paraissait pas d'accord. Mais son beau visage continuait à ne pas laisser transparaître ses sentiments. « Pourtant au-dedans, sous ce sourire de petite statue, elle doit être sensible, peut-être extraordinairement sensible, réfléchit le futur écrivain. Sinon, à cet âge-là, elle ne se préoccuperait pas comme ça des autres, et des plantes qui plus est. »

Pendant ce temps, la glace n'était toujours pas décidée à prendre, bien qu'à peu près tous se fussent relayés à la manivelle, à l'exclusion pointilleuse des deux militaires. Finalement, Giulia, n'y croyant plus, envoya en toute hâte sa fille aînée Francesca chez le boulanger voisin.

– Va chez les Erba. Entre dans l'arrière-boutique et vois s'il ne leur reste pas une de ces tartes « paysannes » qu'ils avaient en vitrine ce matin quand nous sommes passés pour aller à la messe.

Francesca revint peu après avec une magnifique tarte à la croûte brune et craquelée. Ambrogio descendit alors à la cave et en remonta avec quelques bouteilles de vin blanc ; la glace fut ainsi remplacée par la tarte.

– Elle est bonne, commentait un peu tout le monde en la mangeant.

Et Pino :

– Qui a dit que chez les Erba il n’y a que Giovannino, le commis, celui qui a toujours la figure enfarinée, qui sache faire les tartes ? Giovannino est maintenant soldat, et pourtant je n’ai jamais mangé une tarte de chez les Erba aussi bonne que celle-ci.

11

La tarte consommée et l’appareil à glace piteusement rapporté en cuisine (« Essayez de mettre des glaçons aussi sur le couvercle, dit Gerardo, si ça se trouve elle va prendre »), les deux enfants les plus jeunes, âgés de sept et neuf ans, se détachèrent du groupe, enfourchèrent leurs bicyclettes, et se mirent à faire la course dans les allées du jardin.

Sous le berceau – on alluma quelques cigarettes – la conversation devint plus réfléchie.

– C’est sûr que tu vas en voir, du monde... Qui sait où tu seras dimanche prochain, dit Ambrogio à Michele.

– Peut-être encore ici, en Italie, lui répondit l’autre.

– Dans ce cas, dit Pino, il faut absolument que tu reviennes à Nomana : tu verras que dimanche la glace sera prête.

– C’est vrai, renchérit Giulia mortifiée. Tu dois me donner l’occasion de tenir la promesse que je t’avais faite.

– Merci, non. Je te remercie toi aussi, Pino, mais je ne peux pas, sourit Michele.

– Et pourquoi ? lui rétorqua Ambrogio. Moi, je ne serai pas là, mais si tu te trouves à Nova, tu peux bien venir.

– Toi non plus ? Pourquoi ? Tu dois venir toi aussi, objecta Pino à son frère.

– Vous savez que je ne peux pas venir à la maison quand ça me plaît, que chaque fois je dois demander une permission. Pour lui, par contre, c’est différent parce qu’il est sur le point de partir. Et puis, il est possible que moi... Ah oui, j’avais presque oublié – il s’adressait surtout à Michele, comme pour lui demander un

avis: Demain, à neuf heures tapantes, je dois me présenter au colonel; il m'a convoqué moi et trois autres. (Sa mère devint aussitôt attentive.) Qui sait ce qu'il peut bien vouloir, je n'en ai pas la moindre idée. Le mois dernier il en a envoyé deux à Florence chercher du matériel optique: ils sont restés là-bas une semaine entière.

– À vous, il veut peut-être seulement passer un savon pour quelque raison que vous n'imaginez même pas, dit Michele Tintori.

– Eh, ça se peut bien, admit Ambrogio.

– Ça ne serait pas pour vous envoyer en zone d'opération? demanda Gerardo.

– Où veux-tu qu'ils nous envoient, papa? Au régiment en Grèce? Non, les unités complémentaires, aussi bien les officiers que la troupe, ils les ont envoyées le mois dernier: trois pelés et un tondu, d'ailleurs. Et puis, avec tous les officiers qui sont disponibles, ils n'enverraient pas des débutants à peine sortis du cours comme nous.

Peu après, Alma et Pino se détachèrent eux aussi du groupe, et sur le pré, non loin du berceau, se mirent à se lancer, au moyen de petits tambours, un plomb orné d'une touffe de plumes.

Tam, tam, tam, faisaient les tambours. La conversation avait des blancs. Ambrogio pensait à sa prochaine entrevue avec le colonel, qui lui était sortie de l'esprit depuis qu'il avait quitté Casale; Michele, à son père et à son départ imminent. Gerardo aurait aimé se retirer, comme toujours les après-midi de fête, pour lire quelques pages des *Fiancés* (il ne lisait pas d'autre livre, en revanche il connaissait celui-là presque par cœur). Giulia pensait à son neveu Manno, qui était comme un fils pour elle. Qu'était-il réellement en train de vivre? Francesca était un peu anxieuse parce que la glace n'avait pas été réussie. («On n'a pas eu l'air malin. Et dire que l'été dernier on l'avait faite deux fois sans problème!») La petite Alma, tout en jouant au tambour, regrettait vaguement de ne pas savoir tenir compagnie au soldat en partance pour le front: «Après, quand il sera parti, on se souviendra de lui comme on se souvient de Manno; et maintenant qu'il est ici, je ne sais même pas quoi lui dire.»

Par moments, le soldat en partance l'observait: «Quelle grâce, même pour se mouvoir... Pendant qu'elle joue on ne dirait pas du tout une petite statue, je dirais plutôt que c'est, quoi? Eh bien, une agnelle, voilà, une petite agnelle qui sautille sur le pré.

Quinze ans! Quelle créature hors du commun. C'est vraiment une de ces femmes que l'on contemple, comme celles du Moyen Âge. Eh...» L'idée le frappa: il réalisa que, compte tenu de sa tournure d'esprit, il n'aurait pas pu faire de la jeune fille un éloge plus grand... Il ressentit alors le désir de mieux l'observer. Mais le moment des au revoir et de son départ à Nova vint couper court à ses débuts de rêvasseries.



Le lendemain matin, Michele trouva à la caserne sa feuille de route. Il devait le jour même rejoindre Bologne, qui était une sorte de terminus des trains militaires ordinaires en provenance et à destination du front russe. Il prit tout de suite contact avec les autres rares partants, se concerta avec eux pour l'horaire, puis, après avoir pris congé de ses collègues et des soldats de sa compagnie, entra dans le cercle des officiers, prit une feuille et une enveloppe (toutes les deux portant l'emblème du régiment et la devise *Fide ac virtute*), et entreprit d'écrire brièvement à son père.

Alors qu'il était en train d'écrire, assis à une petite table, le téléphone sonna derrière lui; il entendit – au début sans bien saisir – le serviteur en veste blanche, qui avait soulevé le récepteur, dire son nom. «De Casale Monferrato? Un message pour le lieutenant Tintori? Il est ici en personne... Oui, par hasard, il est ici par hasard. Je vous le passe?»

Michele, surpris, avait tourné la tête.

– On vous demande, mon lieutenant, lui dit le soldat serviteur, en lui tendant le récepteur.

À l'autre bout du fil, c'était Ambrogio.

– Je ne pensais vraiment pas te trouver, fit-il satisfait. J'avais l'intention de te laisser un message. Eh bien, raconte un peu, où en es-tu?

– Je dois rejoindre Bologne dans la journée. De là, je partirai avec le premier train militaire. Demain je suppose, ou après-demain.

– Bien. Sitôt arrivé, tu peux retenir une place pour moi aussi.

– Sitôt arrivé où?

– En Russie.

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– Que j'y vais moi aussi.

- Où ça? En Russie?
 - Oui. Pourquoi? Tu veux être le seul à y aller? – Ambrogio se mit à rire. C'est pour ça que le colonel m'avait appelé au rapport, expliqua-t-il.
 - Quand?
 - Ce matin, il y a deux heures. Hier, je t'ai bien dit que ce matin j'allais au rapport, non? On en a parlé à Nomana.
 - Ah oui, en effet.
- Michele fit une pause.
- Et maintenant, comment vas-tu t'y prendre pour l'annoncer à ta famille? Comme ça, je veux dire, brutalement?
 - Je suis justement en train de me le demander.

Troisième partie

1

La principale base de départ des trains militaires pour le front russe était, nous l'avons dit, Bologne, et, en juin 1942, quelques semaines après Michele, Ambrogio partit à son tour de là. La ville (ville de plaisir, laïque, et donc non conforme à sa nature – bien qu'il fût assez insensible à ces choses) lui parut, pour le peu qu'il en put voir, confusément désagréable. Son dialecte lui-même – pacifique en apparence, en réalité dur, de sorte qu'il lui donnait un peu l'impression de n'être pas sincère – sonnait à ses oreilles désagréablement. Il n'apprécia pas davantage, dans la gare, les adieux qu'étaient venues leur faire ces « femmes fascistes » bolonaises, représentées par trois ou quatre petites vieilles en uniforme – leur façon d'arpenter le train trahissait leur état chancelant – qui distribuaient aux militaires en partance de misérables présents (deux ou trois cigarettes attachées avec un ruban tricolore, quelques biscuits, de petits drapeaux en papier et autres cadeaux). Eux les regardaient si perplexes que les femmes, par quelque calembour improvisé sur la « mauvaise tête » de leur chef, par ailleurs « grosse tête » régionale du parti (mais seuls ceux qui comprenaient le dialecte pouvaient rire), s'efforçaient de dissiper cette atmosphère. À la fin, elles y parvinrent quand il fut évident pour tous qu'il ne s'agissait pas là, dans cette gare,

d'adieux officiels, mais bien plutôt des adieux des pauvres diables elles-mêmes, un peu maladroitement sans doute, mais somme toute maternelles, qui se trouvaient dans cette galère, d'abord parce qu'elles n'avaient pas réussi à l'éviter, mais peut-être aussi parce qu'elles éprouvaient pour les soldats une réelle sollicitude.

Avec ce train (court, six ou sept wagons en tout) partaient aussi des unités complémentaires de différentes spécialités : une soixantaine de fantassins, une quarantaine de bersagliers, un noyau de sapeurs lance-flammes avec leurs insignes spécifiques, des escouades de chauffeurs militaires ou autres, ainsi qu'une quinzaine d'officiers subalternes non incorporés dans des unités. Dans l'ensemble, une belle jeunesse, pas enthousiaste, mais qui ne répugnait pas non plus au départ. Dans les propos de quelques-uns, Ambrogio crut même déceler une attente mal dissimulée, le goût juvénile de l'aventure.

Tandis qu'il vaquait sur le quai, prenant appui tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, les vers d'une chanson de la guerre précédente, plutôt importuns, lui revenaient en tête :

*Le train militaire qui part de Turin
Ne s'arrête plus à Milan
Mais il va tout droit au Piave
Mais il va tout droit au Piave
Cimetière de la jeunesse...*

Heureusement, cette guerre – il essayait de se convaincre – n'était pas (« du moins pour nous, Italiens ») meurtrière comme la précédente. Heureusement ! Il se décida enfin à monter dans le wagon.

Une fois gravies les marches raides, il entra dans le compartiment de troisième classe où, avec sa propre caisse d'ordonnance, étaient installés sur le porte-bagages celles des trois autres sous-lieutenants de son dépôt, affectés comme lui au 8^e régiment d'artillerie Pasubio. Il s'assit avec ses collègues, échangea quelques phrases avec eux, puis, se levant de nouveau, se mit à la fenêtre ; en même temps, d'un thermos fraîchement acheté qu'il avait pris sur le porte-bagages, il se versait à boire.

La grande gare de Bologne, avec ses nombreuses voies, libres ou occupées par de longs convois vides, paraissait ignorer le court train militaire, ses quelques soldats, et les quatre « femmes

fascistes» qui chancelaient devant, sur le quai. Un très long train civil arrivait, qui venait de Rome, bourré de monde. Comme le jeune homme se penchait pour mieux le voir, le thermos lui échappa des mains et alla se briser sur les cailloux crasseux qui bordent les traverses de chemin de fer, faisant gicler un peu de café fumant. Ambrogio eut en un éclair – et en même temps la repoussa – la sensation d'un présage funeste.

Il se retira de la fenêtre, désappointé. «Je n'ai pas le temps d'acheter un autre thermos, réfléchit-il – et tout de suite il conclut: Eh bien, dame Armée, je m'en passerai.» Il tenait toujours dans la main gauche le verre en plastique au bord ciselé: «Ça, ça peut me servir.» Il but les quelques gorgées qu'il contenait, le rangea sur le porte-bagages à côté de sa caisse d'ordonnance, et retourna à la fenêtre.

2

Vers la fin de l'après-midi du même jour, longeant la route Mestre-Postumia, le train passa lentement devant l'immense ossuaire de Redipuglia où sont réunies, sur le lieu même des terribles combats pour Trieste, cent mille dépouilles de victimes de la Première Guerre mondiale. Tous s'étaient amassés aux fenêtres ou aux portillons des wagons pour regarder: la toile de fond du Carso, plus pierreux que vert, formait une sorte d'énorme amphithéâtre. Depuis les derniers contreforts de l'Adriatique, le soleil, déjà déclinant, illuminait de biais l'affreux cimetière, et mettait en relief ses moindres détails.

«Bon sang, se disait Ambrogio, bon sang. Quel avertissement! C'est arrivé quand? Il y a moins de vingt-cinq ans... Heureusement que la guerre ne se passe plus de cette façon désormais, qu'elle ne se solde pas par autant de morts...»

Ses trois jeunes collègues étaient comme lui penchés à la fenêtre.

– Quelle boucherie, murmura l'un d'eux.

– Tu parles d'une plaisanterie, marmonna un autre.

Le troisième ne disait rien; c'était un garçon vénitien, à l'âme simple, au caractère cordial, qui observait en silence le terrible spectacle, le front soucieux.

«Qu'est-ce qu'il peut bien penser? se demanda Ambrogio. Il se dit peut-être qu'aucun de nous, qui sommes en ce moment

aux fenêtres, ne sait avec certitude s'il reviendra jamais. Parce que, c'est sûr, pour un certain nombre d'entre nous, ce sont ici les dernières heures de vie en Italie. Heureusement qu'on ne sait pas pour qui.»

Il sourit d'un air engageant au garçon vénitien, qui lui répondit à son tour par un sourire.

« C'est un type sympathique, il faut que j'essaie de m'en faire un ami », se promet Ambrogio.



Passé Monfalcone et ses fumeux chantiers navals, sur les deux côtés de la voie ferrée qui s'enfonçait dans le Carso, et dans les bas fourrés, des tentes militaires commencèrent à apparaître, qui se firent petit à petit plus nombreuses. Debout ou assis aux abords des tentes, on découvrait des soldats d'infanterie qui, rencontrant le regard des hommes accoudés aux fenêtres, échangeaient parfois avec eux un signe de salut.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda le sous-lieutenant vénitien, qui se nommait Bonsaver. Cette espèce de déploiement qui n'en finit plus ?

– Ça ne peut signifier qu'une chose, lui répondit l'un des autres, que la région est infestée de partisans. De toute évidence, les soldats sont là pour protéger la voie ferrée.

– Mais on est encore en Italie.

– C'est vrai. Mais c'est probablement une région habitée par des Slaves.

– Les journaux n'ont jamais parlé de partisans par ici ; je ne le soupçonnais vraiment pas, dit Ambrogio.



À Postumia¹, non loin de la frontière, où le convoi militaire fit une longue halte, on entendait tirer de temps en temps. De la fenêtre le jeune homme vit quelques fascistes, en uniforme ou simplement arborant la chemise noire, marcher avec circonspection sur la route autour de la gare, les armes à la main ; l'un d'entre eux brandissait un fusil-mitrailleur Breda. Il les désigna aux autres sous-lieutenants :

1. Nom italien de la ville de Postojna, en Slovénie actuelle.

– Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ici, ceux-là? demanda-t-il.

– Bof.

Dans l'enceinte de la gare, personne ne semblait attacher d'importance à la chose. Pourtant, on entendait même, par intervalles, des rafales de fusil-mitrailleur. Le personnel civil et militaire préposé aux services bâillait. C'était presque le crépuscule. Le convoi repartit sans que les quatre sous-lieutenants aient réussi à se faire une idée de ce qui se passait juste aux abords de la gare.



Au milieu de la nuit, le train fit de nouveau halte. Ambrogio, qui dormait profondément, fut réveillé par l'arrêt imprévu du bruit rythmique des roues et des vibrations du wagon. Il lui fallut quelques instants pour réaliser qu'il était étendu sur un siège de bois, plutôt dur en vérité. Au-dessus de lui, dans la niche du porte-bagages, Bonsaver continuait de dormir. Sur l'autre siège et dans l'autre niche dormaient les deux autres sous-lieutenants, tous leurs bagages entassés par terre dans l'espace entre les deux sièges. Le tout s'entrevoyait à peine parce que les rideaux tirés empêchaient la lumière d'entrer.

En revanche, comme la vitre de la fenêtre était baissée, le bruit du dehors pouvait pénétrer. C'étaient les rumeurs ordinaires que l'on entend la nuit dans les stations ferroviaires: un pas solitaire sur le quai, des bruits de pas plus lointains, quelques voix, de soudains échos de musique provenant peut-être d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme.

À bien prendre garde pourtant, il ne s'agissait pas des bruits ordinaires, et, même à demi assoupi, Ambrogio finit par s'en apercevoir. Les pas provenaient tous en effet de souliers pesants, cloutés. Quant aux voix... oui, quant aux voix, si l'on s'y attardait, pas une n'était une voix de femme. Où s'était donc arrêté le train?

Le jeune homme se mit sur son séant, en chaussettes sur la banquette, dos appuyé à la fenêtre, et, se tournant à demi, il écarta un coin du rideau. La gare était fortement éclairée, on pouvait lire son nom sur une plaque qui se trouvait juste en face de lui: Ljubljana.

Intrigué, il explora l'endroit du regard: il ne découvrit que des militaires italiens, et encore bien peu, à cause de l'heure. Quelque soldat descendu du convoi traînait, nonchalant et ensommeillé,

comme en Italie. Mais à côté d'une porte vitrée éclairée – peut-être le PC d'étape, ou le commandement militaire de la gare – se trouvait un groupe armé (infanterie ? milice fasciste ? il ne parvint pas à distinguer) étrangement discipliné et même martial : ce détail, il le nota bien.

« Ici il faut qu'ils soient efficaces, se dit-il. Ils ne peuvent plus se laisser vivre ni prendre les choses en riant ou à la va-vite comme en Italie, parce que là c'est leur peau qui est en jeu. » Il se souvint de la désapprobation de son père et de tant d'autres, et même de la sienne, quand cette ville non italienne avait été annexée à l'Italie. Quelle bêtise ! Mais à présent il n'était plus question de jugements ou d'opinions : à présent qu'on se trouvait ici – avec les partisans qui certainement pullulaient –, qu'on était dans la réalité et non plus dans des discours abstraits, il fallait se tirer d'affaire comme on le pouvait, pour son propre compte ; il fallait faire son possible pour sauver sa peau et aussi pour empêcher (« de quelque côté que vienne la responsabilité de la situation ») que les civils s'entre-égorgent.

« Mieux vaut encore le front qu'une pareille vie », décréta-t-il.

3

Le lendemain matin, les quatre sous-lieutenants s'éveillèrent alors que le soleil était assez haut. Le lourd convoi parcourait à vive allure les dernières vallées slovènes, entre des bois touffus. Puis, sans formalités bureaucratiques, il entra dans la plaine hongroise, en apparence immense : « Premier aperçu de la plaine russe », se dit Ambrogio. Depuis la fenêtre, il découvrait au loin des troupeaux au pâturage, sombres, comme autant de petits points noirs à peine visibles. Parfois, aux abords de quelque fleuve, traversant des régions fortement marécageuses, le train militaire faisait s'envoler quantité d'oiseaux aquatiques : canards de diverses espèces, vanneaux, bécassines, foulques et autres échassiers, qui, après avoir effectué dans l'air de brèves paraboles, fondaient de nouveau au milieu des roseaux. Puis la plaine sèche – et son horizon dilaté, hors d'atteinte – reprenait, avec, de temps en temps, une petite gare ornée de quelque arbuste de lilas chargé de fleurs, qui rappelait ponctuellement à Ambrogio le lilas de la gare de Nomana.

Après la Hongrie, le convoi s'avança entre les montagnes couvertes de sapins de la Slovaquie. Le lendemain matin, comme les quatre jeunes gens s'éveillaient, il parcourait résolument la Pologne méridionale. Il y avait, dans l'infatigable progression du massif convoi, quelque chose d'inéluctable et comme fatal; on aurait dit que son vacarme monotone ne s'arrêterait jamais.

Ambrogio et Bonsaver, assis l'un en face de l'autre près de la fenêtre, contemplaient la campagne polonaise, ses champs, cultivés de façon moins intensive que notre plaine du Pô mais semblables à elle par bien des aspects, les chemins de terre battue, ici tout comme en Italie bordés de ronces. À certains carrefours, au lieu de nos petites chapelles champêtres, de grandes croix supportaient des christs, très réalistes dans le supplice.

Devant l'un d'eux, tout proche de la voie ferrée, Bonsaver fit machinalement le signe de la croix. Dans le même temps, il rencontra le regard d'Ambrogio.

– *Sta matina no go ancora dito le orazion* («Ce matin, je n'ai pas encore dit mes prières»), expliqua-t-il, sans la moindre gêne.

Ambrogio fit alors lui aussi le signe de la croix.

– Moi non plus je ne les ai pas encore dites.

– Et pourtant, on en avait du temps pour les dire, sourit Bonsaver.

Ambrogio en convint.

– Je vois que tu es toi aussi un *paolotto*, hein?

Bonsaver ne comprenait pas.

– Un quoi?

– Un *paolotto*. Un catholique pratiquant.

– Oui, fit alors l'autre, j'en suis un.

Il avait un visage rude, sanguin, très vénitien, et des cheveux blonds coupés en brosse.

– Tu fais des études d'ingénieur, si j'ai bien compris, s'informa encore Ambrogio.

– Oui, répondit Bonsaver.

– Ça se voit. Tu as bien la figure terreuse de l'ingénieur. («Figure de boue», avait-il littéralement dit en dialecte.)

L'autre l'examina avec un demi-sourire.

– Parce que, toi, de quelle faculté tu es?

– Sciences économiques.

– Quelle horreur.

Ils parlèrent encore ainsi un moment, comme des étudiants qui se retrouvent en terrain connu. Ils se remirent à regarder dehors.

Quel problème terrible que celui des Polonais! Catholiques – donc leurs frères – tenus sous le joug des Allemands nazis.

À un passage à niveau que le train longea très lentement, ils virent des paysans arrêtés, hommes et femmes, sur des charrettes agricoles à quatre roues. Ils regardaient passer le convoi sans parler.

– Quand je pense, murmura Bonsaver en dialecte, que nous aidons les Allemands... Et de quelle façon nous tenons ces pauvres gens en esclavage!

Tout à coup, les paysans s'animèrent et se mirent à faire des signes de salut aux soldats du convoi.

– Tiens, ils nous ont reconnus, ils ont compris que nous sommes italiens, s'exclama Bonsaver.

Il pencha tout son buste hors de la portière pour répondre à leurs saluts.

– Quels braves gens, les Polonais, commenta Ambrogio.

– Pour eux, l'Italie c'est le pape, c'est l'Église catholique qui leur donne du courage, commenta l'autre dans sa langue savoureuse. Pour elle, ils supportent et ils pardonnent tout.

– Oui, dit Ambrogio. Quand on pense que nous, au contraire... Bah, il vaut mieux laisser tomber.

Il secoua la tête. Il se prit à désirer que l'Italie ne soit plus une nation aussi phraseuse, qu'elle n'ait pas un poids militaire aussi modeste; il éprouva de façon poignante le désir juvénile que sa patrie fasse preuve de bravoure et qu'elle dépense sa force pour le bien; non seulement son propre bien, mais aussi celui des autres peuples. Conception chevaleresque de la guerre, qui parfois refait surface chez le catholique...



Le lendemain dans l'après-midi, le train militaire traversa les dernières terres polonaises vers l'ancienne frontière avec la Russie. C'étaient de lentes ondulations boisées que la ligne de chemin de fer coupait obliquement, et que le train parcourait avec lenteur, en un effort apparemment inexplicable. On découvrait quelques villages, tous faits de petites maisons misérables avec des façades de couleurs vives, bleues ou rouges, et d'autres couleurs encore qui heurtaient le regard. Entre deux villages il n'y avait, sous le ciel omniprésent, aucun mouvement, à part, de temps à autre, quelques vols de corbeaux qui s'élevaient d'un point pour aller se

poser en un autre, non loin de là, et qui demeuraient oscillants au sommet des arbres, chaque volatile ressemblant alors à un lambeau de vêtement de deuil.

Sur une petite route parallèle au chemin de fer, les quatre officiers aperçurent enfin les derniers paysans polonais, parmi lesquels un enfant qui avait sur la tête la *boudionnaïa*¹, le sinistre béret à pointe verticale de la révolution bolchevique. Les soldats – ainsi qu’ils le faisaient désormais systématiquement – les saluèrent du train en se faisant reconnaître, et, comme les autres, ces paysans-là s’animent et répondirent au salut des Italiens ; un adulte, peut-être le père, dit quelque chose à l’enfant qui, aussitôt, ôta son couvre-chef et le jeta par terre. Les soldats acclamèrent ce geste ; alors, sous leurs acclamations de plus en plus fortes, le garçon ramassa le couvre-chef et le lança de nouveau par terre, encore et encore, jusqu’à le piétiner.

4

Ce fut enfin l’entrée en Union soviétique, annoncée par des rangées de barbelés qui s’étendaient à perte de vue dans la campagne, et par des rangées non moins longues de barrages anti-chars en fer ; derrière elles on découvrait de lourdes casemates en ciment, tachées de noir par les lance-flammes, et, çà et là, des chars de combat frappés de l’étoile rouge, mélancoliquement abandonnés.

Tous les quatre regardaient chaque chose avec intérêt, allant sans relâche d’une fenêtre à l’autre, du compartiment au couloir. En peu de temps ils eurent l’impression d’être entrés non pas dans un monde mystérieux ou d’hécatombe, mais plutôt dans un monde incroyablement arriéré et presque pétrifié. En effet, si, à mesure qu’on progressait vers l’est, la Pologne s’était faite de plus en plus pauvre, l’impression, au-delà de la frontière, était encore plus sensible. Les masures étaient ici tout à coup recouvertes de paille et la campagne n’était plus parcourue de routes ou de chemins, mais rayée de simples pistes. Ni dans les villages ni même dans les villes que le train militaire traversait, on ne voyait une seule route goudronnée.

Ce détail surtout attira l’attention des quatre jeunes gens.

1. De Boudienny, général soviétique de la révolution (*NdT*).

– Comment est-ce possible? Ils ne connaissent pas l’usage de l’asphalte ici, en Russie? demandait de temps en temps, perplexe, l’un d’eux qui était géomètre.

– C’est très étrange, oui, renchérissaient les autres.

Puis apparurent les Russes: au physique assez semblable aux Polonais, ils étaient davantage négligés dans leur habillement, plus dépenaillés, et ils avaient tous – quand on les voyait de près – des visages extrêmement usés, comme des personnes qui ont été longtemps maltraitées. (L’aspect des Russes sous Staline, qui ne sortirait plus jamais de la mémoire d’Ambrogio.)

– On dirait qu’ici il ne s’agit pas seulement d’asphalte, fit observer Bonsaver, la nuit venue. Et pas seulement de pauvreté non plus ni d’arriération – il ajouta en dialecte: Ici, il y a quelque chose qui cloche. Vous ne trouvez pas, vous autres? Moi, je flaire un sale truc. Ça sent le roussi.

Les autres approuvèrent, sans pourtant réussir à mieux exprimer cette sensation avec des mots. Le train, ses lumières fortement voilées, avançait infatigablement et assez vite dans le noir. Ambrogio se souvint des paroles de Michele Tintori. «Était-ce à ce “truc” qu’il faisait alors allusion? Il est sûr que ces pauvres gens doivent avoir vécu une expérience terrible. On dirait qu’on les a soumis à des manipulations contre nature. Quand je reverrai Michele, il faudra que je l’écoute mieux.»

L’horizon s’ouvrait de plus en plus au jour qui allait naître. De temps à autre, la surface du terrain apparaissait parfaitement plane et demeurait telle des heures durant, avec, çà et là, quelque signe du passage de la guerre: un char de combat abandonné, petit et dérisoire dans cette immensité; ou bien un tracteur agricole en ruine, encore plus petit; ou encore, dans l’herbe, difficilement reconnaissable, quelque avion réduit à rien.



Vers la fin du voyage, quelques jours plus tard, dans le bassin minier et industriel du Donets, la présence humaine devint plus évidente. Ambrogio, qui, accoudé à la fenêtre, essayait de ne rien laisser échapper, vit d’énormes usines à moitié dévastées, grises, à côté de pyramides de résidus de charbon. Entre une usine et une autre se dressait quelque mesure, parfois une ébauche de casernement d’une tristesse déprimante; autour, les mêmes maisonnettes ou isbas, mais en assez petit nombre. «Où vivent,

où dorment les ouvriers? se demandait-il. Dans ces maisons-là, il ne peut y en avoir qu'une faible partie...» Il remarqua, à intervalles, des zones identiques couvertes d'un étrange bric-à-brac; il finit par s'apercevoir qu'il s'agissait d'innombrables baraques de fortune adossées tant bien que mal les unes aux autres. C'étaient les quartiers ouvriers... «Voilà donc où étaient contraints de vivre les travailleurs! Pauvres malheureux! Et de surcroît, ils étaient sûrement tenus d'avoir l'air content...» Connaissant la mentalité ouvrière, il n'avait aucun doute quant à leur rébellion intérieure. «Du reste, qui ne se rebellerait, vivant dans de semblables conditions?»

Comme pour laisser reprendre le souffle et reposer l'œil, aussitôt après la dernière usine ou la dernière étendue de baraques de ces foules industrielles, chaque fois venait la steppe. Elle s'étendait sur des kilomètres et des kilomètres avec son herbe rare et fleurie.

De temps en temps, on découvrait depuis le train, sur les routes proches de la voie ferrée, un étrange fourmillement de civils, hommes et femmes, lesquels – tantôt en rangs serrés, tantôt très fluides – allaient et venaient avec des charges sur les épaules ou poussant des véhicules rudimentaires en tous genres. Les militaires ne parvenaient pas à comprendre ce qu'ils pouvaient bien faire. En fait, il s'agissait d'habitants des villes venus à la campagne pour troquer les objets les plus divers, ou qui en revenaient avec leur petite – parfois tragiquement minuscule – cargaison de céréales. Ces processions hors normes étaient l'indice de la famine dans les villes, mais les quatre garçons ne s'en rendirent pas compte.



La destination finale du convoi fut une agglomération industrielle à l'arrière du front, Iassinovataïa, de quelques dizaines de milliers d'habitants.

En Pologne on avait ajouté au court convoi un wagon civil allemand, occupé seulement à moitié par des militaires de la Wehrmacht qui avaient invité les Italiens à disposer librement de l'autre moitié. Et la première chose qu'il fut donné à Ambrogio de voir, à peine débarqué du train, fut une pénible scène entre un officier italien et un cheminot allemand. Ce dernier accusait l'officier d'être un voleur, parce que, sur son bagage déchargé du wagon, s'étalait dans toute sa splendeur un coussin de velours à raies des chemins de fer allemands. L'officier rejetait

la responsabilité sur son ordonnance qui, pour l'aider, feignait d'être stupide et soutenait qu'il ne comprenait rien à ce que disait l'Allemand.

Ni à la gare ni en ville ne se trouvait de véhicule du 8^e régiment d'artillerie. Après avoir inutilement cherché un moyen de rejoindre leur régiment, les quatre sous-lieutenants décidèrent de passer la nuit, comme les autres nouveaux arrivants, dans une masure attenante au PC d'étape. C'est là qu'ils montèrent les lits de camp et c'est là que, le lendemain à l'aube, Ambrogio dut constater la disparition de ses chaussures de rechange. Ses compatriotes les lui avaient volées dans son bagage pendant qu'il était sorti se laver.

Le lendemain, les quatre jeunes hommes rejoignirent le PC de leur régiment, situé à une vingtaine de kilomètres plus à l'est, avec le camion qui venait deux fois par semaine à Iassinovataïa pour chercher le courrier. Accueillis paternellement par le colonel-commandant, ils furent immédiatement affectés par lui à différents groupes, si bien qu'Ambrogio dut se séparer de Bonsaver et des autres.

Après avoir chargé son bagage sur une vieille Millecento de reconnaissance que son nouveau commandant de groupe lui avait, avec civilité, envoyée de la ligne, il partit le jour même pour le village de Kamenka.

Le chauffeur, un caporal, conduisait avec beaucoup d'habileté sur la piste de terre irrégulière et, en même temps, il répondait avec attention et sérieux aux questions que le nouvel arrivé lui posait. « Oui, c'est l'automobile personnelle du commandant, je suis son chauffeur. – Oui, le groupe se trouve à Kamenka depuis le mois de novembre. – Refuges antiaériens? Non, nous n'avons pas pu en creuser, parce que le terrain était alors gelé, dur comme de la pierre. Les canons sont placés, on peut dire, en plein dans le village, qui est plutôt éparpillé, vous allez le voir. Nous, nous avons passé tout l'hiver dans les maisons avec les civils, il n'y a que quelques mois que nous sommes sous les tentes. »

– Ils ont dû pousser un beau soupir de soulagement, les civils, fit observer Ambrogio, quand vous avez déménagé?

– Non, pourquoi? répondit l'autre. Certains, peut-être. Mais dans l'ensemble, ils étaient désolés, les femmes surtout.

Il sourit. Puis, redevenant sérieux:

– Les autres aussi. Les Russes et les Italiens, on s'aime bien, vous verrez.

– Ils ont de quoi manger?
– Pas beaucoup, les pauvres, au moins dans cette zone du front. Quand c'est l'heure de l'ordinaire, il y en a toujours un certain nombre – surtout des enfants, et des vieux – qui viennent avec un bidon dans les mains réclamer la soupe. Les cuisiniers essaient de leur en garder, et nous-mêmes on partage un peu notre gamelle avec eux, mais... bah, ce n'est pas une chose très gaie, vous verrez. Ici, à l'arrière, à Iassinovataïa par exemple, il doit bien y avoir de temps en temps des gens qui meurent de faim.

Kamenka était un village de mineurs. On y découvrait quelques pyramides noires de résidus de charbon.

– Ces mines étaient déjà là avant la révolution, expliqua le chauffeur.

– Comment le sais-tu?

– Tout le monde le sait. On le voit notamment d'après le cimetière. Qui, par parenthèse, est comme les autres cimetières russes, c'est-à-dire très négligé, avec des croix presque toutes en bois, et des vaches qui paissent au milieu; parce que les Russes s'en foutent, de la mort. Mais il y a aussi de vieilles tombes faites comme chez nous, avec les inscriptions et les noms en français: ce sont celles des techniciens des mines d'autrefois.

Dans les rues du village, on voyait parfois passer quelque artilleur en bras de chemise, avec ses guêtres martiales. Une batterie de canons – de 100 mm, donc de petit calibre – était placée au-delà d'une rangée de masures: les quatre pièces, en ce moment muettes, étaient toutes recouvertes de leur filet de camouflage. Derrière les pièces, on découvrait plusieurs camions abrités entre les maisons et, regroupées sous des arbres ou alignées dans les potagers parmi les tournesols, diverses tentes.

Les tentes militaires italiennes! En les voyant, Ambrogio ressentit une étrange émotion, comme s'il retrouvait un morceau de patrie. Et en vérité, qui pourra jamais, après y avoir passé des jours et des nuits, les oublier? Elles étaient différentes de celles de toutes les autres armées, formées de toiles imperméables carrées, chacune de deux mètres de côté. Chaque militaire recevait une de ces toiles, qu'il pouvait utiliser de plusieurs façons: comme capote contre la pluie s'il l'endossait en enfilant la tête dans une ouverture pratiquée au milieu; ou comme matelas si, après l'avoir pliée en deux et attachée, il la remplissait de paille ou d'herbe; ou bien encore comme couverture pour protéger le matériel le plus précieux, surtout les munitions; enfin – et c'était l'usage

le plus approprié – comme élément pour composer la tente de l'équipe. Elles avaient, ces toiles éclectiques, une coloration rigoureusement mimétique, rationnelle. Et pourtant, les tentes qu'on en tirait (à section triangulaire pour celles des soldats, en forme de cube pour celles des officiers) étaient, de façon inattendue, d'un dessin ancien et harmonieux, au point de transformer en une sorte de tableau le lieu où elles apparaissaient, en l'occurrence le misérable environnement de Kamenka avec sa poussière noirâtre, ses pauvres et rares maisons populaires qui alternaient avec les isbas, et ses scories de charbon.

Le chauffeur arrêta la Millecento devant une isba.

– Voilà, mon lieutenant, nous sommes arrivés, dit-il. C'est ici le PC de groupe.

– Où ici ?

– Dans cette maison.

Comme ils entraient, les quelques officiers présents entourèrent le nouvel arrivé, lui souhaitèrent la bienvenue, et, avec des plaisanteries, se mirent à l'accabler de questions sur l'Italie.

– Nous en sommes privés depuis dix mois, disaient-ils.

Mais l'aide de camp – un lieutenant à moitié chauve, au visage long et étroit – intervint.

– Un moment, dit-il, laissez-moi d'abord le présenter au commandant. Viens avec moi ; comment tu as dit que tu t'appelles ?

– Riva.

– Vous le voyez, l'employé de banque, fit observer le lieutenant médecin. Il veut d'abord lui faire remplir le *bordereau**.

– Qui parle de bordereau ? dit l'aide de camp en secouant la tête. Allez, Riva, viens – et il le précéda vers le bureau du commandant. Toi, attends un moment pour décharger le bagage, dit-il au chauffeur.

Le commandant Casasco était assis à une table de camp. C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux longs et gris, aux manières raffinées ; il sourit au garçon hésitant qui s'était arrêté au garde-à-vous devant lui, se leva et lui tendit la main ; puis, retournant s'asseoir, il tâcha de le cerner un peu, l'interrogeant sur ses compétences et ses éventuelles préférences.

L'aide de camp aussi le scrutait.

– C'est un Milanais comme toi, dit tout à coup le commandant à Ambrogio en le lui désignant – et il plaisanta : Milanais, et par-dessus le marché employé de banque, tu vois le désastre.

À quoi l'aide de camp, surnommé «Cheval Fatigué» à cause de son long visage un peu chevalin, sourit satisfait.

Ambrogio fut affecté à l'une des batteries, la troisième et dernière, comme officier de pièce.

– Mais tu rejoindras ton unité après avoir dîné avec nous, parce qu'il faut d'abord que tu nous donnes des nouvelles de l'Italie.



À la batterie (effectif: quatre officiers, six sous-officiers, cent dix hommes), située non loin de là et commandée par un sec lieutenant, un ingénieur originaire des Marches, l'accueil cordial des officiers se renouvela. Pour leur part, les soldats examinaient avec attention le nouvel arrivant, et, après que le commandant lui eut sommairement montré la ligne des pièces («Au cas où il faudrait tirer cette nuit... Et puis, demain, je te ferai voir tout ça tranquillement»), plusieurs l'entourèrent en groupe: ils voulaient eux aussi des nouvelles de l'Italie, savoir comment ça se passait là-bas en ce moment; ils étaient sans nouvelles – répétèrent-ils – depuis dix mois. Presque tous étaient en bras de chemise, en tenues plutôt moins protocolaires qu'à la caserne, certains chaussaient des pantoufles ou des sabots. Dans l'ensemble, ils lui firent bonne impression. Il ne sentait pas en eux d'inimitié, seulement quelque réserve qui – il l'espérait – cesserait quand ils le connaîtraient mieux. «Nous nous entendrons bien, se promit Ambrogio. C'est à moi de leur inspirer confiance, même si je suis un novice. Je m'arrangerai, ils finiront par se rendre compte qu'ils peuvent raisonnablement compter sur moi.» Fort de son expérience avec les ouvriers, il savait à quel point la confiance réciproque était importante.

Plus tard, dans l'isba aux murs tors où avait été installé le PC de la batterie, le lieutenant-commandant lui donna quelques renseignements sur la situation :

– Le front, ici, est en sommeil depuis un bout de temps, à l'état-major de groupe on te l'a sûrement déjà dit, je pense. Le dernier vrai combat, nous l'avons soutenu à Noël, quand les Russes ont essayé de percer les positions des bersagliers, là, sur la droite.

(«La bataille de Noël en effet, se souvint Ambrogio. Stefano est venu ici en Russie juste après cette bataille, en janvier, sans doute, avec les effectifs destinés à compenser les pertes. Face-de-tous-les-jours! Qui sait où il se trouve en ce moment?»)

– Tu me demandes quelles pertes nous avons subies jusqu’à ce jour? En batterie, un mort, un seul depuis le début de la campagne. Dans le reste du groupe, quatre ou cinq autres; presque tous dans les combats pour la traversée du Dniepr en automne. Tant que les choses se déroulent bien et qu’on avance, l’artillerie n’a presque pas de pertes. Pour l’infanterie, par contre, c’est différent: en contact comme ils le sont avec l’ennemi, les fantassins essuient toujours plus ou moins des pertes. Il y a toujours quelques morts... Devant nous se trouve le 79^e régiment d’infanterie: il est aligné à peu près à trois kilomètres d’ici, dans les tranchées. Si tu voyais certaines tranchées, on peut dire qu’elles sont carrément creusées dans le charbon, qui affleure au milieu de l’herbe, tellement cette région en est riche. Avec ça, comment les gens d’ici trouvent encore le moyen d’être aussi misérables, c’est pour moi un mystère.

Ambrogio lui avait rapporté le vol des chaussures.

– Anecdotes de l’arrière, le rassura le lieutenant-commandant. Sur la ligne, l’ambiance n’est pas crapuleuse. Non seulement elle est meilleure que celle des arrières qui (j’ai bien connu ça en Albanie) est partout dégueulasse, mais elle est meilleure que celle des casernes en Italie. Ici il y a de l’ordre et... comment dire? Tu le verras toi-même, chacun s’intéresse à l’autre. Il y a aussi un certain climat de patience, et même une certaine gaieté.

– Je m’en suis déjà un peu rendu compte, dit Ambrogio, intimement soulagé.

Il alla dormir, très fatigué, dans la tente des officiers qu’on avait rapidement allongée en y ajoutant trois toiles, afin de lui ménager une place. De la campagne environnante parvenait, étouffé, le chant nocturne des cailles. Tandis qu’il cherchait le sommeil, tout lui revenait en mémoire: le voyage maintenant à son terme et qui avait duré une semaine... l’officier qui, à Iassinovataïa, avait essayé de voler le coussin allemand... la gare de Bologne avec les ridicules femmes fascistes... sa maison, sa mère... À Nomana, dans la pièce où il dormait depuis tout petit, il y avait un ver de bois qui, en pleine nuit, quand tout était silencieux, n’arrêtait pas de faire entendre son bruit: il insistait tant que lui, enfant, finissait par se demander si par hasard ce son n’était pas dans sa tête et que parfois il se bouchait les oreilles pour voir s’il cessait ou non. Il y avait des années qu’il n’avait plus entendu ce son, au point qu’il l’avait oublié. Ce soir-là pourtant il lui revenait en mémoire et il lui semblait s’être transformé en ce chant lointain et

incessant des cailles. Qui sait si Stefano («Face-de-tous-les-jours») entendait lui aussi les cailles en ce moment? Et Michele Tintori? Mais il s'endormit rapidement.

6

Le front – arrêté, on l'a dit, depuis l'automne – bougea de façon inattendue à quelques semaines de là, au début de juillet. Depuis plusieurs jours, les communiqués allemands parlaient de grandes batailles engagées par les forces armées de la Wehrmacht, plus au sud. «Nous y voilà, ils veulent chasser les Russes de leurs puits de pétrole», commentait-on à Kamenka. Très vite pourtant on n'eut plus le temps de se perdre en considérations ou commentaires, parce que l'ordre d'avancée avait également été donné au corps expéditionnaire italien.

Tout le front sud – constitué d'à peu près une centaine de divisions – se mit en mouvement vers l'orient, c'est-à-dire vers Stalingrad et le cours inférieur de la Volga. Les trois divisions italiennes (Pasubio, Turin et Celere, comprises dans la partie septentrionale de l'énorme appareil) se mirent en route, l'une derrière l'autre, avec, en avant-garde, la meilleure, la Celere, composée de bersagliers. Sous leur poussée, l'ennemi, désormais débordé au sud par les blindés allemands, commença, après un début de résistance, à se retirer, se bornant à s'opposer vivement à leur entrée dans certaines localités. Derrière les militaires, les civils des agglomérations urbaines, hommes et femmes, se mirent aussi en mouvement et, munis de toutes sortes de sacs et d'objets divers, commencèrent à envahir les pistes à la recherche de vivres.



Avec les bersagliers de tête se trouvait Stefano, le paysan de la Nomanella, dont la compagnie participa à plus d'un combat.

La première fois ce fut après seulement quatre jours d'avancée, à proximité d'Ivanovka (une des nombreuses Ivanovka de l'immense terre russe). Les camions qui transportaient le bataillon avaient fait halte dans un ravin boisé parce que, devant eux, les avant-gardes à moto, parties en éclaireurs, étaient tombées sur une ligne de résistance ennemie. Tandis que les bersagliers descendaient rapidement des camions, ils entendaient égrener le

tir des mitraillettes des motards, et celui, différent et plus nourri, des fusils et de la mitraille lourde ennemie. On était en milieu de matinée : le terrain, plutôt bosselé dans cette région, était composé de grands bois aux feuilles rendues luisantes par une récente averse, çà et là entrecoupés de prairies.

Portant les armes sur leurs épaules, les hommes de la compagnie s'étaient avancés dans le bois en direction des avant-gardes, le long de la piste qu'ils avaient suivie jusque-là en camion. De temps en temps ils pouvaient apercevoir, à droite entre les arbres, une autre compagnie du bataillon qui avançait de la même manière. Durant les interruptions de la fusillade, une tourterelle solitaire se mettait à chanter dans le bois.

Stefano, qui jusque-là n'avait participé qu'à quelques escarmouches de peu d'importance dans les tranchées, se sentait très ému ; il était aide-tireur à une mitrailleuse, et marchait en portant sur ses épaules le lourd trépied de l'arme. Au bout d'un certain temps, la compagnie fit halte : les motos d'une des équipes venues en éclaireur étaient arrêtées hors de la piste sur leurs béquilles. Un motard accourut pour informer le capitaine qui, aussitôt, laissant la compagnie sur place, le suivit vers la ligne des avant-gardes, toujours invisible, d'où partaient de temps à autre des rafales déchirantes de mitrailleuses.

Quand il eut posé son trépied par terre, Stefano décontracta les muscles de son dos et de ses épaules. Il entendait à intervalles rapprochés claquer contre les troncs et les branches des arbres les balles ennemies, mais personne ne paraissait y faire attention. Le capitaine revint au bout d'un moment, et, le suivant alors en silence, la compagnie continua d'avancer jusqu'à prendre position aux confins derniers du bois, sur la même ligne que les avant-gardes. Les hommes eurent l'ordre de creuser en hâte des abris de fortune.

La ligne russe s'étendait à trois cents mètres à peine dans un pré, formée de fortins de troncs avec les meurtrières au niveau du terrain herbeux ; sans doute les fortins étaient-ils reliés entre eux par une tranchée qui n'était cependant pas visible.

Alors que les avant-gardes et les ennemis continuaient à échanger périodiquement des rafales, les bersagliers qui venaient d'arriver avaient l'ordre péremptoire de ne pas tirer.

– Qu'est-ce qu'on attend ? demanda Stefano à son chef d'armes, étendu comme lui dans un trou sommaire derrière la mitrailleuse.

– Que nos mortiers soient prêts, je crois, ainsi que l’artillerie sans doute.

Dans les pauses du tir recommençait à roucouler, solitaire, la tourterelle. « Il faut qu’elle soit bien en pleine période des amours, celle-là, pour ne pas s’arrêter de chanter, même dans des moments pareils », pensa Stefano.

Le sous-lieutenant commandant la section – un Turinois nommé Acciati – vérifia une ou deux fois d’un coup d’œil prudent la disposition des siens, pour contrôler la disposition des armes et la profondeur des trous. « Allez, toi, secoue ta flemme, disait-il aux uns et aux autres. De toute façon, qu’est-ce que tu as d’autre à faire ? Amuse-toi au moins à creuser, non ? » Il parlait toujours de cette façon, mi-sérieuse mi-blagueuse, et Stefano s’y était désormais habitué.

À midi, l’ordinaire – biscuits et conserves distribués le soir précédent – fut consommé sur place. Un sous-lieutenant d’artillerie arriva tout de suite après avec cinq ou six artilleurs chargés de coffres radio et d’instruments divers ; il observa attentivement la position de l’ennemi, d’abord d’un certain endroit, puis d’un autre, échangeant quelque plaisanterie avec le commandant de la section (c’étaient tous les deux des étudiants d’une vingtaine d’années), et finit par conclure qu’on pourrait mieux conduire le feu depuis le point où se trouvait le capitaine. Même si comme ça, à ras de terre, la vue n’est pas fameuse non plus. « Mais allons-y », décida-t-il tourné vers ses hommes.

– Tu verras, marmonna l’un des artilleurs à un autre qui portait sur l’épaule un long étui cylindrique (celui du goniomètre), tu verras que cette fois encore le lieutenant finira par monter sur un arbre, comme l’autre fois à Petrikovka.

– Du moment qu’il y va tout seul et qu’il ne nous y entraîne pas ! répondit l’autre.

7

Un peu plus tard, Stefano entendit, assez indistincte, la voix d’un opérateur radio de l’artillerie transmettre des informations. Tout de suite après un sifflement traversa l’air et, avec une fumée noirâtre, grande – évalua Stefano – à peu près comme un drap, un obus alla exploser à proximité d’un fortin ennemi. Du bois, tous regardaient : lentement ce peu de fumée se dissipa. Il y eut

ensuite d'autres informations et d'autres coups, mais peu nombreux, parce que, une fois la fourchette obtenue sur le fortin, le tir fut suspendu.

Alors, avec des modalités à peu près similaires, on procéda à l'ajustement des mortiers. Leurs mines «à grande capacité» explosaient avec un fracas qui ressemblait à celui d'énormes marmites se brisant, et faisaient fortement vibrer le terrain. Les Russes répondaient par des tirs continus d'armes automatiques, en rafales sur le bois.

Soudain, ce fut bel et bien la tourmente. Se hissant sur les genoux et recommandant son âme à Dieu, Stefano ne pensa plus qu'à introduire les chargeurs dans la gueule de sa mitrailleuse qui, comme toutes celles des bersagliers, tirait maintenant sans répit, battant continuellement les meurtrières des fortins ennemis. Tous les fusils-mitrailleurs sans exception tiraient aussi, synchrones avec les mitrailleuses, ainsi que les petits canons d'accompagnement des bersagliers; les mortiers avaient recommencé à lancer avec furie leurs marmites mortelles, cependant que l'artillerie investissait continuellement la ligne ennemie par des salves de douze coups chacune. La couverture de l'un des fortins russes s'affaissa tout à coup, et, d'un autre fortin, de la fumée sortit.

À l'ouverture générale du feu, les Russes avaient repéré le front des bersagliers et ils avaient à leur tour commencé à le frapper avec les armes automatiques dont le tir pourtant se réduisit rapidement. Malgré des préparatifs non négligeables, la ligne ennemie ne devait pas être défendue par beaucoup de gens, peut-être seulement par quelques troupes de couverture.

Enfin le feu italien fit une pause; tous, amis et ennemis, sentaient – ils le sentaient surtout dans leur sang et dans leur gorge – que l'assaut était sur le point d'avoir lieu. Et voilà que là-bas, entre fortin et fortin, on vit des ennemis sortir de terre et fuir: on les voyait zigzaguer furieusement, se jeter de temps en temps dans l'herbe puis se remettre à courir. Quelque fusil-mitrailleur les suivit de ses rafales, mais plus d'un bersaglier s'interposa: «Laisse-les aller. Ce n'est pas mieux qu'ils s'échappent?» Mais ils n'eurent pas le temps de réfléchir: sur la droite, du côté du capitaine, retentit tout à coup le cri: «9^e bataillon, en avant!», suivi d'autres commandements et hurlements comme «Savoia! Savoia!». Les hommes étaient désormais, tous sans exception, entrés dans un état de tension terrible. «Allez! hurla, après le capitaine, le lieutenant Acciati. Dehors!» Et il s'élança. «Savoia!»

cria-t-il à peine découvert en se mettant à courir comme un fou vers les fortins : « Savoia ! Savoia ! » Ses bersagliers, courant encore plus vite, s'efforçaient de le rejoindre pour ne pas le laisser exposé. Le bataillon entier était sorti du bois et se jetait sur l'ennemi ; à droite, le capitaine, avec le reste de la compagnie, courait courbé comme les autres, entre les cris et les coups. Les hommes d'une autre compagnie – la plus à droite de toutes – avaient baïonnette au canon.

Stefano et son chef d'armes, qui ne pouvaient pas courir, suivaient à pas pressés le gros du bataillon en traînant leur mitrailleuse. D'autres, munis d'armes d'accompagnement, procédaient de la même façon : il s'agissait de ceux qui n'avaient pas reçu l'ordre de soutenir l'attaque et qui étaient restés sur leurs positions de départ. À gauche, où opérait une autre compagnie, l'assaut paraissait bloqué : quelques bersagliers rebroussaient chemin, mais les plus nombreux, se jetant dans l'herbe, rouvrirent le feu avec leurs mitrailleuses et leurs fusils-mitrailleurs. On entendait hurler des blessés de façon impressionnante, mais pour Stefano, dont les oreilles bourdonnaient à cause de la pression de son sang, tout ce qui ne se passait pas dans son voisinage immédiat était sans intérêt.

Là-devant, la résistance ennemie ne paraissait pas trop forte : il voyait de temps en temps un Russe en uniforme kaki sortir de terre et fuir à grands bonds, d'autres devaient être morts ou blessés, d'autres peut-être attendaient, blottis dans le fond des tranchées, de se constituer prisonniers. Oui, c'était bien ça : comme le jeune homme arrivait avec sa pesante mitrailleuse sur la ligne des fortins, quelques hommes de sa compagnie étaient précisément en train de regrouper les prisonniers.

Ils avaient tous le crâne rasé, des faces terreuses et épouvantées, des uniformes de toile, et ils faisaient terriblement penser – comme aucune autre troupe au monde – à de la viande de boucherie.

« Pauvres gens, pauvres diables, se dit en les voyant le paysan de la Nomanella. Eux aussi ont femmes et mères à la maison, qui ont besoin d'eux. » Il cligna de l'œil vers un Russe au visage grêlé, vraiment laid, qui le regardait la bouche entrouverte, lui, son chef d'armes et la mitrailleuse qu'ils portaient. « De quoi as-tu peur, vilain ? lui demanda Stefano en dialecte. Que nous vous tirions dessus avec ça ? On n'est pas des bêtes. » Il lui sourit même : « Allons, courage ! »

Quelques morts russes gisaient autour des fortins et de la tranchée attenante, d'autres à l'intérieur. Dans la zone de la compagnie, Stefano évalua les morts ennemis à une dizaine ; quant aux prisonniers, toujours dans la même enceinte, ils étaient à peine plus nombreux. « Qu'est-ce que ça signifie ? Que le gros de la troupe s'est échappé ? » se demanda le jeune homme. Comment se fait-il que je ne m'en sois pas aperçu, que je ne l'ai pas vu ? » Certains devaient s'être enfuis sans armes, parce que plusieurs fusils gisaient dans la tranchée, abandonnés. Deux étranges fusils-mitrailleurs aux chargeurs à rondelle horizontale avaient aussi été abandonnés. Le sous-lieutenant Acciati en avait un dans les mains et l'examinait. Le tir, de la part de l'ennemi en déroute, s'était fait intermittent.

« Se rassembler immédiatement et avancer sur Ivanovka » fut l'ordre émanant du commandant de bataillon. « Ne pas donner à l'ennemi le temps de se réorganiser. »

L'avancée continua à pied sur trois colonnes, une par compagnie. La fatigue commençait à se faire sentir, mais Ivanovka fut tout de suite en vue. C'était l'une des nombreuses et désordonnées agglomérations industrielles du bassin du Donets, desservies par le chemin de fer et parcourues de routes en terre battue bordées d'orties. On y découvrait quelques pyramides de scories, des machineries de mines et, outre les isbas habituelles, un quartier chaotique de baraquements, en apparence désert, évacué.

En même temps que les bersagliers à pied, les équipes motorisées entrèrent dans le village, alors que du côté opposé s'en éloignaient les dernières arrière-gardes ennemies.

8

Quelques jours plus tard, dans l'après-midi, le groupe d'artillerie d'Ambrogio arriva sur les lieux. Il fit halte juste dans le bois d'où était partie l'attaque : batterie par batterie, les camions, les tracteurs et les canons furent parqués sous les arbres tandis que les soldats dressaient rapidement les tentes. Certains se mirent en quête d'eau, en dénichèrent dans une ravine. Alors commencèrent, de la ravine aux batteries, des allées et venues d'hommes portant divers récipients (les chauffeurs se servaient des seaux de toile des véhicules). L'un des premiers à revenir avec l'eau fut l'ordonnance d'Ambrogio, Paccoi, paysan de l'Ombrie. Il était en

sueur, le calot posé un peu de travers sur sa tête ronde (chose qui lui arrivait relativement souvent), et il tenait des deux mains une cuvette qu'il s'était procurée à Kamenka, auprès des civils, en échange de miches de pain. Il l'installa sur un tabouret contre la roue d'un camion, et annonça satisfait: «L'eau est prête, mon lieutenant.»

Ambrogio – qui venait de finir d'installer entre les arbres les remorques avec les munitions dont il avait la responsabilité – le remercia et, ôtant sa chemise et son maillot de corps, entreprit de se laver. Les soldats eux aussi se mirent à se laver, débarrassant enfin leur tête, leurs bras et leur dos de la poussière du voyage. On entendait dans le bois chanter les tourterelles.

Avant que la toilette fût achevée, l'un des artilleurs qui étaient allés chercher de l'eau revint avec cette nouvelle que juste à la sortie du bois se trouvait une ligne de fortins avec des morts et des armes abandonnées.

– C'est là, de ce côté. Certainement il y a eu un début de bataille.

– Moi, les morts, je n'ai aucune intention de les voir, déclara un caporal courbé sur sa cuvette, la tête pleine de savon.

Certains abondèrent dans son sens. D'autres, au contraire, décidèrent d'y faire une descente puisque juste à la sortie du bois ils pouvaient encore se considérer à portée de voix (personne en effet ne pouvait, sans permission, s'éloigner de sa batterie au-delà de cette limite). Leurs ablutions terminées, ceux-là prirent donc leurs mousquetons, enfilèrent leurs cartouchières et s'acheminèrent en petits groupes, ou même seuls.

– Je vais moi aussi jeter un coup d'œil, si tu n'as rien contre, dit Ambrogio au lieutenant-commandant qui était en train de se raser devant un petit miroir appuyé au flanc poussiéreux d'un camion.

– Si j'ai rien contre? Penses-tu! Va et amuse-toi bien, dit le lieutenant.

Ambrogio se mit en route. Comme il marchait le long de la piste, deux soldats le rejoignirent, ainsi que le sergent Facchi, chef de pièce de la première pièce, un Brescian affable, petit et trapu, aux cheveux en brosse.

– Je suis vraiment curieux de voir ce qui est arrivé, dit le sergent à Ambrogio, avec un sourire qui, tout ensemble, exprimait et cherchait la sympathie. Ce sont les bersagliers, hé?

– Je pense que oui, répondit Ambrogio. Du moins si l'on en croit ce qu'a dit « radio-bidasse ».

L'autre, toujours marchant, le regardait d'un air interrogateur, la bouche entrouverte (comme tous les servants de pièces, après tous ces mois de campagne, il était devenu un peu dur d'oreille).

– « Radio-chaussure » l'a dit, répéta Ambrogio en haussant la voix, qu'ici, dans la région d'Ivanovka, il y a eu un combat.

Des actions par lesquelles les bersagliers de la division Celere ouvraient la route au corps d'armée italien tout entier, les troupes de seconde ligne des divisions Pasubio et Turin ne recevaient que des nouvelles très vagues.

– Ça ne peut pas être les Allemands? demanda l'un des deux soldats. Vous savez qu'ils font tout pour arriver avant les bersagliers et que quelquefois même ils se sont tirés dessus entre eux.

Cette nouvelle aussi avait été diffusée par « radio-chaussure ». À l'entrée d'un village – mais qui sait lequel et qui sait où –, les temps prescrits n'avaient pas été respectés, et bersagliers et Allemands avaient ouvert le feu les uns sur les autres; il en était résulté un ou deux morts.

– De toute façon, ça a dû se passer un peu plus sur la droite, dit l'officier, là où notre zone d'opération et celle des Allemands se touchent; ça n'a pas dû arriver par ici.

Voici, à la limite du bois, le pré traversé par la ligne des fortins: l'herbe, grâce aux averses des derniers jours, était non seulement verte, mais aussi toute parsemée de fleurs, et le soleil au déclin la recouvrait d'or. Du bois montait le chant des tourterelles, et des prés le chant choral des cailles. « Que le monde est beau parfois, même en Russie! » dit le trapu sergent Facchi.

L'officier approuva sans parler.

Le long de la ligne abandonnée se trouvaient déjà quelques artilleurs en exploration. Les quatre hommes se dirigèrent vers le fortin le plus proche; sur le terrain jouxtant ses meurtrières (en tronçons, ébréchées et fracassées par les coups des armes automatiques italiennes), il y avait des munitions éparses et, de loin en loin, quelque fusil russe abandonné, portant parfois encore sa longue baïonnette affilée. À l'intérieur du fortin on entrevoyait également des objets abandonnés.

– Si au moins il y avait un fusil-mitrailleur... il pourrait nous servir en batterie, dit Ambrogio plein d'espoir – mais il n'y avait que des fusils ordinaires.

– Eh, regardez ici! appela tout à coup l'un des soldats qui s'était éloigné le long de la tranchée; il montrait quelque chose dans l'herbe tandis que de l'autre main il se bouchait le nez.

Le sergent Facchi le rejoignit.

– Mon lieutenant, c'est un Russe mort, communiqua-t-il.

Ambrogio et l'autre soldat s'avancèrent à leur tour: le cadavre (en uniforme de toile kaki, le calot encore sur la tête – c'était la première fois qu'Ambrogio avait l'occasion de voir l'uniforme ennemi) avait les jambes écartées et était horrible. Gonflé par la putréfaction en cours, il exsudait par la toile tendue une coulée qui, dans quelques cavités, s'était figée en pourriture. Une foule dense de mouches le parcourait en tous sens avec une étrange et insolite violence. La puanteur qui en émanait était atroce.

«Voilà à quoi se réduit un homme quand ça se gâte pour lui», fut alentour la pensée unanime.

C'était aussi celle d'Ambrogio qui, il s'en rendit compte, faisait en ce moment même sa première vraie rencontre avec la guerre. «C'est vrai, se dit-il, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut se laisser gagner par la peur. Ne jamais baisser les bras, ni en temps de guerre ni en temps de paix. Sinon, on devient vite la tête de Turc du premier venu qui a un peu de cran, on cesse d'être un homme. Pour rester un homme, je dois être même prêt à mourir, oui, même à finir de cette horrible façon.»

Du reste, le Russe mort (sans doute un pauvre bougre semi-analphabète) était là pour proclamer, dans sa tragique horreur, que lui, son rôle, il l'avait joué, qu'il n'avait pas cédé. «Vraiment, ce n'est pas facile d'être un homme, réfléchit Ambrogio, mais ça je l'ai toujours su.» À ceux qui l'accompagnaient, il se borna à dire:

– Pauvre diable, quelle fin!

– Pauvre diable! murmurèrent à leur tour les autres.

Ils s'éloignèrent du cadavre, progressant le long de la ligne. Tous éprouvaient un peu moins d'attrait pour la beauté de l'endroit et de l'heure, et ils avaient tous aussi beaucoup moins envie de continuer l'exploration. L'officier voulut toutefois chercher à comprendre – avec le scrupule qui le caractérisait – la technique selon laquelle avaient été construits les fortins: «Parce que, à nous aussi il pourrait arriver de tomber sur quelque chose de semblable.» Enfin, il rassembla, puis consigna aux soldats qui le suivaient, deux fusils russes et quelques paquets de munitions. Il avait aussi noté que la plupart des morts ennemis avaient déjà

été ensevelis dans la tranchée, et que seuls quelques-uns demeureraient çà et là non enterrés. Sur le moment, il ne prit pas de dispositions à leur égard; mais, une fois revenu à la batterie et après avoir consulté le commandant, il envoya quelques hommes avec des pelles, des pics et des cordes, pour qu'ils procèdent à l'ensevelissement.

9

L'avancée dura des semaines. L'artillerie progressait généralement par bonds, alternant les journées de marche avec des haltes de parfois plusieurs jours. Le groupe progressait avec, à sa tête, le détachement de reconnaissance et la vieille Millecento du commandant. Derrière, en file, suivaient les trois batteries (camions tout aussi vieux, tracteurs, canons, une moto). Durant les premiers jours, seule la boue fut un obstacle. À cause des pluies intermittentes, elle transformait parfois les pistes en marais. (« Une chance que nous ne soyons pas obligés d'avancer à tout prix, comme en automne », commentaient les soldats; et il est vrai que, pour les bersagliers de tête, ça ne devait pas non plus être un divertissement.) Quand les pluies eurent cessé, ce fut la poussière; chaque véhicule, voyageant toujours et uniquement sur des pistes de terre battue parce qu'il n'existait pas d'autre route, en soulevait un long panache, si bien que la colonne se déplaçait en permanence dans un tunnel de poussière. Pour se protéger, les artilleurs se couvraient le visage avec un mouchoir, jusqu'aux yeux. Les camions en colonne laissaient derrière eux l'habituel fourmillement de civils en quête de vivres, et – même si ce n'était pas souvent – rejoignaient et dépassaient parfois des colonnes de fantassins à pied. En bras de chemise, en sueur, alourdis par les havresacs, par les fusils-mitrailleurs et par les longs fusils modèle 91, les fantassins marchaient dans l'herbe au bord des pistes, et, dans cette immensité, on aurait dit qu'ils n'avançaient pas du tout. Pour éviter de les couvrir de poussière, la colonne motorisée réduisait chaque fois sensiblement sa vitesse, et même, quand c'était possible, sortait carrément de la piste, s'enfonçant dans l'herbe ou les blés. Mais ce n'était pas toujours possible, et les insultes des fantassins accompagnaient alors régulièrement le passage de l'artillerie. De leurs camions et des tracteurs, les artilleurs, se sentant vaguement en faute, riaient et essayaient de

plaisanter avec les fantassins. Certains répondaient aux plaisanteries, d'autres s'irritaient encore davantage. Question poussière, de toute façon, c'était sans doute pire pour les artilleurs que pour eux, surtout pour ceux qui étaient assis dans les caisses des camions et qui finissaient par en être tout à fait recouverts : les calots, les mouchoirs sur les visages, les sourcils et les cils.

Quand il lui arrivait de voir un sous-lieutenant d'infanterie marcher en tête de sa section, Ambrogio se demandait : « Qui sait si Michele est lui aussi en train de crapahuter de cette façon ? Ou si au contraire il se prélassait en camion ? » Mais jamais, durant l'entière avancée, il ne lui arriva de rencontrer des unités de la division Turin à laquelle son ami appartenait.

10

En réalité, Michele n'était ni en train de crapahuter ni de se faire transporter : après une semaine d'avancée, en effet, il avait été laissé avec une poignée d'hommes dans un village perdu de la plaine, pour garder un stock de matériel. Ce matériel (que la relative rareté de véhicules obligeait à faire avancer par étapes) était entassé dans une grande étable constituée de paille et de piquets de bois. Comme il comprenait aussi des explosifs, les fantassins de Michele devaient le surveiller à tour de rôle, de jour comme de nuit. L'officier n'avait en pratique d'autre devoir que la surveillance de ce service.

Un autre à sa place aurait probablement fait de grands sommes. Lui au contraire – préoccupé comme il l'était de n'avoir pas réussi encore, depuis son arrivée en Russie, à parler utilement avec les gens – s'était avec fermeté proposé de cueillir cette occasion pour commencer sa prise de contact.

Il avait la chance de disposer d'un interprète : un garçon russe d'une quinzaine d'années du nom d'Alessandro, adopté l'année précédente par la compagnie pour aider aux cuisines, et qui lui avait ensuite été laissé justement comme cuisinier. Cet Alessandro, que les soldats appelaient habituellement *malenko* (en russe « petit »), était un type étrange ; pour ce qui était de cuisiner, il n'avait jamais rien appris, mais en revanche il avait, apparemment sans effort, appris à parler l'italien. Il était incroyablement négligé dans sa tenue, au point qu'il déformait rapidement jusqu'à les rendre sordides les pièces de vestiaire militaire

en assez bon état qu'on lui donnait de temps en temps. Qui plus est, il n'y avait pas moyen de lui faire lacer ses chaussures. Comme il n'avait aucun problème d'alimentation, étant aux cuisines, tout son intérêt semblait se concentrer sur le tabac. Quand il fumait – il avait quinze ans –, il prenait souvent des attitudes canailles.

– Je suis un *besprizorni*, déclarait-il parfois, à la fois arrogant et amer.

– Que signifie *besprizorni*? avait demandé Michele dans les premiers jours de son arrivée.

– Ça signifie « sans famille », avait-il répondu, sans papa ni maman – et, d'une voix atone, il avait ajouté: Les communistes, quelquefois, les *besprizorni*, ils les fusillent.

– Ils les fusillent?

– Oui, ils les font *kaputt*.

– Les communistes fusillent les orphelins? Mais qu'est-ce que tu dis? Ce n'est pas possible.

Le garçon avait douloureusement fait signe que si, avec la tête, sans fournir d'explications; c'est en vain que Michele avait insisté pour qu'il en dise davantage. (C'est seulement plus tard qu'il apprendrait que les *besprizorni* constituaient une catégorie particulière d'orphelins, en cela que c'étaient des enfants de victimes des vagues de violence qui se succédaient dans la société soviétique, des morts de la guerre civile d'abord, puis des diverses « répressions », des disettes, et des déportations toujours renouvelées. Après chaque nouvelle explosion de ces fléaux, il se formait dans les villes russes des nuées d'enfants qui vivaient de vols et d'expédients. Les communistes les recueillaient parfois pour les éduquer et les récupérer, mais parfois les bandes d'enfants rendus sauvages étaient trop nombreuses et importunes, et il y avait effectivement de bestiales fusillades en série.)

Cela, de toute façon, pour l'instant, Michele l'ignorait. À dire vrai, la seule chose dont il s'était jusque-là rendu compte clairement, c'était que de toutes les calamités de la période communiste, celle qui aujourd'hui émouvait le plus les gens en Ukraine (au moins les paysans – il n'avait pas eu de contact avec d'autres classes sociales), c'était la disette qui avait suivi la collectivisation de la terre, dix ans auparavant: en dépit de l'accablant fatalisme russe, ils s'en souvenaient tous avec une incroyable épouvante. Le jeune homme entendait donc se faire avant tout une idée claire sur cette disette.

Comme lieu d'habitation, il avait choisi, aux confins du village, une isba de laquelle, par les fenêtres, il pouvait contrôler le dépôt du matériel (en artiste qu'il était, ce qui avait déterminé son choix – si étrange que cela puisse paraître –, c'étaient certains ornements en bois des fenêtres de l'isba, qui lui avaient plu, et aussi les deux petits troncs sculptés de manière rustique qui soutenaient le fronton de l'entrée, bien que tout cela fût très usé et déformé). Le soir même de son arrivée, il avait, sans tarder, en compagnie de l'interprète, rendu visite à la famille de ses hôtes involontaires. Ceux-ci étaient encore dans la cuisine après le repas du soir : il s'agissait d'un homme d'âge moyen, de deux femmes, d'une jeune fille qui avait à peu près dix-huit ans et de quelques enfants.

Le chant éperdu des cailles entrait dans l'isba par les fenêtres grandes ouvertes. Venant de l'horizon entier, il paraissait la voix même de l'immense plaine russe. Après qu'on l'eut fait installer, et après quelques civilités auxquelles ses hôtes avaient répondu de façon hésitante, quand il eut offert une cigarette au chef de famille et au *malenko*, le jeune homme était entré décidément *in medias res*.

– Oui, ils disent qu'ici aussi, il y a dix ans, il y avait la famine, lui traduisit le garçon.

Il était assis à ses côtés, ses jambes aux pieds mal chaussés allongées devant lui, et il aspirait avec une évidente satisfaction la fumée de sa cigarette.

– Et cela a été vraiment terrible ?

– Oui, bien sûr, ça a été terrible.

– Qu'est-ce qui est arrivé concrètement ?

– Il dit qu'une fois les vivres finis ils ont mangé les chiens, puis la... comment ça s'appelle ? La peau des plantes, tout, en somme.

– Y a-t-il eu des morts de faim dans le village ?

– Bien sûr, forcément, traduisit le *malenko*. Comme dans tous les autres villages – il ajouta : Ils disent que tout le monde sait ça.

– Mais pourquoi, selon eux, y a-t-il eu la famine ? Qu'est-ce qui l'a causée, ou qui ?

À cette question, les paysans se regardèrent inquiets, presque épouvantés ; le garçon ajouta lui-même quelques mots, peut-être pour mieux formuler la question.

– Ceux-là, je crois bien, dit-il ensuite au sous-lieutenant, font dans leur froc. (Il utilisait à l'évidence les expressions habituelles entre soldats.) Je ne sais pas s'ils répondront.

La jeune fille – gracieuse, avec ses cheveux blonds comme les blés – fut sur le point de dire quelque chose, mais l’homme le lui interdit impérieusement. Se tournant vers le *malenko*, il se mit à vociférer.

– Il dit qu’ils étaient paysans « médians », traduisit celui-là imperturbable (il voulait dire « moyens », mais il s’agissait de toute façon d’une catégorie inconnue de Michele), et que lui n’a jamais été inscrit au parti.

– Dis-lui que je ne pense pas le moins du monde qu’il ait là-dedans la moindre responsabilité, que je ne le crois pas du tout. Dis-lui que je suis un universitaire et que je veux seulement comprendre comment les choses se sont passées.

Peut-être que cela dépendait du terme dont le garçon se servit pour traduire le mot « universitaire », certainement peu clair pour lui : le fait est que les paysans prirent peur encore davantage. « Je suis quelqu’un qui travaille et c’est tout », répétait l’homme ; et bien que l’officier essayât de s’expliquer mieux, il n’y eut pas moyen d’en tirer autre chose.

– Très bien, trancha alors courtoisement Michele, dans le but de ne pas compromettre de futures occasions. Dis-lui que, s’ils ne veulent pas parler de la disette, ça ne fait rien. Je serai leur ami tout de même.

Les Russes écoutèrent attentivement la traduction de la phrase et demeurèrent interdits. La femme la plus âgée – mère ou belle-mère de l’homme – était tellement troublée qu’elle se tourna vers un coin du local où était suspendue une pauvre icône de la Vierge, en bois et en carton-pâte doré, et fit plusieurs fois le signe de la croix : à la façon orthodoxe, avec trois doigts réunis et les deux autres repliés.

« Comme elle est effrayée, la pauvre », se dit Michele, et il jugea préférable de passer à des questions neutres.

– Demande-lui comment il se fait qu’il y ait tant de champs de millet.

– Ça, je peux vous l’expliquer, moi, lui répondit le garçon. C’est pour la *kacha*. Nous autres Russes, nous mangeons tous la *kacha*.

Michele se demanda en hâte de quoi diable il pourrait bien parler pour créer un peu de détente. Du dehors, le chant glorieux des cailles continuait à entrer dans l’isba.

– Demande-lui si tous les ans il y a autant de cailles que cette année.

– *Da*, répondit l’homme, *da* (oui, oui), et il regardait fixement l’officier italien.

Où voulait donc en venir cet étranger qui, après ses terribles questions précédentes, se mettait à parler des cailles? « Il a vraiment parlé des cailles? » s’assura-t-il auprès de l’interprète.

« Quel beau succès, conclut Michele à part soi. Je peux vraiment être fier de moi. » Et au garçon :

– Dis-lui que je le remercie, que je ne veux pas les déranger davantage, qu’à présent je vais dormir.

Le *malenko* traduisit.

– Dis-lui que, s’ils en ont envie, nous pourrons parler encore demain. Si au contraire ils ne veulent pas, ça ne fait rien. Je resterai leur ami même sans parler.

Les paysans écoutèrent, toujours indécis, la traduction. La perspective de civilité et de tolérance qu’évoquaient malgré tout les paroles de Michele ne sembla faire quelque impression que sur la jeune fille.

11

Le lendemain matin, pour faire avancer son enquête, le jeune officier emmena de nouveau avec lui le *malenko* – qui le suivit en bras de chemise, comme d’habitude, avec ses pantalons gris-vert déformés et ses chaussures attachées avec un peu de ficelle –, et alla rendre visite au staroste, ou chef du village. Qui avait nommé cet homme chef du village – les Italiens ou les Allemands –, le sous-lieutenant l’ignorait. Il savait seulement qu’il existait un nouveau chef, peut-être provisoire, allez savoir.

Le staroste habitait au milieu du village, entièrement fait d’isbas couvertes de paille et peu distantes les unes des autres; c’était un vieux de stature plutôt supérieure à la moyenne, osseux et le visage creusé. Il le reçut dans la cuisine qui visiblement lui servait aussi de bureau; il paraissait vivre seul.

Après avoir pris place sur la chaise qui lui avait été offerte, Michele eut soin d’amorcer la conversation d’une façon plus adéquate que la veille. « Au lieu de vous envoyer chercher, expliqua-t-il, j’ai préféré venir parce qu’en ce moment je pense que vous êtes plus occupé que moi. » Il sourit. « Et aussi parce que, ajouta-t-il sérieusement, vous êtes plus âgé que moi et que j’ai du respect pour l’âge. »

L'autre le remercia par une digne inclinaison de tête.

Le jeune homme en vint alors aux questions qu'il avait eu soin de préparer pour rendre plausible sa visite : au cas où il viendrait à avoir besoin pour son matériel, dit-il, d'une certaine étable qui se trouvait dans la partie opposée du village, pourrait-il l'occuper ? À moins que cette construction ne fût réservée aux civils ?

Le staroste répondit que l'étable appartenait au kolkhoze, et qu'on pouvait donc la considérer, comme toutes celles qui servaient déjà aux Italiens, comme étant à la disposition des troupes d'occupation. « Pour le moment en tout cas. »

– Pourquoi pour le moment ?

L'autre expliqua que, à ce qu'il avait entendu dire, tous les kolkhozes seraient le plus tôt possible remis en fonction par les Allemands. Bizarrement, la chose paraissait le contrarier, et de belle façon.

– Vous trouvez que ce n'est pas une bonne décision ? s'informa Michele.

– Ce que je pense, et d'ailleurs ce que nous pensons tous, nous autres Russes, n'a pas d'importance, lui répondit le staroste.

Michele le considéra, interdit. « Peut-être qu'il est un de ceux auxquels les communistes ont pris leur terre, se dit-il, un de ceux qui ne leur ont jamais pardonné. Qui sait s'ils ne l'ont pas fait staroste justement pour ça ? » Il lança :

– Il se peut que les responsables n'aient pas l'intention d'effectuer de grandes réformes pendant le cours de la guerre. Mais après, c'est sûr que la terre ne restera pas collectivisée.

Le vieux écouta attentivement la traduction que fit le *malenko* de ses paroles.

– Espérons, se borna-t-il à commenter sèchement.

– La collectivisation de la terre, ici en Ukraine, a dû être une vraie tragédie, le sonda alors Michele, essayant de relancer la conversation qui lui tenait à cœur.

L'autre fit signe que oui avec une souffrance évidente.

– J'ai entendu dire que cela a provoqué une grande disette, c'est vrai ?

L'autre fit encore signe que oui.

– Qu'il y a eu beaucoup de morts ?

Encore une fois l'autre opina.

– *Da, da* (oui, oui), un nombre terrible de morts, répondit-il à voix basse.

L'officier fut sur le point de dire: «Seriez-vous disposé à me raconter ce qui s'est réellement passé?» Mais se rappelant l'accueil qui avait été fait à ses questions le soir précédent, il ne s'y résolut pas.

Quelqu'un frappa à la porte. Le staroste se leva, s'excusa, traversa la cuisine et le petit vestibule, qui, comme dans beaucoup d'isbas russes, la séparait de la porte d'entrée, et, sur le seuil, échangea quelques mots avec de nouveaux visiteurs: sans doute leur dit-il d'attendre. Mais quand il revint dans la pièce, il trouva l'officier – et à sa suite le *malenko* interprète – debout.

– Je vois que quelqu'un a besoin de vous, dit Michele – le vieux fit signe que oui. Bien, je ne veux pas vous retenir davantage. Mais j'aimerais parler calmement avec vous de ces choses. Pourquoi ne venez-vous pas me trouver au kolkhoze? Aujourd'hui ou demain, par exemple? Nous pourrions boire un verre de cognac ensemble.

L'autre approuva, évasif.

– Merci. Aujourd'hui ou demain ce n'est pas possible, peut-être plus tard.

«Celui-là non plus ne semble pas disposé à parler», pensa Michele.

– Très bien, d'accord, lui répondit-il, beau joueur. Quand vous voudrez. Du reste, je n'entends pas vous y obliger.

Le Russe resta perplexe devant tant de disponibilité. Il fut sur le point de dire quelque chose, se retint, et finalement, toujours debout, se mit à parler; phrase après phrase, l'interprète traduisit ses paroles.

– Quand vos troupes sont arrivées, nous les avons accueillies à l'entrée du village avec du pain et du sel, dit le Russe. C'étaient des soldats à cheval. («En effet: de la cavalerie Savoia, qui avance avec la Celere», confirma mentalement Michele.) L'officier-commandant a accepté le pain et le sel, et nous a répondu très poliment, en vrai *gospodine* (monsieur). Nos cœurs s'étaient ouverts à l'espérance. Mais maintenant il nous arrive sans arrêt de mauvaises nouvelles de Vorochilovgrad, notre chef-lieu: les Allemands sont en train de fusiller par milliers nos compatriotes. Ils remplissent de fusillés la grande fosse antichar creusée devant la ville; vous êtes au courant?

Michele, sincèrement stupéfait, dévisagea le staroste.

– Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

– Il n'y a pas qu'à Vorochilovgrad que les Allemands tuent les civils, ajouta le staroste qui avait noté sa sincérité. Et nous qui vous avons accueilli avec le pain et le sel!

Il secoua la tête et précéda les deux hommes vers la sortie.

Pris de court :

– Écoutez, dit Michele, tendant la main au Russe avant de sortir, j’essaierai par tous les moyens de me renseigner sur ce qu’il se passe à Vorochilovgrad. Je vous attends au kolkhoze, venez sans faute.

Le staroste lui serra la main et le laissa partir sans ajouter un mot.

« Quels conquérants de merde ! pensait-il. Ils ignorent que pendant la guerre civile les rouges ont dépeuplé les armées blanches simplement en distribuant la terre aux paysans. Au lieu de faire la même chose avec les armées de ce chien galeux de Staline, ils se mettent à fusiller ceux qui n’ont pas fui, ceux qui sont restés là à les attendre. Je me suis vraiment trompé quand j’ai fait confiance à de pareilles merdes, rien que parce qu’ils combattaient les communistes. »



La nouvelle des fusillades à Vorochilovgrad et ailleurs – qui semblait ne pas troubler le *malenko* – troubla profondément Michele. Il marcha à travers le village en la remâchant, absorbé, sans faire attention à ce qui l’entourait : aux poules qui grattaient tranquillement la terre devant les isbas, aux grandes fleurs jaunes des tournesols dans les potagers, à une femme occupée à puiser de l’eau au moyen d’un rudimentaire balancier de troncs, dans un puits à ras de terre, au bord de la route poussiéreuse. Et s’il s’agissait seulement de blagues ? De rumeurs que la propagande ennemie aurait fait circuler ? Pourtant non, quelque chose en lui disait que non : on pouvait vraiment s’attendre à de pareilles choses de la part des nazis. Ce n’était pas la peine de persister dans l’erreur de mettre sur le même plan, de façon simpliste, les nazis et les fascistes, comme si le nazisme était simplement un fascisme allemand. Les bruits qui circulaient à l’université catholique de Milan lui revenaient en mémoire : le jugement du pape Pie XI, selon lequel les nazis devaient être carrément considérés comme de vrais antéchrists, selon la configuration évangélique. Et en effet... *C’est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.* Maintenant, allez savoir, les SS étaient peut-être en train d’exterminer les juifs de Vorochilovgrad, cette ville essentiellement faite d’isbas mais aussi étendue que Florence ou Bologne, qu’il avait traversée

quelques jours auparavant. Peut-être qu'il se passait vraiment cela : ils étaient en train d'assassiner les juifs... À cette époque, aucune nouvelle n'avait encore filtré à propos des camps d'extermination nazis (qui, du reste, avaient commencé à fonctionner depuis peu, depuis quelques mois à peine) ; mais à ce moment-là déjà, si quelqu'un s'interrogeait sur le sort des juifs dans les territoires peu à peu occupés par les Allemands nazis, il éprouvait un sentiment d'horreur.

« Quoi qu'il en soit, à Vorochilovgrad et ailleurs, il s'agit de juifs ou d'autres prisonniers, et si je veux vraiment avoir une idée des fruits auxquels l'éloignement du christianisme conduit aujourd'hui, réfléchit Michele, je ne dois pas seulement m'intéresser aux entreprises des communistes : il faudra aussi que je m'intéresse à celles des nazis. Oui, je dois m'efforcer d'enquêter, tâcher de savoir », se proposa-t-il douloureusement.

Le *malenko* réclama tout à coup son attention :

– Mon lieutenant, regardez, c'est Beniamino (à la mode russe, il appelait les gens par leur prénom, non par leur nom).

Sur la route poussiéreuse du village venait un fantassin, avec l'air ennuyé de quelqu'un qui est obligé de perdre son temps à courir derrière ces désœuvrés de supérieurs. En apercevant l'officier, il « rectifia » un peu la position, et alla droit sur lui.

– Mon lieutenant, quatre camions de matériel sont arrivés. Où doit-on les décharger ?

– J'arrive tout de suite, dit Michele en accélérant le pas.

12

Dans l'après-midi de la même journée – très chaude – alors qu'étendu sur son lit l'officier essayait de mettre de l'ordre dans ses résolutions, il entendit un inattendu vrombissement de moto. Il alla à la fenêtre : le véhicule était en stationnement à côté de la sentinelle.

Deux militaires arborant les écussons du génie le montaient, et ils étaient en train de demander si c'était bien ici que se trouvait le dépôt de matériel du 81^e régiment d'infanterie.

– Ici c'est un dépôt provisoire de matériel, leur répondit la sentinelle. Mais en ce moment, sauf moi qui suis de garde, tout le monde dort.

– Ah, bien. Nous sommes du génie, expliqua le sapeur qui était assis sur la selle arrière. Nous sommes cantonnés non loin d’ici, à Fedorovka. Tu sais où c’est? À une dizaine de kilomètres d’ici.

– Et alors? dit la sentinelle.

– Alors on aurait besoin de toute urgence de manchons pour les lampes, et notre capitaine nous a envoyés voir si vous en aviez.

Là, la sentinelle indiqua Michele à la fenêtre.

– C’est à lui qu’il faut le demander, au lieutenant, dit-il.

Rapidement, les deux hommes du génie tournèrent la moto et se postèrent sous la fenêtre de l’isba. Celui qui était assis à l’arrière refit les présentations et représenta la requête.

– Le matériel dont nous avons besoin est peu de chose, expliqua-t-il, il s’agit des manchons pour les lampes Petromax. On n’en a plus parce qu’un camion a sauté sur une mine et qu’ils ont été brûlés.

– Ils ont brûlé alors qu’ils étaient à incandescence? dit Michele.

– Oui, alors qu’ils étaient à incandescence, lui répondit en souriant le sapeur, lequel, à la différence de son compagnon, portait un uniforme parfaitement en ordre, avec la cravate réglementaire et tout le reste. Ça paraît peu de chose, mais, pour nous qui devons travailler le soir à la table à dessin, c’est la merde, spécifia-t-il.

– C’est bon, dit Michele. Je ne sais pas si nous avons des manchons, mais on peut voir.

Après avoir enfilé ses bottes et bouclé son ceinturon muni du pistolet, il sortit en bras de chemise de l’isba et entra avec les deux hommes dans la grande étable où était entassé le matériel.

– Tu es étudiant? demanda-t-il à celui dont l’uniforme était en ordre.

– Oui, mon lieutenant, en architecture.

– Où, ce ne serait pas à Milan par hasard? demanda-t-il, espérant vaguement qu’il s’agissait d’un camarade de Manno.

– Non, à Rome.

– Ah, je vois.

L’étable où ils étaient entrés était, comme toutes celles du kolkhoze, formée d’une charpente à peine dégrossie de poteaux de bois, installée en double pente et recouverte de paille. Elle n’avait pas de fenêtre, la lumière et l’air entraient par l’un des côtés, complètement ouvert.

– Regardez-moi dans quel genre d'étable ils gardent les animaux, fit observer le sapeur étudiant, en bois et en paille, les pauvres.

– Pauvres qui? Les animaux ou ceux qui les gardent? demanda Michele.

Aidé de l'autre sapeur, il était en train d'ouvrir une caisse.

– Les gens d'ici, je veux dire.

– Ah. C'est vraiment des pauvres gens, approuva Michele.

– Vous savez qu'ils en sont venus à se manger entre eux? dit le sapeur étudiant.

L'officier releva vivement la tête et le regarda.

– Quoi?

– Oui, mon lieutenant: ils en sont venus au cannibalisme.

– Mais qu'est-ce que tu racontes?

– Je vous assure. Pas par ici, non, mais à Fedorovka, où nous sommes cantonnés, à une dizaine de kilomètres...

Il se tourna vers l'autre sapeur.

– Hein? Dis-le, toi aussi.

L'autre, qui d'après ses manières paraissait un ouvrier, confirma:

– Oui, c'est vrai. À Fedorovka tous les civils le disent.

– Mais... répéta Michele, interrompant ses recherches et les regardant en face tous les deux. Qu'est-ce que vous dites?

– Dans le village, à trente mètres à peu près de l'isba de notre PC, continua le sapeur ouvrier, habitait une femme qui a fait cuire un enfant mort, pour le donner à manger à... oui, en somme, à ses autres enfants.

Michele, qui sentait la peau de ses bras et de son dos se hérissier, continuait à les regarder d'un air interrogateur.

– Elle est raide, hein? dit le sapeur étudiant. Mais entendons-nous, ce n'est pas arrivé ces temps-ci: c'était pendant la famine d'il y a une dizaine d'années, quand ils ont collectivisé la terre, c'est alors qu'à Fedorovka les gens ont mangé les morts. Cette femme, son fils était mort de faim; et comme elle en avait d'autres qui allaient mourir aussi, elle l'a fait cuire et le leur a donné à manger. Dans le village ils ont senti l'odeur et sont accourus, pensant que dans cette isba on faisait cuire un rôti: c'est comme ça qu'ils ont découvert la chose, vous me suivez?

– C'est ça, confirma l'autre sapeur.

– Et maintenant, demanda Michele, cette pauvre malheureuse... Qu'est-ce qu'elle fait? Elle en parle?

– Elle habite à côté du PC de la compagnie, je vous l’ai dit. Non, c’est normal qu’elle n’en parle pas. Ce sont les autres qui en parlent.

– Au début, quand la rumeur a couru, il y a quelques jours, dit l’étudiant, vous savez comment ça se passe, tous les soldats voulaient la voir : elle, alors, se mettait à pleurer, et courait se cacher dans son isba. Parce qu’il y en avait aussi qui lui disaient des bêtises pour faire les intéressants, vous savez comment ils font. Et puis le capitaine a donné un ordre formel : arrêter de l’embêter.

– Notre capitaine est un de ceux qui ne plaisantent pas, dit le sapeur ouvrier.

– Il y a eu d’autres cas de cannibalisme à Fedorovka, si j’ai bien compris ?

Oui, il y en avait eu d’autres, c’est ce que soutenaient les gens. Les deux hommes n’étaient pourtant pas en mesure de dire, même approximativement, combien.

Ils purent s’en aller avec une boîte de manchons. En d’autres circonstances, le sous-lieutenant eût peut-être éprouvé une gloire pour avoir été en mesure – lui de la « croulante » infanterie – de fournir des pièces de rechange à ces messieurs du génie ; mais cette fois il avait bien autre chose en tête : les chroniques de Flavius Josèphe lui étaient revenues en mémoire, la réprobation adressée aux dieux par les Romains durant le siège de Jérusalem en 70, quand ils avaient appris que, dans la ville, les Juifs mangeaient leurs morts. « Voilà que nous sommes retournés deux mille ans en arrière, deux mille ans », se répétait le jeune homme abasourdi.

Le sapeur étudiant lui confia – après l’avoir complété au stylo – un reçu déjà muni du timbre et de la signature de son capitaine. « Capitaine Carlo Cipolla », lut Michele.

– Oui, il est de Milan, dit le sapeur.

« De Milan ? Je pourrais peut-être aller le voir, pensa le sous-lieutenant. Par lui j’aurai sans doute d’autres détails... mais quand aller le voir ? Je ne peux pas m’éloigner d’ici. »

Plus tard, à la soupe du soir, il éprouva le besoin impérieux de rapporter l’aventure à ses fantassins, d’en parler avec eux, ne fût-ce que pour s’en décharger au moins en partie. Mais les commentaires des soldats furent, à l’évidence, tout à fait inadéquats.

Il fallut au jeune homme quelques jours pour digérer la nouvelle. Il en parla tout de suite par lettre à Ambrogio, l'invitant à recueillir à propos du cannibalisme des informations partout où cela lui serait possible. Pendant ce temps, ses recherches dans le village demeuraient pourtant lettre morte. Le staroste ne s'était pas montré et semblait avoir autre chose en tête que de satisfaire sa curiosité.

Une nuit, Michele se réveilla, et tout de suite ces terribles faits – le massacre de désarmés à Vorochilovgrad et le cannibalisme – lui tombèrent dessus. « Mais pourquoi dois-je, moi seul, me tourmenter pour ces choses ? » se demanda-t-il tout à coup ; et il essaya de les repousser avec une sorte de colère.

« Le devoir immédiat, voilà, essayons de penser à ça. Voyons... » Il se mit sur son séant : depuis qu'il était dans le village, il n'avait pas fait une seule inspection nocturne au service de garde. Il s'habilla, détacha lentement de la tête du lit le ceinturon avec le pistolet et s'en ceignit, puis prit de dessous le coussin une petite torche électrique qu'il avait apportée d'Italie, l'alluma et sortit.

La sentinelle était à son poste, le dos appuyé à une paroi de la grande étable de paille. Le fantassin, un cœur simple – un paysan –, était en train de penser à son pays natal en Italie du Sud et à la jeune fille à laquelle, avant de partir, il n'avait, hélas, pas osé se déclarer ; il se le reprochait pour la centième fois. Quand l'officier parut, il eut un peu de mal à revenir sur terre ; ils échangèrent quelques mots.

Dans l'ombre, l'interminable voûte du ciel, incroyablement chargée d'étoiles, s'incurvait sur le village russe et sur l'immense plaine ; l'air pur était traversé un peu partout par le chant agreste des cailles.

« Comme elle est belle, la création de Dieu, pensa Michele en regardant autour de lui, et il inspira profondément. Oui, elle est belle ! Comment est-il possible que nous, humains, ponctuellement, à chaque génération, la transformions en cauchemar dantesque ? »

Il salua pensivement la sentinelle : « Eh bien, salut, Califano », et revint lentement sur ses pas vers l'isba.

Mais il n'entra pas. Il se mit au contraire à se promener devant, respirant à pleins poumons l'air magnifique de la nuit. Il était et

se sentait jeune, ouvert et sensible à la beauté : « Pénétrons-nous donc de la beauté des choses, respirons-la dans l'air pur de la nuit. » Les cailles continuaient à chanter inlassablement. « Elles chantent par amour, se souvint le jeune homme, et quelle ardeur elles y mettent, ces petites bacchantes ! »

Il sentit naître à son tour en lui une soudaine envie d'amour physique, envie qui est toujours prête à surgir chez les jeunes gens, et donc chez lui qui était si plein – en dépit de sa sévérité morale – d'exubérante vitalité et d'imagination. La jeune fille de l'isba lui revint à l'esprit : il la rencontrait plusieurs fois par jour.

« Eh, un moment », s'imposa-t-il tout de suite. Cette fille n'était pas pour lui, elle était destinée à un autre. Et lui ne devait participer en aucune façon au désordre : « Parce que c'est justement à partir de là que commencent les dégâts qui s'étendent ensuite à tout ce qui est créé et le transforment en cauchemar... Oui, c'est bien là que ça commence. »

C'était aussi une question de correction envers sa future femme. Eh oui. Savoir où elle était en ce moment ? Il essaya de se représenter – sans cesser d'aller et venir devant l'isba – la femme qui serait la compagne de sa vie. Qui sait quel visage elle avait... Elle était probablement très jeune, et très certainement il ne l'avait jamais vue. À moins que... Tout à coup, son imagination lui fit revoir la figure énigmatique et souriante d'Almina, la petite sœur d'Ambrogio, ce fruit vert de quinze ans. « Ce jour-là, à Nomana, quand elle sautillait sur le pré, on aurait dit une agnelle », se souvint-il. Quelle créature hors du commun, vraiment unique ! Voilà, c'est à elle qu'il pourrait bien penser ! Il commença par s'en extasier : ce pourrait bien être elle, oui, la compagne de sa vie... « Bien sûr. Comment ne m'en suis-je pas rendu compte avant aujourd'hui ? C'est une créature... parfaite ! »

Le joli souvenir d'Alma l'aida peu à peu à sublimer ses pensées et à sortir de la tentation charnelle. La beauté de ce qui l'entourait continuait à affluer et à monter en lui, mais plus au sens physique : cela tendait plutôt maintenant à se transformer en poésie. Il se rappela soudain ces deux vers admirables qui l'avaient toujours enchanté : « Seigneur qui voulez créer / pour moi cet amour lointain... » et il ressentit, grandissant, un besoin impérieux d'écrire à son tour des vers, de chanter ce possible amour naissant, magnifique.

« Chants pour Alma », pensa-t-il, et, passant tout de suite aux choses pratiques : « Mais comment puis-je écrire ? À la lueur de

la torche électrique?» Dans sa chambre, il n'y avait même pas une table. Bah, il s'arrangerait.

Il entra dans l'isba, prit une feuille et un crayon dans la caisse d'ordonnance, les posa sur le coussin. Puis, ayant éteint la torche, il se mit à arpenter la pièce où, par la fenêtre grande ouverte, ne parvenaient que quelques rayons de lumière. Les mots et le rythme de son chant commencèrent à prendre forme en lui, l'exaltant toujours davantage.

Tout à coup, il eut la sensation que quelqu'un s'affairait au-dehors. Il fut brutalement ramené à la réalité : on était en guerre et... Comme il tenait toujours la torche à la main, il la pointa vers la porte et l'alluma : la porte s'entrouvrait tout doucement, poussée furtivement par la jeune fille russe, qui finit par entrer et la referma derrière elle. Elle était en chemise, pieds nus, ses cheveux blonds couleur de blé noués en une unique grosse tresse : sous la lumière blafarde de la torche, elle regardait le jeune homme avec un mélange d'effronterie et de honte.

« Ô Dieu, quelle épreuve ! » Le jeune homme craignit vraiment de ne pas pouvoir la surmonter.

– Macha, murmura-t-il avec difficulté, à voix basse. Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

La fille, qui ne comprenait pas ses paroles, désigna du doigt d'abord lui puis elle-même, de nouveau lui, puis elle-même ; son invite était on ne peut plus claire.

Michele se sentit envahir par une émotion si violente que l'émotion poétique qui l'occupait jusque-là, et qui lui avait semblé si forte, lui parut peu de chose en comparaison. Pire, celle-là paraissait envahir celle-ci, se rassembler en elle.

Hébété, il abaissa la torche vers le sol. « Je ne peux pas, je n'ai pas le droit, je ne dois pas céder ! Je ne dois absolument pas céder ! »

– Macha, dit-il le plus fermement qu'il put, s'adressant autant à lui-même qu'à elle. Non. Ce n'est pas possible.

La jeune fille ne semblait pas vouloir bouger et continuait à le regarder : même dans cette faible lumière, elle était terriblement attirante, attirante au-delà des mots. Jamais, au cours de sa vie, Michele – qui pourtant se faisait un devoir de ne pas la regarder – n'avait éprouvé une attirance aussi forte, quelque chose qui le bouleversât autant.

– *Nié dobro* (ce n'est pas bien), dit-il, se servant d'une des rares expressions russes qu'il connaissait – et il répéta : *Nié dobro*.

La fille poussa un petit soupir et haussa les épaules avec désappointement, mais elle ne bougeait toujours pas.

Le jeune homme alla vers la porte, l'ouvrit en ayant soin de ne pas faire de bruit: Macha secoua la tête, soupira de nouveau (comme elle était féminine dans ses attitudes!), et finalement se détourna et sortit. Michele referma la porte.

Il avait repoussé la tentation comme la morale le lui prescrivait. Mais l'émotion ne le quittait pas pour autant. «C'est Dieu qui me le commande, se répéta-t-il, s'efforçant de se dominer tout à fait. Ce Dieu en qui je crois, dont je suis résolu à suivre l'enseignement.» Il essaya même de s'exposer, en vrac, des arguments d'ordre rationnel: «Cette Macha peut être vierge, et il est de toute façon certain qu'un jour elle épousera un pauvre diable. Je ne dois pas, je ne veux pas, ôter à ce pauvre diable son droit à la première nuit, je n'ai pas l'intention de le priver de ce bien. Et justement cette nuit, la nuit où était en train... où est en train – peut-être – de naître mon amour pour Alma; si bien que, en plus du reste, le souvenir de cette abjecte incohérence m'aurait suivi toute ma vie.» Paroles saintes, et pourtant... Tandis que, négligeant désormais papier et crayon, il continuait à arpenter la pièce, d'innombrables pensées se succédaient dans son esprit, l'agitant violemment. Il n'avait pas la fermeté de son ami Ambrogio, la capacité qu'avait Ambrogio de se détacher des choses par la force de la volonté. C'est pour cela que pas mal d'arguments contraires se présentaient: pour commencer, les vantardises insistantes d'un de ses soldats qui, envié par les autres, affirmait avoir déjà eu des rapports intimes avec une femme du village; et les récits, entendus avant l'avancée, de ces collègues et soldats qui avaient passé l'hiver dans les isbas avec les civils, vivant en concubinage; et pourtant les femmes russes des campagnes n'étaient pas corrompues, elles avaient même de vraies pudeurs (les militaires discouraient grossièrement là-dessus avec insistance: certains semblaient ne pas savoir parler d'autre chose)... Mais ce contre quoi il dut sans doute lutter le plus fut sa propre imagination qui, s'interposant dans ses raisonnements positifs ou négatifs, lui faisait entrevoir tout à coup, par trahison, les images de ce qui serait arrivé s'il n'avait pas repoussé la jeune fille.

Il dut, pour en sortir, recourir ardemment à la prière; et ce qui lui vint en aide, plus que toute autre chose, ce fut cette pratique constante de la pureté, cultivée depuis l'enfance au prix

de tant de luttes et de tant de recours au surnaturel. Il lui fallut des heures pour se calmer et pour pouvoir dormir.



Les jours suivants, avec la jeune fille devant lui qui, tout en le regardant de temps en temps dans les yeux, se comportait – en vraie fille d'Ève – avec désinvolture, comme si rien ne s'était passé, la tentation lui revenait plus forte que jamais. Ce fut un bien pour lui que, brutalement, l'ordre de lever le camp lui parvînt.

Cet ordre lui fut apporté par un officier de la section de soutien, arrivé sur les lieux avec suffisamment de camions pour charger tout le matériel. En même temps, l'officier lui donna d'importantes nouvelles :

– Trois divisions d'infanterie arrivent d'Italie, c'est-à-dire un autre corps d'armée, destiné à opérer avec nous. Ce n'est pas tout : un corps d'armée de chasseurs alpins arrive aussi, mais celui-là, je crois, ne sera pas employé ici, mais dans quelque région montagneuse, qui sait, peut-être le Caucase. Quoi qu'il en soit, à l'arrière, on parle beaucoup de ces arrivées qui ont déjà commencé. Notre force en Russie est en train de tripler, nous passons de un à trois corps d'armée.

– Comment fera tout ce monde pour arriver jusqu'ici ? Les lignes ferroviaires, à partir des anciennes positions, ont toutes leurs voies démolies, sans exception : je l'ai vu en pas mal d'endroits.

– Elles avaient, tu veux dire, elles avaient leurs voies démolies, affirma l'officier. Et en certains points elles les auront peut-être encore. Mais le génie allemand travaille partout à les rétablir.

14

Pendant ce temps, l'avancée du front méridional tout entier continuait : les avant-gardes allemandes étaient en train de rejoindre la Volga à Stalingrad. Plus au sud, d'autres avant-gardes allemandes s'approchaient à grands pas du Caucase et commençaient déjà à l'escalader avec, comme objectif, les zones pétrolières et la frontière de la Perse.

Le groupe d'artillerie d'Ambrogio avait depuis un certain temps laissé derrière lui la région industrielle du Donets qui n'était plus désormais qu'un souvenir. Longtemps ensuite, pendant

d'exaltantes semaines, il avait parcouru une immense bande de territoire plantée de blé et de tournesols, avec des champs tellement étendus que parfois on n'en voyait pas les limites. Il s'était ensuite enfoncé dans un territoire tout aussi immense mais plus sauvage, où les cultures alternaient souvent avec des morceaux de steppe herbeuse, inculte.

On n'apercevait plus de processions de civils sur les routes. Les camions voyageaient sur des kilomètres sans traverser un village et sans que les soldats entendissent une voix ou pussent découvrir d'autres présences humaines que les leurs. Ils voyaient en revanche se courber démesurément sur la terre démesurée un ciel toujours renouvelé. « Où allons-nous ? » se demandaient-ils et se demandait aussi parfois Ambrogio : ils avaient par moments l'étrange sensation d'être arrivés au bout du monde.

Des combats – rares d'ailleurs – par lesquels les bersagliers ouvraient plus avant la route continuait à ne leur parvenir aucun bruit, et ils n'en avaient quelques nouvelles que par des rumeurs incontrôlables. Comme elles ne leur arrivaient pas directement, ils tendaient à les sous-estimer. Du reste, les bersagliers ne devraient soutenir de combats vraiment durs que plus tard, à la fin de leur longue avancée lorsque, à proximité du Don, les Russes en repli essaieraient en vain – en employant même des chars de combat – de sauver quelques têtes de pont (comme celle de Serafimovitch) en deçà du grand fleuve. Lequel entra finalement en vue des avant-gardes.

Cette région n'appartenait plus à l'Ukraine, elle faisait partie des terres des Cosaques. Les trois divisions italiennes s'alignèrent l'une à côté de l'autre sur la rive du Don, le front orienté au nord. Stalingrad était distante d'à peine cent cinquante kilomètres de l'extrémité orientale de leur alignement.

15

À quelques semaines de là, la première des divisions en provenance d'Italie qui s'était alignée sur le Don, à droite de la Pasubio, fut inopinément attaquée par les Russes et abandonna ses positions. S'ouvrit ainsi une brèche large d'environ trente kilomètres, vers laquelle furent dirigées, tant bien que mal, le peu de réserves italiennes disponibles. Parmi elles le régiment

de cavalerie Savoia se distingua particulièrement, effectuant à cette occasion la célèbre charge d'Izbouchenski, c'est-à-dire la dernière charge de la cavalerie italienne. Mais ce furent deux bataillons de chasseurs alpins qui venaient de débarquer du train qui poussèrent le front en avant.

Passèrent pour Ambrogio des jours terribles; son groupe était requis par d'incessantes demandes de feu, non seulement de la part des observateurs ordinaires sur le Don, mais aussi de celle de quelques observateurs postés en toute hâte à l'est, sur le flanc droit de la Pasubio, à la frontière de la brèche ouverte par l'ennemi. Le groupe de Bonsaver fut même transféré dans cette brèche, si bien que le jeune sous-lieutenant dut participer, comme officier observateur, à une série frénétique de conduites de feu, à distance rapprochée.

À l'instar des autres militaires impliqués dans les combats – dont les obligations immédiates étaient excessives –, ni Bonsaver, ni Ambrogio, ni Michele Tintori lui-même (arrivé lui aussi sur les lieux avec une colonne de prompt intervention) ne pensaient à se poser les questions les plus importantes. Comment il se faisait, par exemple, qu'une entière division italienne ait abandonné ses positions sans opposer de véritable résistance, et comment deux seuls bataillons de chasseurs alpins avaient ensuite rapidement résolu une situation qu'une dizaine de bataillons ordinaires avaient eu de la difficulté à résoudre. De telles questions, s'ils se les étaient posées, les auraient orientés vers une meilleure connaissance de leurs compatriotes sous l'aspect militaire, qui est une des manières les plus probantes de connaître un peuple sur tout le reste.

La situation rétablie, le front se figea à nouveau; après un excès de mouvement, l'immobilité et l'attente; l'été continuait.



Les quatre canons de la batterie d'Ambrogio étaient placés à environ trois kilomètres du Don, près de l'entrée d'une longue dépression naturelle du terrain, en forme de vallon. De ce lieu on n'apercevait pas d'autres installations militaires, pas même le PC de batterie qui, avec les véhicules et les cuisines, était installé non loin de là, à l'intérieur boisé du vallon. À l'est et au sud, c'est-à-dire à droite et derrière la ligne des pièces (à gauche

s'étendait la dépression), le terrain s'élargissait en une des habituelles et interminables landes aplaties de ces endroits. Devant, au contraire, après une courte montée, il descendait en faux plats légers vers le fleuve, dont les soldats, s'ils se postaient sur le sommet devant les pièces, pouvaient entrevoir quelque petit segment bleuté, là-bas au loin, entre les verts replis herbeux. Ils apercevaient alors aussi, sur le bord opposé, la petite ville cosaque de Vechenskaïa, apparemment déserte, toute de toits de paille, au milieu desquels émergeait, comme un berger entre ses moutons, la masse d'une église rustique avec son toit à dôme.

Autour des quatre canons il n'y avait pas un arbre, le terrain était réduit à l'état de steppe, c'est-à-dire d'herbe inculte et rare, si bien que la tente d'Ambrogio et celles de ses quelque cinquante artilleurs, installées à peu de distance des canons, étaient, de l'aube au crépuscule, exposées au grand soleil de la fin août. Désormais, le seul officier présent était précisément Ambrogio Riva, parce que les deux autres subalternes de la batterie étaient partis pour l'Italie « en permission d'examen » (l'armée se permettait de tels luxes!) et que le lieutenant-commandant ne bougeait jamais de son poste dans le vallon.

La chaleur étouffante planait pesamment. L'odeur de terre, d'herbe piétinée et de métal chaud entraînait dans la tente, se mélangeant à l'odeur de sueur des hommes qui ne pouvaient quitter leur formation ni de jour ni de nuit, bien que les demandes de feu de la part des observateurs leur parvinssent avec une fréquence toujours moindre. Le sous-lieutenant avait pris l'habitude de lever le matin l'une des parois de sa tente en forme de cube, et de la fixer en position horizontale au moyen de deux poteaux obliques; à l'ombre de cette aile ou auvent, il passait ensuite la plus grande partie de la journée à lire, ou à bavarder avec quelque soldat, ou à réfléchir.

Parfois, souvent à la tombée du soir, quatre ou cinq artilleurs, ou dix, ou davantage, faisaient cercle devant sa tente et, assis dans l'herbe les jambes en tailleur, ils parlaient de tout et de rien avec lui, assis de la même façon.

Aujourd'hui, on pourrait penser que l'état d'esprit de ces soldats était, d'une certaine façon, influencé par les orientations qui ont ensuite prévalu dans l'opinion publique italienne au sujet de la guerre sur le front russe: influencé par exemple par l'idée qu'une victoire sur ce front n'aurait apporté à l'Italie aucun droit utile et que, même, l'augmentation de la puissance allemande

se serait transformée pour nous en désastre ; ou bien influencé par l'immoralité de cette avancée de conquérants en territoire étranger (mais peu de temps auparavant les Russes eux-mêmes étaient entrés de la même façon en Pologne, en Lituanie, en Lettonie, en Estonie et en Finlande). En réalité cependant, rien de tout cela. De telles questions ne se posaient pas du tout aux soldats, le centre de leurs intérêts étant au contraire – outre les problèmes du moment – leur maison lointaine, leur petite amie (s'ils en avaient une), la santé et le travail de leurs parents ; en un mot la famille. Quant au fait que le sort de chaque famille fût lié à celui de la communauté nationale, ils ne s'en rendaient compte que confusément, et de toute façon avec détachement. En substance, les soldats, qu'ils fussent du Nord ou du Sud, et au-delà des incessantes et éternelles polémiques que, de ce fait, ils entretenaient, avaient tous avec la communauté organisée, c'est-à-dire avec l'État, un rapport analogue à celui qu'on a avec la nature : on y est né, et, périodiquement, elle nous soumet malheureusement à des cataclysmes auxquels il faut faire face, par la force des choses. Il y a ceux qui les affrontent avec plus ou moins de courage ou de décence – ou même d'indécence –, ceux, surtout s'ils sont chrétiens, qui les affrontent avec plus ou moins d'altruisme, et ceux, nombreux, qui n'en ont pas le moindre. Un point c'est tout. Des batailles et de la guerre, chacun se souviendrait ensuite comme d'autant de cataclysmes.

De cela, le sous-lieutenant se rendait de plus en plus compte, et parfois, au lieu d'attendre leur visite, il allait lui-même trouver les soldats dans leurs tentes, distantes de la sienne d'un jet de pierre. Il passait la tête entre les toiles de l'une ou de l'autre, un peu soulevées à la base en cette saison, pour que l'intérieur fût aéré.

– Je peux ? demandait-il, ou je dérange ?

Les soldats montraient qu'ils appréciaient ses visites, ils en étaient flattés.

– Je vous en prie, mon lieutenant, installez-vous.

– Même si ce n'est pas vraiment un palais.

– Ma foi, ici au moins nous sommes en compagnie, répondait parfois l'officier, entrant courbé dans la tente à section triangulaire (qui, composée de six toiles, abritait six artilleurs, et composée de huit en abritait neuf, c'est-à-dire l'escouade entière).

Il s'installait au milieu d'eux, assis ou allongés sur les paillasses. Les habituelles conversations se ranimaient alors, avec peut-être un peu plus d'exhibitionnisme de la part de quelques-uns : le

village lointain, les femmes, la vie (bien souvent idéalisée) sans contrainte au village, le père et la mère, les problèmes de l'existence, les femmes encore. Sur le problème des femmes, première des préoccupations à vingt ans, chacun se sentait devoir faire de l'esprit; toutefois, ils ne le faisaient pas tous de la même façon. Il y en avait, malgré le ton plaisantin, qui parlaient des femmes avec confiance et espoir, d'autres qui en parlaient avec incertitude tout en tâchant de ne pas le montrer; d'autres encore qui s'exhibaient, se vantant immanquablement de quelque lointaine bonne fortune que tous connaissaient déjà jusqu'à la nausée; certains, enfin, usaient à ce sujet d'un langage stupidement pornographique, un langage de « porcs » comme on disait avec réalisme.

Le jeune Moioli, vingt ans, de Bergame, pointeur de la première pièce, était de ceux qui en parlaient avec confiance. « Quelle belle chose que l'amour! » disait-il parfois en conclusion de ses divagations, avec beaucoup d'ingénuité. Un jour, Ambrogio, qui était justement en visite sous la tente de la première pièce, lui demanda :

– Mais dis-moi un peu, toi, l'amour, tu en as déjà fait l'expérience ?

Sur le moment, Moioli demeura embarrassé.

– Pour être sincère, non, mon lieutenant, répondit-il enfin.

Au risque de faire mauvaise figure devant ses compagnons, il n'était pas disposé à mentir, en Bergamasque honnête qu'il était. Il venait d'avoir vingt ans. (Est-il permis à l'auteur de te saluer, Moioli ? Tu allais bientôt mourir, comme beaucoup d'autres. Ton visage de brave garçon resurgit ici pour quelques instants seulement, avant d'être à nouveau englouti par le temps, qui ravit et emporte tout.)

– Voilà pourquoi il en parle comme ça, dit alors sentencieusement le caporal Costanzo, un conducteur de tracteur qui avait dépassé la trentaine. Maintenant je comprends pourquoi tu ne me crois pas quand je te dis que les femmes, quand on les connaît bien, sont toutes des putains. C'est pour ça, c'est parce que tu ne les connais pas.

– Toutes des putains, eh bien ! fit Ambrogio.

– C'est vrai, mon lieutenant. On l'a bien vu même ici, en Russie, cet hiver à Kamenka, quand on était dans les maisons avec les civils. Combien y en avait-il dans la batterie à ne pas mener une vie de couple ? Dix pour cent, peut-être, vingt tout au plus.

– Surtout ceux qui étaient venus là-haut à l'école des prêtres dans les oratoires, comme moi, expliqua calmement le trapu sergent Facchi, chef de pièces, originaire de la campagne bresciane.

– Et elles, les femmes, parlaient tous les jours de leur mari *na fronté* (au front), et elles faisaient même le signe de la croix, comme ça, continua Costanzo, mettant ses doigts en pointe, à la façon dont se signent les orthodoxes. Et puis, la nuit, elles venaient dormir avec nous, sans rien demander. Voilà ce que c'est que les femmes : toutes des putains.

Costanzo avait laissé chez lui une femme très jeune, et personne ne savait si, à tort ou à raison, il en était furieusement jaloux.

La plupart des présents semblaient de toute façon plus intéressés par le contenu de l'affirmation de Moioli, qui finit par devenir tout rouge. Ambrogio se rendit compte qu'il l'avait exposé devant les autres. Il dit alors :

– Eh bien, moi non plus, je n'ai pas encore connu l'amour physique jusqu'à présent.

Quelques-uns s'étonnèrent.

– Mais... que dites-vous ?

– Mon lieutenant c'est... c'est impossible.

– C'est tellement impossible que c'est vrai, dit Ambrogio. Et si Dieu m'y aide, je n'ai pas l'intention de le connaître avant mon mariage.

– Vous aussi pour des motifs religieux, hein ? dit, tout content, le sergent Facchi.

– Oui.

Ambrogio fut sur le point d'ajouter : « Et de loyauté » et d'expliquer pourquoi, mais, dans cette ambiance, ç'aurait été un discours trop prêcheur ; il valait mieux se borner à témoigner.

– Moi, mon lieutenant, je ne vous crois pas, s'exclama, avec un certain retard, tant il avait été pris au dépourvu, le Ligurien Campanini, beau parleur, affecté aux pièces. C'est... impossible !

C'était l'un des soldats qui appréciaient le plus Ambrogio. On peut même dire qu'il le vénérât à cause de son efficacité milanaise, qui s'était peu à peu imposée. Cette affirmation le frappait beaucoup.

Le sous-lieutenant le regarda bien en face, remarqua son trouble et se mit à rire en secouant la tête. Pendant quelques instants ce fut le silence, puis les conversations reprirent, on changea de sujet.

À travers des rencontres comme celle-là, Ambrogio s’efforçait de comprendre toujours mieux chacun de ses soldats. Et de se faire toujours mieux comprendre d’eux. Il n’oubliait pas que la compréhension réciproque serait très importante si survenaient des heures difficiles.

16

Un après-midi (après s’être rapidement annoncé par téléphone: «Je compte venir te voir dans la semaine»), Bonsaver vint lui rendre visite.

Il trouva Ambrogio plongé dans la lecture, sous l’auvent relevé de la tente. Bonsaver s’arrêta à quelques pas de lui (il était en calot, bras de chemise et bottes avachies; il avait sous le bras un livre gros comme un dictionnaire).

– Sous-lieutenant Ambrogio Riva, s’exclama-t-il d’une voix impérieuse.

– Hein? – Ambrogio sauta sur ses pieds. Ah, Bonsaver!

Il s’ébroua en riant.

– Sacré farceur! Salut, c’est chouette que tu sois venu.

Il lui tendit la main.

– Viens, installe-toi.

– Salut Riva, comment ça va? commença Bonsaver (il s’exprimait en dialecte) – il regarda autour de lui. Ici, à ce qu’on dirait, on vit dans un isolement aristocratique, hein? On fait la guerre facilement ici, pas vrai, loin de l’odeur des pauvres chiens, et loin de ceux qui les commandent, ajouta-t-il dans son langage imagé.

– C’est pour ça que le PC de la batterie est à peine à deux cents mètres, dans le vallon, indiqua Ambrogio. Et l’état-major de groupe un peu plus loin, toujours dans le vallon.

– Je sais, je les ai vus en passant, dit Bonsaver.

Ambrogio lui offrit son propre tabouret.

– Allez, assieds-toi, dit-il. Tu n’imagines pas le plaisir que j’ai à te voir.

Lui-même s’assit sur le petit lit de camp qui occupait presque la moitié de la tente cubique de deux mètres de côté.

Bonsaver, une fois assis, lui tendit le livre.

– Je t’ai apporté ça à lire, reprit-il. Il s’appelle «reviens», je te le prête seulement, c’est clair?

Ambrogio prit le volume et en examina le titre avec curiosité.
– Ah, dit-il, *Le Don paisible*, de Cholokhov. Au téléphone, tu ne m'en avais pas parlé.

– Je l'ai reçu il y a une quinzaine de jours par la poste. C'est un livre qui fait la propagande pour les communistes, on le sait. Mais même si je n'ai pas encore tout lu – il désigna l'épaisseur impressionnante – je le trouve assez bon. Et tu sais pourquoi? Parce qu'il parle justement des endroits où on est: Vechenskaïa, Iagodnoïé, Mechkov, et... enfin tous ces endroits.

– Ah! fit Ambrogio intéressé.

Il ouvrit le volume au hasard, le feuilleta un peu.

– Oui, en effet, regarde ici: Vechenskaïa, c'est ça.

Puis il s'aperçut qu'à la page du frontispice il y avait une dédicace, tracée d'une écriture de toute évidence féminine.

– Eh, eh, qu'est-ce que c'est que ça?

Il la lut avec une ostensible attention.

– Quoi? Cenzina à son héros lointain? Et ça serait qui, ce héros lointain? Toi? Ah oui? Mais voyez-moi ça!

– Arrête, fit l'autre. C'est ma marraine de guerre qui me l'a envoyé – il plaisanta en dialecte: Il fallait bien qu'elle mette deux mots. Les femmes, il faut toujours les laisser faire.

– Mais bien sûr, tu parles. Et c'est qui cette marraine de guerre? Une qui a des moustaches, je suppose.

– Non, tu te trompes.

Bonsaver devint sérieux.

– C'est cette fille que tu connais toi aussi, je t'en ai déjà parlé. Je t'ai bien dit qu'elle s'appelle Vicenza, non? Eh ben, c'est elle.

– Ah, dit Ambrogio, celle que tu... enfin, que tu essaies de ramener au bercail; un peu comme le prophète Osée. Oui, je m'en souviens, en effet.

– C'est qui, cet Osée?

– C'est quelqu'un de l'Ancien Testament, un prophète qui avait épousé une délurée.

– J'en ai jamais entendu parler, dit Bonsaver, plutôt mal à l'aise dans ce genre de conversation.

– Je me rappelle seulement ça: que c'était un prophète et qu'il avait épousé une fille très légère; pour la convertir, s'entend. Mais dis-moi, comment ça se fait qu'elle est devenue ta marraine de guerre?

– C’est une idée à elle. Peut-être pour m’envoyer des livres et des choses à manger sans me gêner. Sais pas, c’est une idée à elle.

– Et toi, pendant ce temps, tu continues à lui faire des sermons, hein? Par lettre, maintenant que tu ne peux plus de vive voix? ajouta-t-il moitié en dialecte.

Bonsaver secoua la tête en signe de commisération devant une si monumentale inconscience. Il était sur le point de répondre quand le téléphone, installé sur une petite caisse au chevet du lit de camp, sonna. «Ligne des pièces, dit Ambrogio en portant le récepteur à son oreille. Oui, tout de suite.» Il posa le livre, saisit le mégaphone posé par terre à côté de la caisse et, se précipitant à l’entrée de la tente, le porta à sa bouche. «Servants, aux pièces!» hurla-t-il.

Il se retourna, souleva de la main gauche, sans quitter le mégaphone, la caisse et le téléphone, et transporta le tout à l’extérieur de la tente. «Il y a bien quatre jours que nous ne tirons pas, dit-il à Bonsaver. Il a fallu que tu arrives, toi, le héros lointain, pour nous redonner un peu de vie.»

À son ordre, les soldats étaient immédiatement sortis de leurs tentes et accouraient aux pièces. En quelques instants, ils les libérèrent de leurs filets de camouflage, ôtèrent les gaines de cuir des volets et des culasses, ouvrirent les obturateurs; les pointeurs découvrirent les longues-vues et chacun s’installa à son poste. Les quatre chefs de pièces – derrière leur pièce respective –, ayant tiré de leur poche un petit bloc et un crayon, levèrent chacun le bras droit pour signifier de se tenir prêt.

Le téléphoniste de la ligne des pièces, couché dans l’herbe, lui aussi avec un petit bloc et un crayon à la main, était également prêt. Les instructions pour le tir commencèrent à arriver de l’observatoire sur le Don: «Directions 34 et 20.» Ambrogio les répéta en criant, tenant de la main gauche le récepteur contre son oreille et, de la droite, le mégaphone devant sa bouche. «Hausse 124, charge 2.»

Chaque chef de pièces répéta les instructions à ses hommes, les notant en même temps, puis: «Troisième pièce, prêt! – Première pièce, prêt! – Quatrième... Deuxième pièce, prêt!», crièrent-ils à l’officier, superposant presque leurs voix.

– Pièce directrice, chargez, ordonna Ambrogio.

Il y eut de l’agitation autour de la troisième pièce, celle du caporal Zanini, qui leva enfin le bras en regardant l’officier.

– Pièce directrice, feu! cria Ambrogio.

– Feu! ordonna Zanini.

Le canon eut un sursaut: tandis qu’il projetait une violente fumée, la bouche de feu glissa en arrière avec force sur son berceau. Une déflagration formidable retentit, qui fit vibrer le terrain tout autour, puis la bouche de feu glissa de nouveau en avant. Dans le silence que tous observaient, on entendit le sifflement de l’obus qui s’éloignait, fendant l’air vers l’objectif.

– *Te saludo* (Je te salue), dit Bonsaver, maintenant debout à côté d’Ambrogio.

Après dix ou douze secondes parvint, très étouffé, l’écho de l’explosion.

– Hausse plus 24, direction moins 2, hurla Ambrogio, répétant les instructions reçues de l’officier observateur – et, à mi-voix à Bonsaver: Qui sait sur quoi nous sommes en train de tirer.

– Il ne te l’a pas dit? demanda Bonsaver.

Ambrogio fit signe que non de la tête.

– Après, je le lui demanderai, dit-il.

Les mêmes opérations se répétèrent. La pièce directrice tira – avec d’autres successives petites variations de hauteur, en plus ou en moins – huit coups en tout. L’entière batterie tira ensuite, avec les dernières corrections, six coups. Vingt-quatre coups au total, qui partirent en crépitant vers l’objectif.

De l’observatoire parvint l’ordre: «Suspendez le tir»; et quelques minutes plus tard: «Cessez le feu.»

Comme Ambrogio répétait cet ordre dans le mégaphone, les hommes rompirent leur disposition autour des pièces qu’ils commencèrent à recouvrir avec les gaines et les filets de camouflage.

– Eh, Bellei, dis-moi, on peut savoir sur quoi tu nous as fait tirer? demanda à ce moment-là Ambrogio à l’officier observateur.

Il écouta la réponse, hocha la tête. Il souriait. «Salut», conclut-il. Et, reposant le combiné, à Bonsaver:

– Ils ont vu du mouvement dans un bois au-delà du Don, à un endroit où il y a un ravin. Ils ont pensé qu’une patrouille russe était en train de préparer un coup. Rien de sûr, mais ceux de l’infanterie leur ont demandé d’ouvrir le feu. Ils disent que, d’après les déserteurs, il y aurait dans ce ravin un état-major de compagnie.

– Ici aussi, dans votre secteur, il y a beaucoup de Russes qui désertent?

– Beaucoup, oui, répondit Ambrogio. Même si, à ce que j’entends dire, ils sont moins nombreux que l’année dernière. Ce n’est même pas comparable, il paraît.

Le téléphoniste de la ligne des pièces souleva caisse et téléphone et les rapporta à leur place à l’intérieur de la tente. Ambrogio posa le mégaphone de côté et retourna s’asseoir sur le lit de camp, Bonsaver se remit sur le tabouret sous l’auvent relevé de la tente.

17

La conversation reprit où elle s’était interrompue.

– Donc, héros lointain, nous étions en train de parler de cette fille, dit Ambrogio. Ne t’imagine pas avoir déjà fini de me renseigner.

– Toi, tu te fous de moi, dit l’autre, arrête.

Il devenait évident qu’il n’avait pas envie de plaisanter davantage sur le sujet.

– Comprenons-nous, fit alors Ambrogio, qui ne savait s’il devait continuer sur le mode de la plaisanterie. Après tout, tu pourrais peut-être arriver à lui remettre les idées en place.

Il avait repris le livre de Cholokhov et le feuilletait. Le frontispice avec la dédicace lui retomba sous les yeux et il sourit à nouveau.

– C’est sûr que convertir une belle fille est une perspective alléchante... du point de vue apostolique, j’entends. J’espère seulement que tu ne t’attendas pas ensuite à ce que le Seigneur considère cette entreprise comme un mérite. Particulièrement tes excès de zèle.

Bonsaver secoua la tête. Il aurait pu aborder le sujet avec son ami, mais pas de cette façon.

– Les filles sont des êtres plus faibles que nous, se borna-t-il à dire, plus fragiles. Si un imposteur profite d’un moment où l’une d’entre elles se trouve sans défense... Tu voudrais après la laisser continuer sur une mauvaise voie? Mais ce sont des choses dont il faudrait parler sérieusement.

Ces paroles suffirent pour rendre à Ambrogio son sérieux habituel.

– N’en parlons plus, fit-il, et il posa la paume de la main sur le genou de son ami, en manière de confirmation. Écoute, il y a une chose que j’avais dans l’idée de te demander.

– À propos des filles? dit Bonsaver en dialecte.
– Mais non, pas des filles, répondit Ambrogio sur le même ton. Ces dernières semaines, il me semble, tu t’es trouvé en pleine fiesta.

– Eh! approuva Bonsaver. Un sale pétrin dans lequel nous a fourrés la «Tchikaï»! («Tchikaï» était le nom que tout le monde, désormais, donnait à la division qui avait abandonné le front: en ukrainien, *tchikati* signifie «décamper».)

– C’est ça, et ce que je n’ai pas compris, c’est que vous ayez eu tant de mal à rétablir la situation. Les Russes avaient vraiment l’intention de continuer la percée?

– Je ne sais pas. Au début, peut-être qu’ils ont seulement tenté un des assauts habituels, dit Bonsaver, mais quand ils ont trouvé la voie libre, ils s’y sont jetés d’une façon...

Il commença à exposer, à expliquer; pas mal de détails étaient nouveaux pour Ambrogio, ceux surtout qui étaient relatifs au comportement – incroyablement contrasté – des diverses formations italiennes envoyées pour colmater la brèche. C’est pour cela qu’il posait d’autres questions, qu’il voulait d’autres précisions. Mais l’autre n’était en mesure d’être précis que lorsqu’il s’agissait d’événements auxquels il avait participé en personne. Événements qui n’étaient, de toute façon, ni négligeables ni de peu d’intérêt.

Il y avait peut-être une demi-heure qu’ils bavardaient, quand Ambrogio se fit un instant attentif à quelque chose d’étranger à la conversation: par-delà la tête de Bonsaver, au loin, en direction du Don, était apparue dans l’air une nuée de petits points noirs, une formation aérienne. «Ça ne peut être que des Allemands», se dit-il.

– Et dis-moi un peu: toi, comment tu te débrouillais à l’observatoire quand le front devait se replier? Je veux dire avec la ligne téléphonique. À moins que ces jours-là tu ne te sois servi que de la radio?

– Non. Tant que je le pouvais, je me servais du téléphone, répondit Bonsaver, et il recommença à expliquer.

Derrière sa tête, on apercevait toujours ces petits points noirs.

– Là-bas au fond, au-delà du Don, il y a des avions, dit tout à coup Ambrogio.

Bonsaver se retourna sur son tabouret.

– Où? Ah, je vois.

Il observa attentivement, une main à l'horizontale au-dessus des yeux pour réduire la lumière.

– Ils doivent être une douzaine, dit-il, c'est sûrement des Allemands.

– Oui, approuva Ambrogio. Je le crois, moi aussi. Ils doivent rentrer de quelque mission. Des avions russes, ici, on en voit bien peu, on en entend surtout la nuit.

– La « motocyclette », hein ? sourit Bonsaver.

– Oui, presque chaque nuit, et jusqu'au-dessus de nos têtes, cette plaie ; mais nous ne l'entendons presque jamais décrocher – il fit une pause. Ceux-là, dit-il, viennent vers nous.

Il se leva et sortit de la tente pour mieux voir, Bonsaver sur ses talons. Là-bas, vers le Don, les points dans l'air avaient considérablement grandi.

– Ils volent très bas, dit Ambrogio, ils sont à deux cents, peut-être cent mètres, pas plus.

Quelques artilleurs des lignes de pièces, debout entre les tentes, étaient eux aussi en train d'observer en faisant des commentaires.

Pendant ce temps, les avions grandissaient rapidement : une moitié environ étaient des bimoteurs, les autres, monomoteurs, constituaient probablement leur escorte.

– Regarde les chasseurs, je veux dire les plus petits, fit Ambrogio. Que peuvent bien signifier leurs pirouettes ? Je n'ai jamais vu les chasseurs allemands faire ça.

– Ce doit être à cause de la vitesse, dit Bonsaver. Peut-être que les chasseurs sont trop rapides pour pouvoir rester en formation avec les autres, avec les bombardiers.

« Et si c'étaient des Russes ? se demanda tout à coup Ambrogio. Et s'ils nous attaquaient ? » Il lança un coup d'œil au déploiement : les quatre canons, distants les uns des autres d'une vingtaine de mètres, étaient bien visibles sur le terrain nu, en dépit des filets de camouflage. Sur les côtés et derrière chaque pièce, il y avait de petits emplacements en tranchée, eux aussi bien visibles d'en haut ; un peu plus en arrière, sa tente en forme de cube et les tentes triangulaires des soldats, bien que couvertes d'imprimés de camouflage, ressortaient sur l'herbe. Aux deux extrémités du petit déploiement, sortant de trous circulaires pratiqués dans le terrain et profonds d'environ la hauteur d'un homme, affleuraient les deux mitrailleuses confiées à la batterie, installées en position

de défense antiaérienne, c'est-à-dire sur un trépied monté « en chandelier ». Ambrogio chercha des yeux celle qui était la plus proche et Bonsaver suivit son regard : elle était distante d'eux d'à peine une douzaine de pas.

Les avions, avec des ronflements croissants de moteurs, étaient entre-temps arrivés à la hauteur du déploiement, mais à un kilomètre environ plus à gauche, au-dessus du vallon qui s'étirait parallèlement au Don ; là, tout à coup, ils lâchèrent toutes les bombes dont ils étaient chargés : la terre vibra et tressauta sous les pieds des hommes comme sous l'effet d'un séisme. Alors, surpassant de beaucoup le ronflement des moteurs, le fracas des explosions investit toute chose et courut impétueusement sur la plaine.

Dans le déploiement, des cris d'alarme s'élevèrent ; tandis que les artilleurs couraient précipitamment des tentes jusqu'aux tranchées des pièces, Ambrogio et Bonsaver sautèrent presque en même temps dans le trou de la mitrailleuse la plus proche. Cependant les avions exécutaient un virage pour retourner vers leurs lignes : dans quelques minutes, ils seraient précisément au-dessus d'eux.

– Tu connais la Fiat 35 ? demanda Ambrogio tandis que, fébrilement, il ôtait la gaine de sa mitrailleuse et en actionnait la crosse, introduisant la première cartouche.

– Un peu, répondit Bonsaver.

– Aide-moi à faire sortir la bande, lui cria Ambrogio, et il ouvrit le feu ; il sentait son cœur battre tumultueusement, malgré le calme qu'il s'efforçait de garder.

– Très bien, fit l'autre, faisant ce qui lui était commandé.

Avec un vrombissement incroyablement assourdissant, les dix ou douze avions passèrent au-dessus du déploiement, à quelque cent mètres de hauteur. À si peu de distance, ils paraissaient tous énormes. Haletant doucement, Ambrogio tirait sur les carlingues, sur les pilotes qu'il entrevoyait par moments, passant d'un objectif à un autre selon ce qui surgissait devant lui. Les avions tiraient eux aussi avec leurs armes automatiques. Beaucoup de leurs projectiles heurtaient le terrain autour du trou de la mitrailleuse, soulevant des giclées de poussière.

– C'est comme au cinéma, cria Bonsaver très impressionné.

– Hein ? Quoi ? cria Ambrogio.

– Ça va, tire, cria Bonsaver.

Ambrogio s'exécuta. Il avait maintenant un bimoteur dans sa ligne de mire, et tandis que la formation s'éloignait vers le Don il continua à tirer sur celui-là jusqu'à ce que tous les avions fussent hors de portée; alors il cessa le tir. Il regarda Bonsaver, secoua la tête; le cœur continuait à lui battre dans la gorge.

– Ça a bardé, dit-il, tu as vu?

Il était mortifié. Il examina le chargeur à bande de la mitrailleuse, se rendit compte qu'il y avait eu peu de coups tirés et que tout s'était en fait déroulé en quelques secondes.

– En tout cas, les coups, tu les as tous bien placés, dit Bonsaver, cherchant à le consoler. Et si le pilote n'a pas été touché, ou un point vital du moteur...

– Je me suis comporté en crétin, dit Ambrogio, en vrai crétin. Je ne devais pas passer d'un avion à l'autre de cette façon: j'aurais dû tirer sur un seul, toujours sur le même. Voilà où je me suis trompé. Quel idiot j'ai été!

Puis tout à coup il se demanda: «Mais l'autre mitrailleuse?» Il sauta hors du trou pour contrôler: l'autre mitrailleuse, de l'autre côté du déploiement, n'avait pas tiré du tout; elle était encore revêtue de sa gaine de toile.

– Vassena, hurla Ambrogio, Vassena! Où es-tu?

Le caporal-chef Vassena, qui commandait l'équipe des mitrailleuses (une petite équipe qui se réduisait à lui et à un autre homme seulement), était en train de sortir d'une des tranchées.

– Je suis ici, dit-il surpris. Qu'y a-t-il?

– Pourquoi tu n'as pas tiré? lui cria Ambrogio.

– Pourquoi? murmura Vassena.

Il ne savait que répondre. Pendant ce temps les avions avaient repassé le Don. Ambrogio et Bonsaver, lui aussi sorti du trou, continuaient à les suivre du regard: ils apparaissaient de nouveau comme une nuée de petits points noirs dans le ciel.



Et voici que se produisit l'inattendu: quelques-uns d'entre eux, un, deux, trois, firent tout à coup demi-tour; ils revenaient! Ils se remirent à grandir, il s'agissait de trois chasseurs.

– Ils reviennent, s'exclama Bonsaver, fais gaffe, ils reviennent.

– Je vois, dit Ambrogio – et au caporal-chef Vassena: Attention, ils reviennent. Cette fois-ci, tu dois tirer ou... gare à toi.

Vassena se mit à courir vers la seconde mitrailleuse, suivi de son aide. Ambrogio et Bonsaver sautèrent de nouveau à pieds joints dans le trou, les autres artilleurs dans les tranchées.

Les trois chasseurs étaient encore hors de portée de tir, mais déjà Ambrogio, les mains sur la poignée, les pouces sur la détente, l'œil droit dans la ligne de mire, surveillait attentivement celui du milieu. « Ceux-là se figurent qu'ils peuvent s'amener sans risque, disait-il tout bas, haletant doucement, le cœur battant à nouveau follement. Ils s'imaginent qu'ils vont venir ici, dans le vallon, nous mitrailler, nous, nos pièces et toute notre camelote, sans courir aucun risque. » Il hochait la tête.

À sa droite, à quelques pouces de distance, la bouche entrouverte, ses yeux clairs vaguement souriants, les mains levées pour soutenir le chargeur, Bonsaver – qualifié de « héros lointain », et pourtant, en ce moment, terriblement présent – clignait de l'œil.

– Venez, disait encore Ambrogio aux avions. Venez, ve...

Ses paroles furent couvertes par le fracas de la mitrailleuse dont il avait pressé la détente et qui s'était mise à tirer en vibrant avec violence sur le trépied vertical, bien que maintenue pointée vers l'objectif par les mains nerveuses du sous-lieutenant. De l'autre côté du déploiement, Vassena lui aussi ouvrit le feu. Et les trois avions russes, avec toutes leurs armes, ouvrirent le feu à leur tour. Assis dans son habitacle transparent, le pilote du chasseur du milieu était visible de la tête aux pieds. Il s'était parfaitement rendu compte que ces deux-là, en bas, dans le trou, Ambrogio et Bonsaver, tiraient sur lui, et à son tour il tirait sur eux, négligeant tout le reste. Il piqua soudain tout droit sur la position de la mitrailleuse, tandis que les deux autres baissaient un peu la tête et se pelotonnaient instinctivement sans pourtant cesser de tirer. Le terrain tout autour du trou était comme parcouru de coups de fouet.

Bonsaver cria au pilote, en dialecte :

– Du raffut, t'en fais, mais tu vises comme un pied !

L'avion se cabra, immense à si peu de distance, et Ambrogio lui tira dessus, encore et encore. Puis, suivi des deux autres, il pointa de nouveau vers le Don, où Ambrogio continua à le mitrailler même après qu'il fut hors de portée. Les trois avions rapetissèrent, passèrent le fleuve en formation rangée, sans donner le moindre signe d'avoir été touchés.

– Merde alors, grommela Ambrogio, merde... Est-il possible que je ne l'aie pas touché ! Comment a-t-il fait pour en réchapper ?

Bonsaver était maintenant aussi mortifié que lui.

– Bordel de merde, murmura-t-il, si j'avais été à ta place, je n'aurais pas fait autrement.

– En attendant, il est parti, dit Ambrogio. Tu veux que je te dise? Moi, la mitrailleuse comme arme antiaérienne, je n'y crois plus. Basta.

Ils sortirent du trou. Les artilleurs sortaient à nouveau des tranchées.

– Quelqu'un a-t-il été touché? cria Ambrogio.

Personne n'avait été touché.

– Chefs de pièces, contrôlez les pièces, ordonna le sous-lieutenant. Enlevez les filets et examinez-les centimètre par centimètre.

– Comme si c'étaient de belles femmes, cria le caporal Costanzo, celui qui avait l'habitude de débiter des cochonneries.

De l'autre côté du déploiement, un artilleur ajouta:

– Alors vous devez surtout contrôler entre les...

Mais Ambrogio l'interrompt:

– Vicari, ne dis pas de saletés – et à Bonsaver, continuant la conversation interrompue: C'est à n'y pas croire, vraiment, à n'y pas croire.

– Écoute, dit Bonsaver, en juillet, pendant l'avancée, j'ai vu un avion russe abattu. Tu me croiras si tu veux, il était criblé d'au moins cinquante ou soixante trous qui lui avaient été faits par les missions précédentes, et qui avaient été un à un refermés avec des petits morceaux rouges de mastic. Cinquante ou soixante trous, tu te rends compte! – il ajouta en dialecte: Si le pilote n'est pas touché, ou quelque chose de vital, ils ne tombent pas. T'as pigé?

Pendant que les artilleurs libéraient les pièces de leurs filets de camouflage, dans la tente en forme de cube d'Ambrogio le téléphone sonna.

– Qu'est-ce qu'ils veulent? maugréa le jeune homme en se hâtant vers l'appareil. Ils ne vont pas demander que l'on tire maintenant!

Ils ne demandaient pas que l'on tire; c'était simplement le commandant de la batterie qui voulait savoir s'il y avait eu des pertes ou des dégâts.

– Aucune perte, lui répondit Ambrogio, tirant avec un pied le tabouret près de la petite caisse qui servait de support au téléphone, et s'asseyant. Quant aux dégâts, je ne sais pas encore, nous

sommes en train de vérifier. Dès que l'inspection des pièces sera terminée, je te rappelle. Dans quelques minutes.

– Appelle seulement si vous découvrez quelque merde, répondit le lieutenant-commandant, sinon pas la peine de me déranger.

– D'accord, dit Ambrogio – et en même temps il remuait avec la pointe de sa botte quelque chose de vaguement brillant qui était par terre. Et de votre côté, pas de dégâts? Et au PC de groupe?

– Il semble que non, répondit le commandant. Les bombes ont toutes atterri sur les unités de renfort de l'infanterie qui sont en bas, dans le vallon. Là il y a eu des morts; combien exactement, je ne saurais te dire. Allez, salut.

Ambrogio reposa le récepteur sur le téléphone, puis se pencha pour ramasser par terre le petit objet brillant: c'était un projectile non éclaté de mitrailleuse, de quelque 20 mm, encore chaud. Il l'examina attentivement, puis regarda le plafond et les parois de la tente, pour voir s'ils avaient été troués; ils paraissaient intacts. «Qu'est-ce que ça signifie? se demanda-t-il. Un projectile non éclaté posé par terre? Pourquoi ne s'est-il pas enfoncé?»

Bonsaver, qui était dehors, entra dans la tente. Ambrogio lui montra le projectile.

– Regarde ça, lui dit-il.

Puis il lui indiqua l'endroit où il l'avait trouvé et lui posa la question qui le préoccupait. Bonsaver examina attentivement le plafond et les parois de la tente, déplaça plusieurs fois son regard du point que lui avait indiqué son ami aux possibles positions des avions attaquants («On voit bien, dit Ambrogio, que tu fais des études d'ingénieur, tu m'épates»), et finit par conclure que le projectile devait avoir été tiré de loin, puisqu'il avait sans doute rebondi plusieurs fois avant d'atterrir là.

– Justement dans ma tente? s'étonna Ambrogio.

Il le lui tendit.

– Eh bien, garde-le en souvenir de l'aventure d'aujourd'hui, lui dit-il. Vous autres, héros lointains, vous devez tous avoir la caisse réglementaire pleine de grenades non éclatées, de poignards rouillés et de choses de ce genre, je suppose.

Mais Bonsaver, après l'avoir une nouvelle fois examiné, le lui rendit.

– Il a fini chez toi, ça signifie qu'il t'était destiné.

Il posa le projectile sur la caisse du téléphone, comme on pose un bibelot.

– Vois comme il fait bien, là, dit-il.

Les quatre chefs de pièces arrivèrent, trois gradés et le sergent Facchi ; ils rapportèrent eux aussi qu'ils n'avaient pas eu de dégâts.

– Deux coups seulement sur l'écusson de ma pièce... hein ? Comment ? s'interrompit le sergent. Qu'est-ce que vous avez dit, mon lieutenant ?

– Je n'ai rien dit, lui répondit Ambrogio – et il était sur le point de lui demander : « Qu'est-ce qui te prend ? », quand il se souvint que les quatre hommes étaient tous plus ou moins sourds, après tant de conduites de feu, et que Facchi l'était particulièrement. Allons, continue, lui dit-il d'une voix un peu plus forte. Tu dis deux coups sur l'écusson ?

– Oui, mon lieutenant, deux belles bosses, mais pas de dégâts.

– Tant mieux, murmura Bonsaver.

– Hein ? lui demanda Facchi en se retournant.

– Il a dit « tant mieux », lui cria Ambrogio, et il secoua la tête en souriant.

Les quatre chefs de pièces rirent à leur tour ; avec leurs bandoulières de cuir à l'oblique sur le torse, ils paraissaient massifs : on les aurait dits plus corpulents que les autres artilleurs, comme si la différence d'autorité comportait aussi une différence de volume.

– Maladie professionnelle, dit Bonsaver à Facchi en se touchant une oreille, et il se mit à rire.

– Oui, fit le sergent, mais par chance c'est une chose qui ne dure pas. Une fois qu'on a quitté la ligne des pièces, ça passe en quelques mois : ils le disent tous.

– En effet, c'est ce qu'ils disent, confirma un autre chef de pièces.

– Vous avez bien examiné les cylindres du frein hydraulique et des récupérateurs ? demanda Ambrogio. Il ne faut pas qu'ils perdent de liquide.

– Soyez tranquille, mon lieutenant. C'est la première chose que nous avons vérifiée, répondit Facchi.

– Vous aussi ? s'assura l'officier en s'adressant tour à tour aux trois autres qui confirmèrent en souriant.

Ambrogio eut un élan de sympathie pour ces quatre garçons dignes et fidèles, à peine plus âgés que lui et que la responsabilité semblait avoir précocement mûris.

Eux remarquèrent sa sympathie et ils y répondirent par leurs sourires.

– Très bien, conclut Ambrogio.

– Nous pouvons recouvrir les pièces ? demanda alors le caporal-chef Zanini, celui de la pièce directrice.

– Oui, sauf celle de Facchi. Je veux donner un coup d’œil à l’écusson.

Puis, comme les quatre hommes étaient sur le point de s’éloigner, encore à Facchi :

– Tiens, dit-il en lui tendant le minuscule obus, montre-le à qui tu voudras. Il a atterri dans ma tente. Si par hasard quelqu’un a ramassé quelque chose de semblable, dis-lui de me le faire voir.

18

Bonsaver resta dîner avec Ambrogio. Il avait l’intention de repartir avec les camions du service des munitions qui, en fin de soirée, devaient passer d’abord par ce groupe, puis par le sien.

De la cuisine – située comme on l’a dit dans le vallon –, l’ordonnance d’Ambrogio, Paccoi, porta le dîner dans deux gamelles et dans deux assiettes creuses, celles-ci recouvertes par deux autres renversées et réunies dans une serviette, dont il retenait les coins d’une main ; il apportait aussi, sous le bras, un tabouret supplémentaire, et improvisa une sorte de petite table sur la caisse du téléphone, entre les deux tabourets. Auparavant, il avait installé sur la caisse, en guise de nappe, la serviette aux coins chiffonnés dans laquelle il avait transporté les assiettes, en expliquant sentencieusement, satisfait et évasif : « Il faut ce qu’il faut. »

Il leur avait réservé une petite surprise, ajoutant à la viande de l’ordinaire deux croquantes portions de frites.

– Hommage, récita-t-il, du caporal de cuisine au lieutenant qui a failli se faire tuer pendant l’attaque aérienne, alors qu’il était en visite.

– Auquel cas, renchérit Ambrogio, j’aurais dû payer ça de ma poche, parce que la ligne des pièces n’est pas assurée contre les dommages causés à des tierces personnes.

Toujours un peu emprunté, le paysan-ordonnance assista au repas, prêt à intervenir : il essayait de se comporter comme, selon lui, se serait comporté un vrai maître d’hôtel. En réalité, il ne pouvait faire autre chose que de retirer, d’abord les gamelles, puis les plats, chaque chose bien nettoyée, et il le fit donc de la façon la plus stylée possible. Personne ne l’obligeait à agir de la sorte, mais il était désormais très dévoué à Ambrogio dont il appréciait

le sérieux et le sens du devoir, et il entendait donc faire tout ce qui était en son pouvoir pour que l'officier étranger eût de lui la meilleure impression.

Après le repas, les deux sous-lieutenants s'assirent sur les tabourets devant la tente, pour goûter la fraîcheur du soir. Le soleil déclinait; deux sentinelles, le fusil à l'épaule, commencèrent leur service de garde, faisant les cent pas le long du déploiement des pièces. Les soldats eux aussi étaient dehors devant leurs tentes, assis en cercle sur l'herbe: quelques-uns bavardaient, et le sujet de conversation obligé était l'attaque aérienne de l'après-midi; d'autres en revanche écoutaient de stridentes chansons sortant de petits gramophones à manivelle. Les voix et les sons parvenaient aux deux officiers.

– Si ça te dit, proposa Ambrogio, au lieu de rester ici, nous pouvons aller nous asseoir dans l'herbe avec les soldats. Ils ont sûrement très envie de parler avec toi: tu comprends, ici ils voient toujours les mêmes têtes.

– Tu sais bien t'y prendre avec les soldats, hein? dit Bonsaver. Tu te sens à l'aise avec eux!

– Oui.

– Je m'en suis aperçu.

– Je connais maintenant à peu près tout de chacun d'eux, et même de leurs parents. J'ai appris avec mon père à m'intéresser à eux.

– Pourquoi? Ton père fait comme ça avec ses ouvriers?

Ambrogio fit signe que oui.

– Pour lui, c'est naturel. Je t'ai déjà dit qu'avant d'être industriel il était ouvrier?

– Je ne m'en souviens pas, dit Bonsaver en se levant. Eh bien allons, rendons-leur visite.

Mais juste à ce moment-là le téléphone sonna. Ambrogio entra rapidement dans la tente; il en ressentit presque aussitôt, le mégaphone au poing.

– Chefs de pièces, cria-t-il dans l'instrument, au rapport. Au rapport les chefs de pièces!

Puis, tourné vers la tente la plus proche, il appela sans mégaphone:

– Borghi!

– Présent, cria l'interpellé depuis sa tente.

– Dépêche-toi, viens toi aussi.

– Tout de suite.